



ZDC
BAUMARD











AUTOUR DE L'HISTOIRE

Scènes et récits

M[GR] BAUNARD

RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LILLE

AUTOUR DE L'HISTOIRE

Scènes et récits

QUATRIÈME MILLE



PARIS

LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE

RUE CASSETTE, 15

1898

AVANT-PROPOS

Ma vie, dont le terme est proche, a eu ses heures de travail. Elle a eu aussi, grâces à Dieu, quelques heures de repos.

Dans les premières, autant que mes devoirs d'état me l'ont permis, j'ai écrit des livres d'histoire et d'apologétique. Dans les secondes, les heures libres, heures de vacances, de voyages, de villégiature, de convalescence, même de paresse commandée, j'ai parfois crayonné, pour mon délassement, des fictions qui, à tout prendre, n'étaient, sous une autre forme, que la végétation parasite et fleurie des mêmes branches d'études et de la même sève religieuse.

C'était encore l'histoire qui en faisait le fond; c'était encore l'apologétique qui en était le but. Seulement, par les mêmes routes, l'imagination en vacances avait icence de s'égarer à sa fantaisie parmi les régions sans limites où l'invention va plus loin que la réalité et où le rêve est plus beau et plus haut que la vie.

Presque tous ceux qui ont écrit ont eu de ces rêves-là. Beaucoup — ce sont les sages — les ont laissé tomber, et ne s'en sont plus souvenu à l'heure du réveil. D'autres s'y sont complu peut-être plus que de raison, et ont essayé d'en fixer l'image dans un souvenir écrit, afin d'en prolonger l'illusion et le charme.

Je suis de ce nombre. Ai-je mal fait? On le dira. Mais, en vérité, j'aurai peine à le croire. Il n'est pas défendu de s'imaginer à soi-même des idéalités qui dépassent l'histoire et qui en consolent parfois. Il ne peut pas être davantage interdit de les présenter aux autres, ne fût-ce que pour les dédommager un peu et les reposer, par ces

promenades à travers champs, de ces marches forcées où la voie droite est tracée inflexiblement entre l'austère logique d'un côté et le fait rigide de l'autre.

Ne serais-je pas de ceux qui doivent à leurs lecteurs cette consolation et ce dédommagement?

Plusieurs de ces récits, le très grand nombre même, remontent aux premières années de mon ministère des âmes et de mon enseignement dans les Lettres. J'avais de vingt-quatre à trente-quatre ans environ. C'est l'âge où vit en nous le poète que tout homme, dit-on, porte au-dedans de soi, et qui d'ordinaire meurt jeune. Le souvenir heureux que j'ai gardé de ce temps-là ne m'aura-t-il pas illusionné quelque peu sur la fraîcheur de ces fleurs et la saveur de ces fruits, cueillis il y a longtemps, quelques-uns sous d'autres cieux, et qui ne sont plus de saison? Je ne saurais le dire.

Je garde du moins la confiance que la Jeunesse littéraire ne m'en voudra pas de ce retour vers elle, car c'est d'elle surtout

que je me suis souvenu en écrivant. Les fantômes historiques que j'ai évoqués ici lui sont des êtres familiers; beaucoup portent des noms qu'elle a chaque jour sur les lèvres, de sorte qu'elle n'aura pas de peine à se retrouver chez elle dans ces pages classiques.

Quant au Maître divin que je voudrais servir jusque dans ces délassements, il daignera se souvenir dans sa miséricorde qu'il a lui-même parlé en paraboles: et il ne tiendra pas rigueur, je l'espère, à un vieux serviteur qui, sur le soir de sa journée, aux derniers feux de son couchant, s'est assis devant le temple, entre ses amis et ses fils, pour leur présenter, sous cette forme facile, quelques-uns des mystères du Royaume des Cieux.

[illegible]

[illegible]

HISTOIRE ET LÉGENDE

Histoire et Légende, deux sœurs,
Chez moi vinrent un jour de fête,
L'une, le laurier sur la tête,
L'autre, la couronne de fleurs.

« Dieu soit loué! me dirent-elles,
L'accord est conclu. Cette fois
C'en est fait des vieilles querelles
Du temps d'Aristote, je crois.

« Nous nous associons. L'Histoire
Mettra dans le commun trésor
Ses fastes dignes de mémoire,
Les grands noms de ses siècles d'or.

« La Légende, elle, sa palette,
Son prisme aux mouvantes couleurs,
Son luth, sa magique baguette
Et ses prestiges enchanteurs.

« Mais, pour que ce pacte demeure,
Il faut qu'il en reste un écrit :
Voudrais-tu le dresser sur l'heure?... »

Et j'écrivis tout ce qui suit :

I

AU COLYSÉE

I

AU COLYSÉE

JUIF ET CHRÉTIEN

L'an soixante-seizième de Jésus-Christ, le huit cent vingt-neuvième de la fondation de Rome, sous le souverain Pontificat de Lin successeur de Pierre, et le principat de Vespasien Auguste, Titus son fils étant associé à l'Empire et César pour la cinquième fois, non loin du Palatin et près du Cœlius, parmi un vaste entassement de blocs de travertin d'où commençaient à surgir les premières galeries de l'amphithéâtre Flavien, deux hommes d'aspect différent étaient réunis pour les mêmes travaux.

L'un était un vieillard à la longue barbe inculte, aux vêtements sordides, aux traits énergiques mais durs. Il portait le bonnet orien-

tal d'où retombait sur son front une de ces bandes de papyrus que les Juifs appellent phylactères, et sur laquelle étaient écrits des mots d'une langue étrangère.

L'autre était un jeune Romain à la figure finement aristocratique. Il avait dépouillé la toge, pour prendre la saie des esclaves ; mais il la portait avec la même dignité simple et noble avec laquelle il aurait porté le laticlave.

Sur le visage de tous les deux on pouvait lire qu'ils avaient beaucoup souffert. Mais la souffrance avait laissé sur les traits du premier une farouche amertume, et dans ses yeux caves le feu concentré de ressentiments mal éteints. Le jeune homme, au contraire, laissait dominer sur un fond de tristesse intérieure une douce bienveillance, avec cette grave sérénité qui naît d'une profonde et forte possession de son âme.

Au moment où le vieillard laissait retomber de ses mains amaigries et tremblantes une pierre énorme qu'elles se refusaient à porter, son compagnon s'approcha de lui, et d'une voix pleine de bonté compatissante :

« Venez vous reposer, vénérable vieillard, et laissez là ce fardeau trop pesant pour vous : votre âge n'est pas fait pour ces rudes ouvrages. Moi je suis jeune encore : j'achèverai votre tâ-

che, pendant que vous vous délasserez sous cette arcade, à l'ombre.

— « Qui donc es-tu, toi qui me parles comme si j'étais ton père? Depuis que Titus me fit charger de chaînes pour me conduire ici, c'est la première fois que j'entends une parole amie sortir d'une bouche romaine.

— « Vous n'avez donc jamais rencontré de Chrétien?

— « Quoi, jeune homme, serais-tu de cette secte impie?

— « Je suis disciple du Christ.

— « Alors retire-toi de moi, car moi je suis Juif et tu dois me haïr.

— « Non je dois vous aimer.

— « Qu'ai-je fait pour cela? Sais-tu bien qui je suis? »

Il se tut un instant, comme hésitant devant un pesant souvenir. Puis, reprenant d'une voix sourde, terrible : « Eh bien, dit-il, je suis un de ceux qui, il y a quarante ans, ont traîné Jésus ton Christ devant ses juges. Je venais d'entendre le grand Prêtre proclamer que le blasphémateur était digne de mort et qu'il fallait qu'un seul pérît pour le salut du peuple. Je jurai donc sa mort pour sauver ma patrie. Lorsque les plaies de son corps flagellé, sanglant, imploraient la pitié, c'est moi qui donnai le signal à

ceux qui criaient à Pilate : crucifiez-le ! Et je l'ai obtenu ; et je l'ai vu mettre en croix ; et entre le ciel qui se voilait et la terre qui tremblait, je n'ai cessé de le poursuivre de mes imprécations. Tu frémis?... Écoute encore. J'ai écrasé sous la pierre, j'ai précipité du haut du Temple, j'ai traîné devant les prétoires des gentils les premiers disciples de ton Jésus ; et j'ai chassé les autres loin de Jérusalem, qu'ils ne reverront jamais.

— « Je le sais, ils me l'ont dit.

— « Et tu ne me maudis pas?...

— « Non vieillard, je vous plains.

— « Ah! plains-moi, tu fais bien : car personne n'a plus souffert que moi ; et j'ai versé tant de larmes qu'il ne m'en reste plus dans les yeux. Ton Christ est bien cruel ! J'avais demandé au Prétoire que son sang retombât sur moi et sur les miens : j'ai été trop exaucé. J'ai vu la faim, la guerre, la peste, la discorde, faire de Jérusalem un immense tombeau. J'ai vu les mères manger le fruit de leurs entrailles, et les oiseaux de proie ne plus suffire à la multitude des cadavres. J'ai vu brûler quarante jours et quarante nuits la cité de David et le saint Temple. J'ai vu le livre de la Loi, le voile du Saint des saints, le Chandelier d'or livrés aux nations pour servir au triomphe

d'un vainqueur sacrilège. J'ai dû faire mes adieux à près de cent mille Hébreux vendus et dispersés dans l'Empire; et, il n'y a que peu de jours, j'en ai vu six mille égorgés pour être donnés en spectacle aux fêtes de l'Empereur (1). Ah! je te le demande, n'est-ce pas là une douleur digne des larmes des Anges?

— « Elle a tiré les larmes des yeux même d'un Dieu (2).

— « Écoute encore : Quant à moi, je m'étais retiré dans le creux d'un rocher où six cents de mes frères étaient venus chercher un dernier refuge. Là je me suis vu traqué comme une bête fauve, arraché à ma famille, traîné, les mains liées, derrière le char du vainqueur. Et maintenant me voici forcé d'arroser de mes dernières sueurs ce gigantesque édifice où les

(1) En réunissant les chiffres partiels que donne Josèphe en différents endroits de son ouvrage *De Bello Judaico*, on arrive à un chiffre de plus de treize cent mille hommes tués pendant cette guerre, ce qui serait encore bien au-dessous du total réel. — Quant au nombre des prisonniers, Josèphe l'estime à 97,000. Il ajoute que les marchés syriens en furent tellement encombrés que le prix des esclaves baissa par tout l'Empire; et il n'y a pas d'invraisemblance à la tradition chrétienne qui raconte que ces Juifs à qui le Seigneur avait été vendu pour trente deniers, étaient eux-mêmes vendus trente pour un denier. (V. M. DE CHAMPAGNY, *Rome et la Judée*, t. II, ch. XVI, p. 186, 187.)

(2) *Jesus videns civitatem flevit super illam*, etc. (LUC, XIX, 41.)

fils d'Abraham succombent par milliers, et où les survivants n'ont, comme moi, d'autre espoir que d'y être un jour jetés aux bêtes et de périr (1). Ah! que de fois regardant ces collines je leur ai dit : Montagnes tombez sur moi! collines, écrasez-moi (2)!

— « Vieillard, je connais quelqu'un qui n'a pas moins souffert.

— « Que dis-tu? Ma souffrance est grande comme la mer, et il n'y a pas de douleur qui soit égale à ma douleur.

— « Et que diriez-vous donc si vous voyiez en moi un fils du grand patriciat? Le nom du sénateur Pudens est-il venu jusqu'à vous? (3)

(1) On rapporte que douze mille Juifs succombèrent dans ces travaux. L'ouvrage achevé, en l'an 80, Titus le dédia à son père Vespasien, en y donnant des jeux qui durèrent cent vingt jours et dans lesquels parurent cinq mille bêtes féroces et environ dix mille gladiateurs. (Cassiodore, *in Chronic.*)

(2) *Tunc incipient dicere montibus : cadite super nos; et collibus : operite nos* (Luc. XXIII, 30).

(3) *Inter familias romanas quæ temporibus apostolorum fidem Christi fuerunt amplexæ, videtur fuisse familia S. Pudentis senatoris,* etc. (Bolland. XIX Maii.) Édit. Palmé, p. 295.)

Les Bollandistes distinguent deux Pudens : l'un qui reçut l'apôtre saint Pierre, et qui avait épousé Claudia, célébrée par le poète Martial :

Claudia, Rufe, meo nubit peregrina Pudenti, etc.

(Epigr. XII.)

L'autre qui vécut sous le pape Pie I, en 146, et qui fut le père des saints Novatus et Timothée, et des saintes Praxède et Pudentienne.

Entre les deux se place Pudens surnommé Punicus dont

— « Je sais qu'il était de haute race et de grande vertu.

— « Eh bien! c'était mon père. Je l'ai vu expirer sous la hache du licteur en confessant sa foi. J'ai vu tomber près de lui Claudia ma mère. Mais l'un et l'autre me laissaient cette foi en héritage. Un jour ils avaient ouvert la porte de leur maison à Pierre le Galiléen, et Pierre y avait apporté le salut. Mon père, descendant de sa chaise curule, y avait fait asseoir ce pêcheur dont la parole sera portée plus loin que nos sénatus-consultes. Et quand l'apôtre mourut supplicié par Néron, je vis ma mère gravir la hauteur du Janicule pour y recueillir le sang du Pontife martyr, jusqu'au pied de la croix d'où il bénissait encore la Ville et l'Univers Depuis ce sublime adieu, le monde m'est crucifié; et, dégoûté de ses grandeurs, je me cache parmi les pauvres et les esclaves de Rome, esclave volontaire moi-même, afin d'ouvrir à leurs âmes le royaume des Cieux. C'est là que m'attendent et m'appellent les miens que Dieu a couronnés. C'est là que j'irai les rejoindre par ce même triomphe sanglant, le seul que Rome

l'épouse Priscille recueillait les corps des martyrs et les ensevelissait dans une catacombe qui a conservé son nom. (M. de la Gournerie, *Rome chrétienne,* t. I, p. 79-81.)

C'est ce second des Pudens que nous mettons en scène dans cette fiction.

garde encore aux fils de ses Pères conscrits.

— « Infortuné fils de Pudens, associons notre haine contre cette ville ingrate. Lève la main avec moi contre ces sept collines (1). Les voici qui nous enveloppent de leur cercle de fer. Levons nos mains à l'orient contre le Viminal et l'Esquilin. Levons-les à l'occident contre le Palatin et l'Aventin. Levons-les au midi contre le Cœlius. Levons-les au septentrion contre le Capitole et le Quirinal. Maudissons-les sept fois, maudissons-les ensemble.

— « Je ne sais pas maudire.

— « Alors c'est à moi seul d'appeler sur cette Babylone toutes les malédictions du ciel et des enfers. Que ses ennemis fondent sur elle comme une nuée de sauterelles, et lui rendent au centuple les maux qu'elle nous a faits! Que l'incendie la dévore, et que le nautonier, en la regardant de loin, se demande quelle est cette ville que consument les flammes! Que le vainqueur prenne ses fils et les brise contre la pierre; que tous ses dieux soient oubliés; que leurs autels soient renversés, et que les serpents viennent habiter sous les débris de leurs temples!

(1) Le Colisée est le point le plus central des sept collines ce qui fait dire à Fontana : « Nel mezzo degli sette colli, i quali a guisa di corona pare che prestino omaggio a questa decorosa mole. » (Fontana, *Anfiteatro Flavian., lib. III.*)

— « Mais qu'elle renaisse un jour plus brillante et plus belle! Que son empire s'étende de l'une à l'autre mer; que de nouveaux enfants la consolent de ses pertes; qu'il lui en vienne de l'Orient, de l'Occident, des quatre vents du ciel; et qu'elle se demande joyeuse d'où lui viennent ces fils qu'elle n'a pas portés. Qu'elle recommence ainsi des destinées de gloire; que son règne n'ait point de fin, et que de siècle en siècle on la salue encore du nom de Ville éternelle!

— « Bénis-la, bénis-la, cette ville sanguinaire : moi je me ris de tes vœux. A chaque pierre que j'apporte à ce fastueux monument d'orgueil et de cruauté, je savoure ma vengeance : car je sais que ces pierres tomberont sur nos tyrans, que cet amphithéâtre miné par des flots de sang s'écroulera un jour sous le bélier des barbares, et que bientôt, j'espère, il n'en restera que des ruines.

— « Oui, mais des ruines sacrées que l'on viendra baiser des Gaules, de l'Asie, de la Lybie et des Iles. Sur chaque arcade marquée du sang de nos martyrs sera planté le signe victorieux de la Croix; les hymnes de la prière retentiront aux lieux où l'on entendait le rugissement des tigres et des lions; et là où les Flamines et les Vestales donnaient d'un signe

de leur main la mort aux malheureux, d'autres prêtres, d'autres vierges se mettront à genoux, prêcheront la charité, et invoqueront les victimes.

— « Assez, Chrétien, assez; tes paroles m'irritent. Que t'ont fait les bourreaux de toute ta famille pour mériter ces souhaits de gloire et de félicité? Et qu'espères-tu pour toi-même, en venant, toi jeune et riche, vivre de notre triste vie, dans les chantiers poudreux de cet amphithéâtre?

— « J'espère que mon sang y sera le premier versé.

— « Va; ta folie me dépasse : je ne te comprends plus. N'est-il pas écrit : Œil pour œil dent pour dent? Qui donc a séduit ton cœur et semé dans ton esprit de si molles pensées?

— « Celui que vous connaissez bien; celui que vous-même, un jour, vous avez entendu s'écrier sur la croix, en levant son regard vers le ciel, puis l'abaissant sur vous : « Mon Père, « pardonnez-lui, il ne sait ce qu'il fait! »

— « Jeune homme, qu'as-tu dit? Tais-toi! Quelle parole! Quel souvenir! Cette parole, tu ne sais donc pas qu'il y a quarante ans qu'elle ne cesse de me poursuivre, m'écrasant de sa clémence pire que l'anathème. Elle me déchire comme le fer, elle me brûle comme le

feu. Elle me réveille la nuit, elle me torture le jour; et pour y répondre je n'ai que mes cris de fureur, d'épouvante, et mes larmes...

— « Si vous voulez l'entendre, toute de douceur, d'espérance et de salut, venez ce soir avec moi, à la porte Colline. Nous sortirons ensemble de Rome silencieusement sur la voie Salaria (1); et je vous conduirai dans des lieux souterrains où l'on apprend aux hommes à aimer.... et à mourir! »

(1) C'est sur cette voie que s'ouvrent les catacombes ou *Cimetière de sainte Priscille*, ainsi appelées du nom de la femme d'un des Pudens.

Écrit au château de Maignelay (Oise), vacances de 1852, dans la famille de la vénérable princesse Adèle Borghèse, douairière, de pieuse mémoire.

II

LABEUR ET BONHEUR

II

LABEUR ET BONHEUR

CONSOLATION

Ubi amatur, non laboratur.

Notre premier père et notre première mère venaient d'être chassés du paradis terrestre. La terre était maudite : elle ne portait que des ronces, et il n'y avait pas une fleur dans ce pays d'exil.

Ève s'en affligeait, car elle se rappelait les fleurs impérissables qui embellissaient les vallons d'Éden.

Adam alla travailler. Pendant toute la journée il ouvrit le sillon et il y versa ses sueurs : les premières sueurs qui tombèrent du front de l'homme.

Un ange les recueillit, et alla les présenter,

comme une libation amère, devant le trône de Dieu.

Dieu répondit : C'est bien! Et les gouttes de sueur se changèrent en une rosée fécondante qui, durant la nuit, tomba doucement dans le sillon.

Aussi, quand vint l'été, le champ se couvrit d'une riche moisson. Mais il n'y avait, parmi les épis mûrs, aucune fleur qu'Adam pût porter à son épouse, afin de réjouir son cœur, en lui montrant un sourire de la bonté de Dieu.

Notre mère, de son côté, travailla tout le jour sous son abri de feuillage. Elle prit le froment, le broya sous la pierre, le pétrit avec l'eau de la source voisine, et elle en fit le pain, soutien de la vie de l'homme.

Son front se mouilla de sueurs : les premières sueurs de la femme, plus amères que celles de l'homme.

Ce que Dieu ayant vu, il eut compassion de sa créature chérie.

A l'heure du repas, Adam et Ève s'assirent l'un près de l'autre, au bord de la fontaine où se réfléchissaient les feux rouges du soir.

Ève apporta le pain qu'elle avait cuit sous la cendre. Adam le prit, le bénit, le rompit, le partagea avec sa compagne aimée; et, quand ils en eurent goûté, ils se dirent entre eux :

« Je ne savais pas que le goût des sueurs fût si doux! »

Ils s'entretinrent de leur travail de la journée.

— « Il ne m'a pas fatigué, dit l'homme. Je pensais, en liant les gerbes, que je travaillais pour toi.

— « Et moi non plus, répondit la femme, car je savais que, ce pain, je le romprais avec toi. »

Il restèrent longtemps ainsi, louant et bénissant Dieu de ce qu'il les avait laissés l'un à l'autre, et de ce que, dans sa justice, il s'était souvenu de sa miséricorde.

Ils se disaient : « Dans l'Éden, nous jouissions l'un avec l'autre et nous étions heureux sous le regard de Dieu. Mais souffrir l'un pour l'autre, c'est meilleur et plus grand encore : Nous ne le savions pas! »

En se disant cela, ils pleurèrent ensemble. Ce furent les premières larmes de bonheur qui, depuis l'Éden, tombèrent des yeux de l'homme; car de telles larmes sont rares. Et la terre les reçut.

Lorsque, le lendemain, Adam et Ève revinrent à la même source, une moisson de fleurs en tapissait les bords.

C'étaient les premières fleurs que la terre portait depuis la malédiction. Elles étaient nées

la nuit sous cette rosée de larmes tendres et douces.

C'est ainsi que, depuis ce temps-là, sont nées toutes les fleurs de la vie.

Bellegarde (Loiret), 1854.

III

UNE SOIRÉE CHEZ AUGUSTE

III

UNE SOIRÉE CHEZ AUGUSTE

OU L'APPROCHE DE DIEU.

Ces scènes littéraires ont été primitivement composées en latin et représentées dans cette langue, au petit séminaire de La Chapelle Saint-Mesmin.

Elles ont pour objet de montrer l'état politique, moral et religieux de l'Empire romain, à la veille de l'avènement de Jésus-Christ, d'après les personnages et écrivains du siècle d'Auguste.

Dans cette fiction, ces personnages sont réunis chez l'Empereur pour la célébration des Jeux séculaires, l'an 737 de Rome, dix-sept ans avant l'ère chrétienne.

A cette date, en effet, tous ceux que je mets en scène ont pu se trouver assemblés en ce lieu. Il n'y aurait un léger anachronisme que pour Agrippa; et peut-être aussi pour Properce qu'une opinion, purement conjecturale d'ailleurs, fait mourir quelques mois avant les Jeux séculaires.

On sait qu'une récente découverte archéologique a donné à ce souvenir d'histoire une actualité inattendue. C'est celle du *commentarium ludorum sæcularium* ou procès-verbal officiel de ces Jeux retrouvé dans des fouilles, à Rome le 20 septembre 1890, et reconstitué par le célèbre épigraphiste Mommsen. Voir M. Boissier, *Revue des Deux-Mondes* du 1er mars 1892, p. 75-93.

Sur les Jeux séculaires, v. Desobry, *Rome au siècle d'Auguste*, t. II, liv. LVII, p. 42. — Boissier, *la Religion romaine*, t. I, p. 86-92. — A. Bouché-Leclerc, *Manuel des Institutions romaines,* 6e partie, ch. IX.

PERSONNAGES :

CÉSAR AUGUSTE.	PROPERCE.
MÉCÈNE.	OVIDE.
AGRIPPA.	TITE-LIVE.
HORACE.	POLLION.
VIRGILE.	HÉRODE.

La scène se passe dans la maison d'Auguste sur le mont Palatin, le soir du troisième jour des Jeux séculaires, l'an 737 de Rome, dix-sept ans avant Jésus-Christ.

Auguste est demeuré seul avec Agrippa et Mécène. Une galerie de marbre, ouvrant sur l'atrium du temple d'Apollon, laisse la vue s'étendre sur le Forum romain et sur le Vicus Tuscus, où l'on voit passer des groupes de citoyens.

I

LA POLITIQUE, L'ÉTAT DE L'EMPIRE

AUGUSTE.

Mes amis, n'ai-je pas bien joué mon rôle (1)? N'ai-je pas dignement inauguré le siècle nou-

(1) Suétone, *Oct. Aug.*, c. XCIX. Supremo die, petito speculo capillum sibi comi ac malas labentes corrigi præcepit. Et admissos amicos percontatus : Ecquid iis videretur mimum vitæ commode transegisse? Adjecit et clausulam :

.....Εἶ δε πᾶν ἔχει καλῶς, τῷ παιγνίῳ
Δότε κρότον, κα ᾿πάντες ὑμεῖς μετα χαρᾶς κτυπήσατε.

veau dont Rome salue la naissance aujourd'hui? Quelle journée que celle-ci! Quelles adorations! Quels cris de triomphe! Quelle foule! Quel flot de nations! Ce n'est plus la ville, c'est le monde (1). Et maintenant, écoutez!... Déjà le silence s'étend sur ce quartier tout à l'heure encore si tumultueux. C'est à peine si quelques cris s'égarent à travers cette forêt de colonnes, de portiques, de théâtres, de basiliques, de temples qui projettent leur grande ombre derrière cette constellation de flambeaux. Elle est là à nos pieds, cette multitude d'affamés qui vient de recevoir de la main des quindécemvirs les présents du siècle nouveau (2)... Qu'elle s'amuse donc en paix! Quant à nous, grâces soient aux dieux, nous respirons enfin. Aussi bien, je me lassais de ma divinité; et j'appelais cette soirée pour me rendre à mes goûts de simple mortel et à votre amitié.

MÉCÈNE.

Il est vrai qu'avec nous, César, vous daignez oublier votre grandeur pour ne vous souvenir que de votre bonté. Mais n'est-ce pas encore être dieu que d'être bon (3)?

(1) Ovide dit de ces fêtes : « Orbis in urbe fuit. »

(2) Les Quindécemvirs, assis sur des trépieds placés devant le temple d'Apollon, faisaient des distributions aux citoyens pendant ces trois jours. Voy. Desobry, *Rome au siècle d'Auguste*, t. II, l. LVII, p. 42.

(3) Quinte-Curce, *De rebus gestis Alexandri magni*, l. VII, 8:

AUGUSTE.

Ne me flattez pas, Mécène; car flatter c'est haïr. Il ne faut pas que mes amis confondent leurs hommages avec ceux de cette plèbe servile qui, peut-être, me traînera demain aux gémonies (1). Misérables apothéoses auxquelles je ne me trompe pas! Ces vulgaires courtisans ont tué César pour qu'il ne fût pas roi; et voici que son fils adoptif peut à peine se soustraire aux adulations qui veulent le faire dieu!

MÉCÈNE.

C'est que, César, l'âme du peuple est ainsi faite : il lui faut un Dieu qu'il puisse voir et toucher pour l'adorer. Ceux de l'Olympe sont trop haut, et s'il y en avait un qui daignât en descendre pour se faire l'un de nous, celui-là aurait chance d'être le Dieu de l'avenir.

AUGUSTE.

Ah, l'avenir, l'avenir! Qu'en savez-vous, cher Mécène? Qui de nous pourrait dire ce que porte dans ses flancs ce siècle qui commence?

Scythæ ad Alexandrum : « Denique, si Deus es, tribuere mortalibus beneficia debes. »

(1) Dion Cassius raconte que « Auguste estant appelé Seigneur par le peuple, ne se contenta pas seulement de leur deffendre de n'user plus de ce mot en son endroit, mais tint soigneusement la main à ce que cette sienne défence fust étroitement observée. » Dion Cassius, *Auguste,* XXXI, p. 94 Traduction d'Antoine de Bandole.

Sera-ce l'âge d'or (1)? Sera-ce l'âge de fer? Cette paix universelle dont l'Empire s'étonne, est-ce le recueillement de la terre en travail d'une œuvre mystérieuse? Est-ce le silence qui précède une grande parole?... Mais qui parlera? Qui sait le dernier mot de la destinée? Le ciel seul pourrait répondre. Mais non, je le vois qui déroule tranquillement là haut son riche chœur d'étoiles, sans souci de notre poussière qui ne monte pas jusqu'à lui. Et qu'est-ce que Rome en présence de son immensité? Qu'est-ce qu'un siècle en regard de son éternité?

AGRIPPA.

Rome est belle cependant. C'est bien la plus grande chose que le soleil ait vue et qu'il verra jamais (2). Regardez-la d'ici. Retrouvez, si vous le pouvez, l'enceinte du vieux roi Servius sous ce débordement de palais et de maisons que la Rome d'aujourd'hui pousse jusqu'au delà du Tibre, comme un enfant qui déchire ses langes en grandissant (3). C'est d'ici

(1) Virgile, *Ecl.* IV :

Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna, etc.

(2) Horace, *Carmen sæc.*, st. III

Alme sol....
... possis nihil urbe Roma
Visere majus!

(3) Properce, l. IV, *Carm.* I :

Hoc quodcumque vides, hospes, quod maxima Roma est,
Ante Phrygen Æneam collis et herba fuit.

qu'est parti ce torrent qui ne s'est plus arrêté que là ou s'arrête le monde (1). C'est sur ce Palatin que Romulus a planté sa tente (2). De la cabane du pâtre au palais de l'empereur, mesurez la distance! Puis, si vous le savez, dites-moi à quel dessein le monde entier est venu s'abriter à l'ombre de la petite colline où nous sommes? Croyez-moi, il y a là une destinée qui ne ressemble à rien de connu dans l'histoire, et qui se déroule avec une sûreté de marche d'autant plus surprenante que nul n'en voit le but. D'autres empires se sont levés, ils ont brillé quelque temps, puis ils ont disparu, comme des ébauches imparfaites qu'un grand statuaire brise, pour se reprendre à une œuvre définitive, achevée, de laquelle il attend sa gloire. Eh bien! Rome est cette œuvre; nos ancêtres le croyaient, je le crois avec eux. Et qui peut réfléchir, sans en être étonné, à cette opiniâtre confiance qui leur disait, plus haut que les revers et les révolutions, que leur empire serait l'empire universel? Qui leur avait appris, à ces grossiers bouviers de la

(1) Properce : Sistimus hic tandem nobis ubi defuit orbis.
(2) *Ibid* :

Atque ubi navali stant sacra palatia Phœbo
Evandri profugæ procubere boves!...
Optima nutricum nostris, lupa martia, rebus.
Qualia creverunt mœnia lacte tuo!

Sabine et du Clitumne, que leur ville serait la ville souveraine et immortelle?

MÉCÈNE, ironiquement.

Mais les Livres sybillins, vous n'y croyez donc pas?

AGRIPPA.

Je crois qu'il y a des idées qui courent à travers les siècles, sans que les esprits soupçonnent d'où elles leur sont venues, mais dont l'homme ne peut pas plus douter que de lui-même. Une voix intime, inspirée, disait mystérieusement à Rome sa destinée, et elle s'y avançait irrésistiblement, sans regarder devant elle.

MÉCÈNE.

Il faut cependant avouer qu'elle en eut le soupçon dès le commencement, s'il est vrai que les peuples de toutes les contrées voisines vinrent jeter dans ses fondements un peu de la terre de leur patrie respective, parce que celle-là devait être la grande patrie de tous (1).

AGRIPPA.

C'est vrai, cette fable est belle et d'un grand sens.

MÉCÈNE.

Je ne sais cependant si vous, mon cher Agrippa, vous n'aimez pas mieux la vieille

(1) Plutarque, Romulus, XIII : Καὶ τέλος, ἐξ ἧς ἀφῖκτο γῆς, ἕκαστος ολίγην κομίσων μοῖραν ἔβαλον εἰς ταῦτα καὶ συνεμίγνυον.

tradition de cette tête de cheval trouvée dans les fondements de notre Capitole, et qui était le présage des guerres de l'avenir (1).

AUGUSTE.

Voilà un présage qui, lui du moins, n'a pas été menteur; et vous, Agrippa, vous vous êtes bravement chargé pour votre part de lui donner raison.

AGRIPPA.

Oui, j'ai aimé la guerre, mais je crois que c'en est fait d'elle. Entendez cela, Mécène : la guerre véritable, la grande guerre pour l'empire est morte à Actium; on ne la ressuscitera plus. Ce jour-là, le mot suprême de la force a été dit. C'était tout l'Occident aux prises avec l'Orient. C'était le duel de deux mondes; il y avait deux siècles qu'il était commencé, il fallait en finir. C'est fini maintenant. Et quand, debout sur le tillac, je voyais fuir en désordre les navires de l'Égypte avec leur belle reine sous le Conopeum (2), quelque chose disait en

(1) Tite-Live, l. I, c. LV, dit que ce fut une tête d'homme : Magnitudinem imperii portendens augurium est : caput humanum integra facie, aperientibus fundamenta templi dicitur adparuisse. »

(2) Virgile, *Æn.*, l. VIII :

Parte alia, ventis et dis Agrippa secundis,
Arduus agmen agens...
Ipsa videbatur ventis Regina vocatis
Vela dare et laxos jam jamque immittere funes.

moi : cela ne se verra plus; nous venons d'inscrire ici dans l'histoire du monde une date décisive. Le vaisseau qui porte la fortune de Rome vient de franchir ses colonnes d'Hercule, il peut voguer en paix sur les mers soumises, et les flots se courberont docilement sur son passage. Qui pourra l'arrêter (1)?

MÉCÈNE.

Sans doute; mais dites-moi, s'il vous plaît, dans quel port il ira jeter l'ancre? Où allons-nous de la sorte? Quel nouvel ordre de choses s'inaugure aujourd'hui? J'avoue que je n'ai pas de réponse à toutes ces questions. Mais tout me dit, comme à vous, que nous sommes arrivés au milieu des temps, que nous touchons à un sommet, et que bientôt un signal nous sera donné d'en haut pour nous dire de quel côté nous devons repartir?

AUGUSTE.

Mais repartir, mon ami, mais quitter ce sommet, ne serait-ce pas descendre? Je le crains. Ce faîte dont vous parlez, je voudrais qu'il fût possible de s'y arrêter et d'y fixer le destin. Je ne vous le cache pas, les nouvelles conquêtes

(1) Horace, l. I, carm. XII, *ad Rempublicam :*

O navis, referent in mare te novi
Fluctus! O quid agis? fortiter occupa
Portum...,

effrayent ma politique, et j'ai la conviction que Rome ne peut durer qu'en renonçant à s'étendre. Je veux que mon testament transmette cette pensée à ceux qui me succéderont dans le commandement (1). Cela sera jugé diversement, je le sais. On taxera cette sagesse de calcul jaloux; et des gens ne manqueront pas qui m'accuseront d'avoir voulu prendre mes précautions pour qu'une gloire future n'éclipsât pas la mienne. Mais, grands dieux! dites-moi quelle serait cette gloire? Quel est le lieu du monde où une main généreuse pourrait maintenant aller cueillir un laurier qui en vaille la peine? Non, je n'obéis point à une pensée égoïste : seulement j'aime l'État, et ce que je lui souhaite, c'est de ne pas périr écrasé sous le poids de sa propre grandeur (2).

On entend chanter au dehors.

MÉCÈNE, s'approchant et regardant sur le Forum :

Voici une troupe de jeunes Romaines qui vient de s'arrêter à quelques pas de nous, devant le temple de Cérès. On dirait une antique théorie athénienne. Elles sont vêtues de blanc. Faisaient-elles partie des vingt-sept vierges

(1) Tacite, *Annal.*, l. II; Crevier, *Hist. des Empereurs*, t. I, Aug., l. III.

(2) Tite-Live, *Præfat.* : Jam pridem prævalentis populi vires se ipsæ conficiunt. Res eo crevit ut magnitudine laboret sua.

choisies qui composaient les chœurs en l'honneur d'Apollon (1)?.. Écoutez, je distingue une strophe du chant composé par Horace :

Puissent du laboureur les champs combler les vœux,
Cérès d'épis dorés couronner ses cheveux,
Et les bœufs mugissants, et les brebis timides,
Dans nos vallons en paix boire les eaux limpides (2) !

AUGUSTE.

Elles chantent la paix de l'âge d'or, et j'en accepte l'augure. Puissent-elles dire vrai! Puisse le règne de la force être à jamais fini!

MÉCÈNE.

Et le règne des anciennes mœurs recueillir son héritage!

AGRIPPA.

Eh bien, oui, le temps en est venu : Restaurons les vieilles institutions libérales de la République. Rome leur doit la gloire de son passé, à elles seules elle devra sa force dans l'avenir. Malgré des noms pompeux qui peuvent illusionner le peuple, qui donc ne voit qu'aujourd'hui la liberté n'est qu'une ombre, le tribunat un souvenir, les lois un vaste champ livré à l'arbitraire? Sans doute il a fallu qu'une main forte arrêtât le

(1) Desobry, *Rome au siècle d'Auguste,* t. II, l. LVII sur les Jeux séculaires, p. 412.
(2) Horace, *Carmen sæc.*, traduction de Daru.

torrent qui débordait, en sauvant la patrie de l'anarchie du Forum. Mais ce temps-là n'est plus, et pour tout cœur romain, il y a une chose qui vaut mieux qu'une paix achetée à tout prix, c'est une sage liberté (1).

MÉCÈNE.

Que dites-vous, Agrippa? Est-ce que vous voudriez rouvrir l'antre d'Éole pour déchaîner sur nous de nouvelles tempêtes? Autre temps, autres mœurs. Rome demande un maître qui soit aussi un sage. Nous l'avons. Saluons son gouvernement comme un bienfait divin (2)! Mais si, avec le Prince, je crois impolitique de dilater l'empire, par dessus tout je crois utile et bon de l'améliorer et de le civiliser.

AUGUSTE.

L'améliorer, comment? J'ai cherché à réprimer l'effroyable débordement des mœurs de ce siècle (3); j'ai remis les vétérans à la vie simple de la campagne; j'ai accordé des primes au mariage légal; j'ai fait lois sur lois pour resserrer le lien domestique et nous refaire des

(1) V. la politique d'Agrippa dans les conseils d'Auguste. Dion Cassius, l. LII.

(2) Sur Mécène, *ibid.;* et Suétone, *Aug.*, c. XXVIII.

(3) Suétone, *Aug.*, c. XXXIV : Leges retractavit et quasdam ex integro sanxit, ut sumptuariam, et de adulteriis et de pudicitia, de ambitu, de maritandis ordinibus. — Cf. Aulu-Gelle, II, 24.

foyers. Et qu'est-ce que je recueille? Vous le savez comme moi... Il y a une chose que la loi ne peut atteindre, Mécène, c'est la conscience. Elle battait encore quand on croyait aux dieux. C'était là le ressort qui mettait tout en branle. Mais quand on ne croit plus à rien, mes amis, que peut-on craindre et que doit-on respecter?

MÉCÈNE.

On croit encore au beau, on respecte le grand, on recherche le vrai, on s'incline devant l'éloquence, et le génie s'impose à l'admiration. Ouvrez à la pensée de larges voies intellectuelles, comme vous avez ouvert de larges voies romaines sur toutes les lignes de l'Empire (1). Une fois la route ouverte, la Vérité passera et fera son chemin.

AUGUSTE.

Que dites-vous, mon ami? Qu'est-ce que la Vérité?... Oui, je pense comme vous : cette ville incomparable que j'ai trouvée de briques et que je laisserai de marbre (2), je voudrais la

(1) Dion Cassius raconte comment Auguste, nommé grand voyer, sillonna l'empire de grandes routes et établit à Rome le milliaire d'or, d'où partaient tous les chemins de l'empire romain.

(2) Suétone, *Aug.*, c. XIX, 30 : Urbem excoluit adeo ut jure sit gloriatus marmoream se relinquere quam lateritiam accepisset.

policer, la magnifier, l'ennoblir. Je voudrais en faire un temple; mais une fois le temple édifié, paré par les arts, desservi par les prêtres de l'esprit humain, d'où nous viendra le Dieu?

MÉCÈNE.

Le Dieu, le Dieu! C'est toujours là le mystère et l'angoisse. Oui, il est une question tout autrement profonde que celle de l'avenir politique du monde, c'est celle de l'avenir religieux. Nul ne peut s'y soustraire. J'ai lu qu'Épiménide, restaurant à Athènes le culte des ancêtres et voulant qu'aucun Divinité ne fût oubliée par lui, éleva un autel : AU DIEU INCONNU (1)! Eh bien! dans notre siècle, il n'y a pas une âme qui ne soit comme Athènes, et qui, au-dessus de ces dieux usés et oubliés, n'ait un autel secret pour un dieu inconnu, qu'on ne saurait définir, que tout le monde appelle et qui ne vient pas.

AUGUSTE, souriant.

Mécène, c'est là une chose que les poètes nos amis doivent savoir mieux que nous. Le poète est chose divine; et eux qui se vantent, dans leurs vers, d'être en commerce avec le ciel, nous donneront peut-être la clef de ces hauts mystères. Je les ai convoqués ce soir

(1) V. sur Épiménide, Lucien, t. I, p. 61-62; et Plutarque, t. I, p. 84.

pour qu'ils embellissent la première heure de ce siècle, qui sera celui des gens d'esprit, ainsi que vous venez de dire. Je suis désireux d'abord de voir votre fidèle Horace à qui je dois dire un mot de son chant séculaire. Puis, le pieux Virgile veut bien nous préférer, pour aujourd'hui, aux bergers et aux bois. Ovide, Properce, Tite-Live seront également des nôtres. Pollion doit nous présenter un hôte qui lui est arrivé d'Orient. Je sais que c'est un prince éclairé et magnifique, car je l'ai déjà vu à Rhodes, où il venait, après la défaite d'Antoine, me demander de lui conserver sa couronne (1). Vous voyez que ce soir les muses de tous pays se sont donné rendez-vous sur le mont Palatin...

MÉCÈNE.

Près de leur frère Apollon... Voyez, nous n'aurons pas à désirer longtemps le plaisir de leur présence : voici déjà deux de nos amis qui montent les degrés de Belle-Rive. Ils tra-

(1) Josèphe, *Antiq. Jud.*, p. 379-483 et sqq : « Après la bataille d'Actium, Hérode, partisan et allié d'Antoine, alla trouver Octave dans la ville de Rhodes. Il se montra devant lui avec les ornements de la dignité royale, excepté la couronne, et ne fit jamais paraître plus de cœur que par la manière dont il lui parla. Auguste fut si touché de sa grandeur d'âme qu'il lui fit reprendre sa couronne, et le fit confirmer par un décret du Sénat dans la possession de son royaume. »

versent l'atrium, où Phèdre l'affranchi s'avance à leur rencontre pour les introduire.

II

LES ESPÉRANCES PROCHAINES

HORACE et VIRGILE entrent en même temps.

AUGUSTE à HORACE.

Avancez, cher poète, et soyez le bienvenu. Il me tardait de vous remercier de votre hymne séculaire d'une inspiration si romaine. Il vivra bien au delà du siècle qui l'a fait naître. Quant à moi qui l'admire, je le louerais bien plus à l'aise si je n'y étais tant loué par vous, mon cher Horace.

HORACE.

César, votre bienveillance en est le meilleur prix. Mais ces strophes, dont vous avez daigné agréer l'hommage, ont grandement perdu de leur mérite à mes yeux depuis qu'une muse amie, mieux inspirée que la mienne, a chanté, elle aussi, les espérances du siècle qui vient de se lever.

Il désigne Virgile.

AUGUSTE.

Quoi! votre modeste ami, qui est aussi le nôtre, aurait-il composé quelque chant nouveau

qui fût encore un secret entre sa muse et lui?

HORACE.

Ce n'est plus un secret depuis que nous en avons entendu la lecture chez Pollion, qui en a reçu la dédicace (1).

AUGUSTE.

Pollion est heureux. Mais depuis quand Virgile porte-t-il si haut le sujet de ses chants?

VIRGILE.

César, les vers que vante l'amitié de Flaccus ne sont qu'une poésie champêtre, comme tous les miens d'ailleurs : vous savez bien que je ne suis que le poète des bois.

HORACE.

Oui, mais cette fois les bois sont dignes d'un consul (2). Vous êtes, mon cher Virgile, mauvais juge dans votre cause, et, quoi que vous disiez, je ne sais quel souffle puissant a soulevé aujourd'hui le vol de notre cygne (3). Il plane au-dessus des temps et berce l'espérance dans des rêves qui rajeunissent la félicité de l'âge d'or. Hélas! pourquoi faut-il que ce ne soit que des rêves?

(1) Virgile, *Ecl.* IV, ad Pollionem.

(2) Virgile, *Ibid.* :

Si canimus sylvas, sylvæ sunt consule dignæ.

(3) Horace, *Ad Pindarum* :

Multa Dircæum levat aura cycnum, etc.

VIRGILE.

Si vous m'aimez, Horace, ne dites pas cela. Ce que vous nommez des rêves, ce sont mes plus fermes croyances, c'est mon meilleur espoir. Que ne puis-je les exprimer comme je les comprends?

AUGUSTE.

Parlez, je vous en prie; car moi aussi, Virgile, je vous tiens un peu pour un homme inspiré. Si vos nobles poésies ne sont que de beaux songes, je ne saurais le dire; mais personne ne souhaite plus ardemment qu'elles soient des oracles.

VIRGILE.

Mais, Prince, de tels oracles ne seraient pas les miens. Ce sont les révélations de la sagesse antique, ce sont les appels secrets de toutes les âmes au courant des besoins de leur siècle et des choses passées. N'avez-vous pas remarqué, César, que les grandes âmes, les âmes comme la vôtre, s'en vont de nos jours en deux sens opposés? Les unes, dégoûtées du présent, placent dans le passé l'idéal de tout bien, et vantent les antiques grandeurs de la patrie comme un sommet suprême que l'on n'atteindra plus (1). Mais il y en a d'autres qui tournent

(1) Tite-Live, *Præfat.* : Ergo contra hoc quoque laboris præmium petam, ut me a conspectu malorum, quæ nostra



vers l'avenir le regard inquiet que le pâtre des nuits fixe vers le point du ciel d'où viendra la lumière. Y a-t-il un Dieu en nous, ou chacun se fait-il un Dieu de ses propres désirs (1)? Je ne sais, mais je sens que nous touchons de près à l'âge divin qu'ont appelé nos pères. Un nouvel ordre de siècles est près de s'ouvrir devant nous. Un souffle précurseur passe déjà sur nos têtes, il nous vivifiera. Ne voyez-vous pas le monde accablé, fléchissant, comme sous le poids de ses maux (2)? Et cette paix, ce silence, croyez-vous que c'est en vain que Dieu l'impose à la terre? C'est que la terre est le théâtre où va se jouer demain un drame immense, dans lequel le Ciel même s'est réservé le premier rôle. Quel sera-t-il? je l'ignore. Mais parmi ceux qui sont ici, il y en a, j'espère, qui verront le dénoûment de ce drame divin. Ah! que ne m'est-il donné à moi-même d'entrevoir un jour cette aurore et de marcher à sa clarté! C'est alors qu'en dépit de vos railleries, mon cher Horace, je me sentirais de force à défier

per tot annos vidit ætas, tantisper, certe dum prisca illa tota mente repeto, avertam.

(1) Virgile, *Æn.*, I. IX :

An sua cuique Deus fit dira cupido?

(2) Virgile, *Ecl.*, IV.

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo...
Aspice convexo nutantem pondere mundum.

Orphée lui-même, car j'aurais à chanter de plus belles choses que lui (1).

MÉCÈNE.

Je le crois facilement, et je ne puis vous exprimer quel désir ardent vous me donnez d'entendre ce chant prophétique, dont ce que vous venez de dire est le prélude sans doute?

VIRGILE.

Illustre chevalier, vous savez si je puis refuser quoi que ce soit à vos vœux; mais j'ai besoin de revoir ces vers trop imparfaits pour qu'ils soient dignes de vous. Ne vous ai-je pas dit que je les façonne lentement, les repolissant sans cesse, à la manière de l'ours qui lèche ses petits (2)? D'ailleurs, s'il faut tout dire, je n'aurais pas le courage de bégayer cette rêverie timide et hasardée, depuis que j'ai eu le bonheur, ce soir même, d'entendre un hôte de Pollion nous citer les divins oracles de son pays.

(1) Virgile, *Ecl.*, IV.

O mihi tam longæ maneat pars ultima vitæ
Spiritus et, quantum sat erit tua dicere facta!
Non me carminibus vincet nec Thracius Orpheus
Nec Linus.

(2) Tib. Claud. Donati, *De P. Virgilii vita* : Non absurde carmen se ursæ more parere dicens, et lambendo demum effingere.

III

L'ÉTAT DES AMES ET LE BONHEUR

En ce moment Properce et Ovide entrent ensemble et saluent l'Empereur. Mécène les reçoit. Auguste et Agrippa s'entretiennent à l'écart entre la statue de César et la louve de Romulus.

MÉCÈNE, s'avançant vers les nouveaux venus.

Vous arrivez à temps, mes amis, pour couper court à des entretiens trop sérieux. En vous voyant cet air de fête qui ne vous quitte pas, je me rappelais le bel Alcibiade arrivant, la couronne de fleurs sur la tête, au milieu des sages du Banquet de Platon (1).

PROPERCE.

Ce qui revient à dire, noble chevalier, que vous êtes les sages et nous les fous.

MÉCÈNE.

Aux dieux ne plaise! J'ose croire seulement que votre sagesse n'est pas précisément celle de nos stoïciens.

HORACE.

C'est celle d'Épicure, et ce n'est pas moi qui leur en ferai reproche.

(1) Platon, *Sympos.*, in fine : Νῦν δε ἥκω ἐπὶ τῇ κεφαλῇ ἔχων τὰς ταιγίας, κ. τ. λ.

PROPERCE.

C'est-à-dire celle du plaisir.

OVIDE.

Donc celle du bonheur.

VIRGILE.

Ah! si c'est le bonheur que vous nous apportez, soyez les bienvenus; car j'en suis altéré. La découverte est nouvelle, et vous ne dédaignerez pas de nous en faire part.

OVIDE, détachant une couronne de fleurs placée sur le buste d'une Hébé.

Le bonheur, cher ami, voici quel en est l'emblème : une couronne de roses.

HORACE.

Entrelacée de pampres.

PROPERCE.

Et qu'il faut garder fraîche tant que dure la vie.

VIRGILE.

Mais qu'est-ce donc que la vie?

OVIDE.

Une fête.

HORACE.

Un banquet.

PROPERCE.

Un concert. Le son d'une lyre dont les cordes, je le sens, se brisent une à une, mais qui doit résonner jusqu'à ce que la dernière note expire sur l'instrument.

VIRGILE.

Et alors?..

OVIDE.

Et alors tout finit, et le son et la lyre.

VIRGILE.

Mais que faites-vous donc de l'âme?

PROPERCE.

L'hôte d'une journée qu'il faut accueillir avec des parfums et des chants, et traiter de notre mieux; car le soir elle nous quitte pour ne plus revenir.

VIRGILE.

Est-ce là tout le bonheur dont vous me faisiez fête? Mais n'est-ce pas plutôt le sujet d'un inconsolable désespoir?

PROPERCE.

Eh! mon cher Virgile, à quoi servirait de se désespérer? Regardez-moi, je suis pâle, je sens que ma vie s'épuise et que le départ n'est pas loin (1). Je voudrais le retarder que je ne le pourrais pas, et le plus sage est de jouir de ce qui me reste encore, sans regarder le terme. Avez-vous entendu parler de cette société des *Inséparables dans la mort*, qui firent l'étonnement d'Alexandrie par leur joyeuse vie

(1) Properce mourut très jeune, usé par des jouissances précoces.

et leur joyeuse fin (1)? Je voudrais que Rome se donnât ce plaisir et ce courage. J'aime la vieille sagesse qui faisait promener la momie autour de la salle du festin, pour rappeler que le temps passe, que la mort vient, et qu'il faut jouir vite.

VIRGILE.

Mais oublier, est-ce jouir? Et ce bonheur vulgaire est-il digne de l'homme?

PROPERCE.

En connaissez-vous un autre? Et en est-il de plus doux que de livrer sa vie au souffle de chaque jour; de la regarder passer, fleuve, torrent ou ruisseau, entraînant avec elle les fleurs ou les lauriers qui s'en vont à l'abîme; et de se faire de la calme espérance du néant, l'oreiller où s'endorment les remords et les peines?

VIRGILE.

Oui, si des fleurs elles-mêmes ne s'exhalait ce je ne sais quoi d'amer qui fait souffrir, et que Lucrèce lui-même a connu (2).

OVIDE.

Mais, cher Virgile, ne vivez-vous donc que d'ambroisie? Vous-même, au milieu des fêtes,

(1) V. Rollin, *Hist. rom.*, t. XVI, p. 98.

(2) .... medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angit
(Lucrèce).

des banquets et des rires, parmi les coupes qui se heurtent, les harmonies qui frémissent, les cœurs qui tressaillent, dites, que sentez-vous?

VIRGILE.

Des larmes au fond de ces coupes, comme au fond de tout ce qui n'est que mortel (1).

OVIDE.

Allons, grave Héraclite, de quel siècle êtes-vous donc? Et quand serez-vous donc heureux, si vous ne savez pas l'être dans ce lieu et dans ce temps? Le monde nous est soumis; les parfums de l'Arabie, les vins de Chypre, les tissus de Babylone, les esclaves de la Grèce, les marbres du Pentélique, les lions de la Numidie, les blés de la Sicile, les trésors de Pergame, Rome a tout à ses pieds et Rome nous encense... Amis, l'amphore est pleine et la coupe est large; qu'on y verse...

PROPERCE.

A torrents...

HORACE.

Goutte à goutte.

OVIDE.

Oui, pour que l'ivresse ne tue pas.

HORACE.

Et que le breuvage s'épuise moins vite.

(1) Virgile, *Æn.*, *Liv.* I, v. 463.
Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt

VIRGILE.

A torrents, goutte à goutte, qu'est-ce que cela fait au cœur, si la lie est au fond et qu'il faille la boire? Horace, voyez-vous bien à quelques pas de nous, dans l'entrecolonnement de l'atrium d'Apollon, ces cinquante statues de Danaïdes avec leurs urnes de marbre qu'elles essayent de remplir et qui s'épuisent à mesure (1)? Voilà, mon cher ami, votre supplice et le mien, Votre âme est comme cette urne : jetez-y le monde entier, il y passera comme une goutte d'eau, et l'éternel travail sera à recommencer sans fin.

HORACE.

Mais, mon ami, c'est parce que vous vous faites une âme plus grande que le réel. Rétrécissez vos désirs, contenez dans de justes limites ce débordement du cœur. Faites-vous des ambitions à la mesure du possible, et vous serez heureux. Voilà ma petite sagesse. Vous êtes, mon cher Virgile, le poète des rêves infinis; je suis, moi, le philosophe des saines réalités. Je proclame comme vous que le bonheur absolu est une belle chimère; mais, sans le chercher dans une perfection impossible, je le prends comme il vient, évitant les excès,

(1) V. Desobry, *Rome au siècle d'Auguste*, Le Palatin, Lettre LIII.

insouciant de l'avenir, savourant à petite dose cette liqueur délicate que l'on nomme le plaisir, et qui n'est un poison que lorsqu'on en abuse. J'évite les grandes passions comme les grands honneurs : les cimes attirent la foudre. Et pourquoi donc, grands dieux! aller chercher si loin, si haut, comme vous le faites, ce que le sort a placé là sous notre main? Donnez-moi un petit champ de quelques arpents de terre, une source, un verger, un petit bois, des amis comme vous, mon cher Virgile, une table bien servie, des loisirs et des rentes, une maison au soleil, loin des orages du monde et de la politique : ce petit coin de terre serait l'univers pour moi (1). J'en ferais le nid de mon cœur, et je lui défendrais bien d'égarer au delà son vol téméraire et périlleux.

VIRGILE.

Sans doute, mon cher Horace, mais en lui coupant les ailes. Ce que vous dépeignez là, ne vous y trompez point, ce n'est pas le nid de votre cœur, c'est sa cage. Est-ce que vous pensez que quelques arpents de terre soient la mesure d'une âme? Cette âme, l'empêcheriez-

(1) Horace, *Sat.*, l. II, 6 :

Hoc erat in votis, modus agri non ita magnus
Hortus ubi, et tecto vicinus jugis aquæ fons,
Et paulum sylvæ super his foret, etc.

vous d'aspirer au-delà de votre futaie d'o meaux et de ce riant Tibur dont vous av fait le cadre de votre parfait bonheur? Qu que vous disiez, Horace, vous n'êtes pas fa pour coucher votre vie dans ce lit de Procust et vous aviez de l'homme une meilleure id quand vous lui défendiez d'éteindre dans boue l'étincelle divine (1). « Qui est content d son sort? demandiez-vous dans ce temps-l Qui ne s'agite sans cesse comme en route ve quelque chose qu'il ne saurait atteindre (2) ? Où est le but? Je ne sais; mais ce dont j' conscience, c'est que ce bien suprême n'e pas le bien médiocre qui vous fascine, ce 1 peut être qu'ùn bien immense et éternel. Ou Platon a dit vrai : notre âme ne peut mouri Elle porte en elle-même une flamme qui vie du ciel et qui y remonte. Elle ne fait que tr verser le temps; et, y laissant le corps q l'emprisonnait, elle s'envole, libre enfin, vers destinée finale... (3). Ah! qui me transporte

(1) Horace :

Non affligat humi divinæ particulam auræ.

(2) Id., *Sat.* l. I, 1 :

Qui fit, Mæcenas, ut nemo quam sibi sorte
Seu ratio dederit, seu fors objecerit illa
Contentus vivat? etc.

(3) Virgile, *Æn.*, l. VI :

Igneus est ollis vigor et cælestis origo
Seminibus, quantum non noxia corpora tardant

dans ces champs que baigne la lumière élyséenne, où brille un nouveau soleil avec des astres nouveaux (1)? Qui fera jaillir une fontaine d'amour où le cœur se plonge et boive l'oubli de tous les maux? Où est le bien suprême, le bien qui seul ne connaît ni déclin ni limites? Où est l'être unique qui soit bonté, beauté, sagesse, grandeur, puissance, amour; et qui, étant tout cela, daigne me regarder, m'aimer et se donner à moi? A-t-il un nom, un visage, une demeure dans les demeures des hommes?

HORACE.

Assez, cher Virgile! Vous êtes sur le trépied. Descendez de ces hauteurs : ce vol aérien me fait peur! Certes, ce n'est pas moi, pauvre petite abeille de Matinée dont l'aile pourra vous suivre dans les espaces éthérés où se perd votre essor (2).

Terrenique hebetant artus moribundaque membra.
... Donec longa dies, perfecto temporis orbe,
Concretam exemit labem, purumque reliquit
Æthereum sensum, atque aurai simplicis ignem.

(1) Id., *Ibid.* :

Largior hic campos æther et lumine vestit
Purpureo : solemque suum, sua sidera norunt.

(2) Horace, *Carm.* I, l. IV....

....................Ego apis Matinæ
Moro modoque
Grata carpentis thyma per laborem...
Carmina fingo.

AGRIPPA, qui s'est approché de ce groupe :

Mais c'est à l'Olympe même que vous aspirez, ambitieux Virgile! Car si les perfections que vous venez de nommer se trouvent réunies dans un être vivant, cet être souverainement aimable, infini, éternel, mais ce n'est plus un homme, ce ne peut être qu'un dieu.

HORACE.

Quelque dieu inconnu, comme celui des Athéniens.

MÉCÈNE.

Et peut-être le seul vrai. Et moi aussi, Virgile, je pense que l'homme est trop grand pour que la médiocrité puisse le satisfaire. Je ne sache guère qu'une chose qui soit capable de remplir un grand cœur. Ce n'est pas la richesse, ce n'est pas le plaisir; c'est peut-être le rang suprême. Commander au monde, l'animer de son souffle, lui infuser son âme, le mouvoir d'un signe de tête, être la pensée du présent et l'entretien de l'avenir, ne sortir de la vie que pour entrer dans la gloire... Les dieux eux-mêmes ont-ils une autre destinée?

AGRIPPA.

Vous vous taisez, César?..

AUGUSTE.

Et si je parle, qui donc croira que je dis vrai? Qui croira que cette grandeur ne laisse

que dégoût, et que plus on s'élève au-dessus du genre humain, plus on se sent seul et triste sur ce faîte désert d'où les hommes apparaissent trop bas pour qu'ils nous touchent, trop vils pour qu'on les aime. « A dix-neuf ans, j'ai levé une armée à mes frais; et sans autre conseil que moi-même, j'ai délivré l'État du joug des factions. Je fus préteur, consul et enfin triumvir, chargé de constituer la république sur terre et sur mer. A Philippes et à Actium, j'ai combattu les ennemis de l'État. Vainqueur, j'ai pardonné; et ma clémence a atteint sur la terre étrangère ceux qui avaient d'eux-mêmes quitté le sol de la patrie. Cinq cent mille citoyens romains ont été enrôlés sous mes drapeaux. On m'a décerné deux fois l'ovation, trois fois le triomphe; vingt fois j'ai été proclamé *imperator*... L'Égypte a été comprise dans l'empire. J'ai donné un roi à l'Arménie. L'Afrique, la Sicile, les Espagnes, l'Achaïe, l'Asie, la Syrie, la Gaule, la Pisidie ont reçu des colonies militaires. Les étendards perdus naguère par nos chefs d'armée ont été repris par moi ; et les Parthes, en nous rendant les aigles de Crassus, ont imploré la clémence du peuple romain. Pour prix de mes services, le Sénat m'a décerné le nom d'Auguste, et a suspendu au-dessus de ma porte une couronne de

chêne (1). » O mes amis, être tout, et sentir que tout n'est rien, n'est-ce pas à dégoûter de l'empire et même de la vie? Et serez-vous étonné si je vous donne l'assurance que j'ai été souvent tenté d'abdiquer l'un pour aller cacher l'autre dans le silence et dans l'oubli (2)?

Agrippa approuve par signes. Mécène donne quelques marques de dissentiment.

On entend, non loin de là, chanter cette strophe du *Carmen sæculare* en l'honneur d'Auguste :

Que le sang des taureaux en votre honneur ruisselle,
Que le fils glorieux d'Anchise et de Vénus
Fasse voir sa puissance à l'ennemi rebelle
Et montre sa clémence aux ennemis vaincus (3).

(1) Testament d'Auguste reproduit sur les murs du temple élevé à la divinité de ce prince dans la ville d'Ancyre (aujourd'hui Angora) en Galatie, où on le voit encore. V. sur le monument d'Ancyre, M. G. Perrot, *Exploration archéologique de la Galatie*, etc., en 1861. M. Egger, *Examen critique des historiens du règne d'Auguste*, Paris, 1864. M. Hamilton, *Researches in Asia minor*, London, 1842. — Le texte *fac-simile* et la traduction du testament dans V. Duruy, *Hist. des Romains*, t. IV, p. 153, etc.

(2) Suétone, *Oct. Aug.*, xxix : De reddenda republica bis cogitavit.

(3) Horace, *Carm sæc.*, trad. de Daru.

IV

LE DIEU DE L'AVENIR

ORACLES ET PROPHÉTIES

POLLION entre avec le roi HÉRODE.

POLLION.

César, le roi de Judée, mon hôte et mon ami, est venu solliciter l'amitié du Prince et la protection de Rome (1).

HÉRODE.

C'est de votre main, Prince, que je tiens ma couronne, et je n'oublierai jamais le jour où vous avez daigné me présenter au Sénat, et me proclamer roi des Juifs (2). Plus tard, votre clémence m'a conservé le sceptre que votre bonté m'avait donné, car si un sentiment que vous avez excusé m'a jeté dans le parti d'Antoine, qui était mon ami...

(1) Hérode le Grand, ami fort intime de Pollion, se présenta chez Auguste vers cette même année, et en rapporta de grands avantages. V. Josèphe, *Antiq. Jud.*

(2) Sous le consulat de C. Domitius Calvinus et de C. Asinius Pollio, Marc Antoine et Octave, alors amis, avaient mené Hérode au milieu d'eux, des consuls et des sénateurs, au Capitole où ils offrirent des sacrifices, et déposèrent le décret du Sénat qui le faisait roi de Judée.

AUGUSTE.

Hérode, j'ai tout oublié pour ne me souvenir que d'une chose : c'est que vous avez été l'ami du grand Jules mon père. Donnez-moi l'espérance que vous resterez le nôtre. Rome a besoin de posséder sur sa frontière un brave et ferme soutien ; elle s'estime heureuse que l'homme de cœur qui la sert soit en même temps un grand et généreux esprit. Protégez donc l'Empire contre le Parthe et l'Arabe. L'amitié de César et la protection de Rome ne vous manqueront pas.

HÉRODE.

César, Rome peut compter sur ma reconnaissance ! Demeurez assuré que je tiendrai en respect ces ennemis inquiets. Par moi, vos lois, vos mœurs, vos arts fleuriront jusque sous les palmiers de l'Idumée ma patrie. J'assurerai à l'Empire une glorieuse paix, et bientôt une ville, qui portera le nom d'Auguste, éternisera le souvenir de vos bienfaits (1).

AUGUSTE.

Ne me remerciez pas. Voici que nous étions à nous demander où résidait le vrai bonheur : vous allez me faire croire qu'il consiste surtout

(1) De concert avec Agrippa, le roi Hérode défendit l'Empire contre les invasions des Parthes et des Arabes, et bâtit en l'honneur d'Auguste la ville de *Sébaste*.

à faire des heureux. Grâce à vous, Hérode, ce siècle s'inaugure donc sous de favorables auspices... Si, comme on nous l'assure, vous ne détestez pas nos fêtes et nos mœurs, soyez des nôtres ce soir. Je vous présente ici une société de poètes et de sages dont le nom, je n'en doute pas, est parvenu jusqu'à vous (1). Vous-même, vous venez de l'Orient, le pays de la lumière, et nous sommes heureux de penser qu'il en luira quelque chose dans votre entretien.

Tite-Live entre en ce moment.

MÉCÈNE, allant à lui :

Qui donc, cher Livius, vous a pu retenir si longtemps loin de nous? Je ne présume pas que vous fussiez déjà à rédiger l'histoire de ces belles journées...

TITE-LIVE.

J'étais retenu chez moi par un noble étranger qui venait de Cadix à Rome uniquement pour me voir. Il le disait du moins; et ce qui est certain, c'est que je l'ai vainement invité à demeurer : il vient de repartir, et il doit s'embarquer cette nuit même à Ostie (2).

(1) Hérode était aussi l'ami d'Agrippa, qu'il avait reçu magnifiquement à Jérusalem. Agrippa y avait offert une hécatombe à Jéhova et un festin à tout le peuple.

(2) Pline le Jeune, l. II, *Epist.* 3 : Nunquamne legisti Gaditanum quemdam, Titi Livii nomine gloriaque commotum, ad

AUGUSTE.

Que vous a-t-il appris des Cantabres, nos ennemis (1)?

TITE-LIVE.

Que vos ennemis d'autrefois sont devenus vos courtisans. Vous leur avez si bien fait respecter le nom de César, par vos armes, que l'Espagne se propose de consacrer un temple à votre divinité.

AUGUSTE.

Je le refuserai; car savez-vous bien que toutes ces apothéoses finiraient par me brouiller avec le maître des dieux?

MÉCÈNE.

Heureusement leur divine puissance ne vous effraie guère; et, si je ne me trompe, votre profession de foi doit ressembler beaucoup à celle que César votre père fit un jour au Sénat (2).

HORACE.

Attendez! Moi aussi je n'étais autrefois qu'un bien pauvre croyant. Je m'en allais répétant que les dieux passaient bien tranquillement leur temps dans leur éternité, sans nul souci de nous; et que s'il arrivait parfois que la nature

visendum eum ab ultimo terrarum orbe venisse, statimque ut viderat abiisse?

(1) Agrippa avait fait contre les Cantabres une campagne victorieuse.

(2) Salluste, *De Bello Catilinæ.*

enfantât quelque prodige, c'était bien son œuvre à elle seule, sans que les Immortels descendissent pour si peu de leurs demeures sublimes (1).

MÉCÈNE.

Et ne le croyez-vous plus?

HORACE.

Pas autant; je suis converti, depuis le jour où nous avons entendu Jupiter tonner dans un ciel serein (2). Il ne faut donc plus dire que Jupiter n'est rien.

OVIDE.

Disons plutôt qu'il est tout; c'est plus révérencieux, et cela diffère peu (3).

AUGUSTE.

De grâce, mes amis, est-ce que vous oubliez que je suis Grand Pontife (4)? Ne vous attaquez pas aux dieux : la lutte serait inégale, et vous seriez écrasés, ne fût-ce que par le nombre.

(1) Hor. : Deos didici securum agere ævum
Nec, siquid miri faciat natura, Deos id
Tristes ex alto cœli demittere tecto. (*Sat.*, liv.V.)

(2) Horace : Cælo tonantem credidimus Jovem. — Et surtout lib. 1, od. 28 : Parcus Deorum cultor et infrequens...

(3) Lucain fait dire à Caton parlant à Labienus :

Est-ne Dei sedes, nisi terra et pontus et aer.
Et cælum et virtus? Superos quid querimus ultra?
Jupiter est quodcumque vides. quodcumque moveris.
Phars., lib. IX, v. 578.

(4) Auguste reçut le grand pontificat l'an 27 avant Jésus-Christ.

TITE-LIVE.

Ils sont en effet devenus une multitude que l'on ne compte plus. Il nous en vient de l'Égypte, de l'Éthiopie, de la Perse, de la Germanie, des Gaules et de l'Inde; et Rome serait trop petite si elle voulait fournir un temple à chacun d'eux.

AGRIPPA.

Aussi y ai-je pourvu. C'est dans cette prévision que je les ai réunis sous une même coupole où ils se rencontreront ensemble couronnés de lumière, sous l'azur du ciel (1). Je veux qu'ils y viennent tous, en or, en pierre, en marbre.

HÉRODE, à demi-voix :

J'en connais un qui n'y viendra jamais, ou bien ce dernier venu en chassera tous les autres.

AGRIPPA.

Oui, ils y viendront tous, et tous s'y rangeront sous la présidence de Jupiter-Vengeur. Il y en aura pour toutes les dévotions de cette populace stupide qui croit tout.

(1) Agrippa fit bâtir le Panthéon, sur le frontispice duquel on lit encore :

M. Agrippa L. F. cos. tertium fecit.

Auguste refusa d'y prendre place au nombre des dieux. V. aussi Desobry, *Rome au siècle d'Auguste.* — Mais dans les provinces il autorisa son apothéose. V. Duruy, *Hist. des Romains*, t. IV, p. 265.

MÉCÈNE.

Dites qu'elle accepte tout, qu'elle s'amuse de tout, mais elle ne croit plus à rien.

HORACE.

Mécène, elle croit à tout. Allez aux Esquilies : vous y verrez les matrones et les chevaliers romains se pencher pâles et tremblants au-dessus de la chaudière de la sorcière Sagana, évoquer les esprits, et se suspendre aux lèvres fatidiques de Canidie, qui leur vend le secret de leur destinée (1).

OVIDE.

Allez encore au Cirque. Écoutez ces Grecs et ces Babyloniens qui prédisent l'avenir (2). Voyez cette foule inquiète supputer et combiner les nombres, ou demander à un sale devin de la Chaldée d'interroger pour elle les étoiles silencieuses.

VIRGILE.

Jamais un plus grand nombre de prophètes et de prophéties n'a envahi le monde. Tout l'univers tressaille comme dans le pressentiment d'une espérance prochaine. On dirait un vaisseau qui entrevoit la terre sous la brume du matin et salue la patrie aimée : voyez comme

(1) Horace, *Epod.*, V et passim.
(2) Horace, l. II, *Carm.* 10 :

Nec Babylonios tenteris numeros, etc.

tous les cœurs s'élancent vers le rivage. Vous ne les arrêterez pas. Auriez-vous, par exemple, oublié la consternation de tout le peuple quand l'Empereur fit brûler ces deux mille livres d'oracles qui faisaient tourner la tête de ces masses affamées de croyances mystérieuses (1)?

MÉCÈNE.

Mais pourquoi donc les hommes ne se mettraient-ils pas à faire des prédictions depuis que les dieux n'en font plus? Cumes, Delphes, Ammon sont silencieux aujourd'hui (2). Qui de vous, mes amis, peut se vanter d'avoir jamais entendu un oracle?

AGRIPPA.

Moi. Je me souviens qu'un jour que je naviguais sur la mer Égée, nous entendîmes, au milieu d'un calme solennel, une grande voix des îles qui criait, à plusieurs reprises : « Le grand Pan est mort! le grand Pan est mort (3)! »

(1) Suétone, *Oct. Aug.*, XXXI : Quicquid fatidicorum librorum græci latinique generis vulgo ferebatur, supra duo millia contracta undique cremavit.

(2) Plutarque, *Œuvres mor.* : Des oracles qui ont cessé.

(3) Plutarque, *ibid.*, XIII : « Épithersès, mon maître en grammaire, contoit que pour aller en Italie il s'embarqua en voyage sur une navire chargée de grand nombre de passagers, et disoit que sur le soir le vent leur faillit auprès des îles Échinades, et que leur navire alloit branlant, quand tout soudain on entendit une voix venant de l'une

PROPERCE.

Et moi j'ai entendu raconter par mon père que la veille du jour où Marc-Antoine périt à Alexandrie, on entendit, la nuit, planer au-dessus de la ville un grand bruit de voix confuses en une harmonie lugubre parmi laquelle on distinguait ce cri des bacchantes antiques : « Évohé! évohé! » Tout le monde pensa que c'était le vieux Bacchus, le dieu de la cité, le dieu de la franche orgie, qui désertait l'Égypte, où je ne sais quel autre viendra prendre sa place (1).

OVIDE.

Ils en font tous autant. Les dieux s'en vont, mes amis, et je les crois si bien morts que je me charge pour ma part de leur faire dans mes écrits de poétiques funérailles. Voici que je me hâte de recueillir leurs histoires charmantes

des isles de Paxes qui appelait Thamos, notre pilote égyptien, si fort qu'il n'y eut celui de la compagnie qui n'en demeurast tout esbahi. Et pour la troisième fois lui dist ceste voix qu'il denonçast que *le grand Pan estoit mort*, etc. » (Trad. d'Amyot).

(1) Plutarque, *Vie de Marc-Antoine, LXXXIII.* « Au demourant, celle nuit mesme, environ la minuit presque, comme toute la ville estoit en silence, frayeur et tristesse, on dit que soudainement on ouyt les sons accordés de toutes sortes d'instruments avec la clameur d'une grande multitude, ainsi que l'on fait ès festes de Bacchus, etc. » (Trad. d'Amyot).

avant qu'elles ne s'oublient. J'amuserai nos enfants du récit de leurs métamorphoses; j'embaumerai dans mes vers ce qui reste de leur mémoire; et, ne vous en déplaise, ce sera peut-être à moi qu'ils devront leur plus solide immortalité.

HORACE.

Il y a déjà longtemps que Lucrèce les a mis solennellement à la retraite. « Que tout ce qui est divinité, chantait-il, repose bien à l'aise : les affaires d'ici-bas ne regardent plus les dieux : qu'ils s'en aillent au loin, bien loin! C'est trop longtemps avoir tremblé devant des ombres. La raison a parlé : non, la nature n'est pas l'éclosion d'une pensée divine. Donc, plus de vaines terreurs; les barrières du monde sont tombées. Je vois tout être se mouvoir dans le vide immense. A notre tour maintenant de fouler la religion aux pieds, et de lever le front aussi haut que les dieux (1). »

(1) Lucrèce, *De nat. rerum* :

Omnis enim se Divum natura necesse est
Immortali ævo summa cum pace fruatur
Semota a nostris rebus, sejunctaque longe..
... Nam simul ac ratio tua cœpit vociferari
Naturam rerum haud divina mente coortam,
Diffugiunt animi terrores, mœnia mundi
Discedunt : totum video per inane geri res.
... Quare relligio pedibus subjecta vicissim
Obteritur, nos exæquat victoria cælo.

VIRGILE.

Eh bien! j'en demande pardon à cette illustre mémoire, le grand poète s'est trompé. Horace, je me souviens que la première fois que je mis le pied dans Rome, c'était précisément le jour des funérailles de Lucrèce. Je venais y revêtir la robe virile (1). Un philosophe debout à côté du bûcher y commentait les vers que vous venez de dire, en insultant les dieux. Le peuple applaudissait : que n'applaudit-il pas? Moi-même, je vous l'avoue, j'avais été quelque temps séduit par les doctrines et peut-être plus encore par le génie du maître. Mais quand je vis là des hommes méchants et dégradés applaudir au bonheur de se sentir orphelins et délivrés de Dieu, pour n'avoir plus rien à craindre au ciel et sur la terre, je fus pris d'épouvante, et je jurai dans mon cœur de servir sincèrement la religion et les dieux.

HORACE.

Mais vous ne pensez donc plus que leur divinité est devenue la risée des femmes et des enfants (2)?

(1) Claud. Donati, *De Virgilii vita :* Anno ætatis XVII° virilem togam cepit, evenitque ut eo ipso die Lucretius poeta decederet.

(2) Juvénal, *Sat.* II :

Esse aliquos manes, et subterranea regna
Nec pueri credunt, etc.

VIRGILE.

Qu'ils rient tant qu'il leur plaît des fables mensongères et des apothéoses qui ont peuplé le ciel de divinités caduques et absurdes. Mais le Dieu de la sagesse, votre Dieu et le mien, le Dieu de Pythagore, de Socrate et de Platon, irez-vous le reléguer dans le ténébreux néant? Les hommes se trompent, je le sais. Ils ont dénaturé Dieu en le divisant. Mais le DIEU TRÈS GRAND, TRÈS BON, dont le nom est écrit au fronton de tous vos temples, aura son jour, je le crois. Ce n'est pas vainement que tout être le réclame et que toute créature lui crie : Venez! Qu'il vienne donc, à l'aurore de ce siècle nouveau, dont il ferait ainsi le plus grand de tous les siècles. Pour moi, que ne puis-je savoir l'heure de son avènement pour lui chanter mon hymne et me prosterner à ses autels?

HÉRODE.

Virgile, je crois le savoir. Ce que votre grand cœur a soupçonné, nous autres, hommes de la Judée, nous avons un Livre qui nous l'a appris. et ce livre ne trompe pas. Veuillez donc écouter ce que disent nos oracles :

« O nations, entendez la parole du Seigneur. Annoncez-la aux confins de la terre, aux îles

qui sont au loin, et dites-leur : Notre Sauveur nous arrive.

« Il viendra, il vient, il ne peut plus tarder. Encore un peu de temps, je remuerai le ciel et la terre, et c'est alors que viendra le Désiré des nations.

« Voici que bientôt une Vierge concevra et mettra au monde un fils, et le nom de ce fils sera *Dieu avec nous!*

« Vous qui êtes sur la terre, fils des hommes, pauvres et riches, accourez ensemble, venez au devant de lui.

« Je regarde au loin, et je vois arriver la puissance de Dieu comme une nuée fécondante qui plane au-dessus de la terre. Ah! dis-nous, es-tu celui qui doit règner?

« Oui, il sera notre roi, il sera la sagesse, il sera notre juge et rétablira la justice sur la terre, et le nom qu'on lui donnera sera le Seigneur Juste et Bon.

« Il attirera à lui les peuples en grand nombre. Alors les hommes changeront leurs épées en socs de charrue et leurs lames en faulx. Une nation ne se lèvera plus contre une autre nation. Le loup habitera avec l'agneau, le lion paîtra au milieu du troupeau.

« Enfin, au-dessus de toute montagne s'élèvera le sommet du Seigneur. C'est là qu'afflue-

ront les nations, que se porteront les hommes, et ils diront : Venez et montons à la montagne du Seigneur; entrons dans la maison du Dieu de Jacob.

« Nous marcherons alors dans les voies droites, car la loi sortira de Sion, et le Verbe de Dieu partira de Jérusalem (1). »

AUGUSTE, souriant.

Je savais que Jérusalem était la ville des sacrifices et des mystères antiques, mais je ne pensais pas qu'elle dût nous dicter des lois... Mes amis, la nuit s'avance. Voyez-vous cette grande lueur qui couvre le Vatican. Depuis quelque temps, il se passe d'étranges choses sur cette colline (2). Allons, puisque, selon vous, l'empire est à la veille d'événements importants, commençons par constater sa puissance d'aujourd'hui. Je vais faire un édit pour le recensement de tout l'univers. Vos États, Hérode, n'en seront pas exempts; et quand le temps en sera venu, vous vous entendrez avec le gouverneur de Syrie pour que tous vien-

(1) Isaïe, *passim.*

(2) Les païens considéraient le Vatican comme la colline des Oracles (*Vaticinia*). On y remarquait un chêne plus vieux que Rome *vetustior urbe*, nous dit Pline, l. XIII, c. 7, lequel, dès le temps des Étrusques, était l'objet d'un culte religieux.

nent se faire inscrire dans la ville de leur origine (1).

(1) *S. Evang. Luc.* II, I : Factum est autem in diebus illis, exiit edictum a Cæsare Augusto ut describeretur universus orbis.

Hæc descriptio prima facta est a præside Syriæ Cyrino : et ibant omnes ut profiterentur singuli in suam civitatem.

Ascendit autem et Joseph in Judeam, in civitatem David quæ vocatur *Bethleem*.

Ut profiteretur cum Maria desponsata sibi uxore prægnante

QUÆ PEPERIT FILIUM SUUM PRIMOGENITUM !...

IV

L'ARÉOPAGITE

IV

L'ARÉOPAGITE

(*Fragment.*)

Ce fragment est un épisode détaché d'un livre demeuré inachevé, et dont quelques parties avaient été écrites à la Chapelle Saint-Mesmin.

Sous le titre de L'Aréopagite, *Rome*, *Athènes et Lutèce,* l'ouvrage devait mettre en action l'état d'âme d'un Romain instruit et sincère qui cherche la vérité par tout le monde ancien, dans les premières années du Christianisme, puis qui se rend à l'Évangile dont il devient l'apôtre et le martyr.

Dans la première partie de cette fiction, Denys l'Aréopagite raconte à ses amis et disciples, réunis à Athènes, ses pérégrinations de philosophe et de soldat en Orient et en Occident, à la suite de l'illustre Germanicus, fils de Drusus, son chef et son ami.

Après ce *récit* devait venir l'*action*, à savoir : la prédication du juif Paul de Tarse à l'Aréopage, la conversion de l'Aréopagite et celle de Damaris, qui elle aussi, a son rôle dans cette composition. Puis l'apostolat des Gaules et le martyre de Denys et de ses compagnons à Lutèce, sur la colline de Montmartre. C'était la seconde partie de l'ouvrage.

Dans le présent fragment, emprunté au récit, Denys, après avoir rappelé l'héroïque campagne de Germanie décrite par Tacite, et l'exploration qu'il avait faite des sanctuaires de l'Orient romain, raconte à ses amis d'Athènes son arrivée en

Égypte, sa liaison avec le Juif Philon, son retour auprès de Germanicus à Alexandrie, le pélerinage qu'il fit avec Agrippine femme du César, et son fils le jeune Caius Caligula, au temple d'Héliopolis, sa vie dissipée à Alexandrie, sa visite aux Thérapeutes du lac Mœris, la présence en cette retraite d'une Bethléemite qui lui était chère, Nohesta, mère d'un des Innocents massacrés par Hérode.

Nohesta (1) avait eu son rôle exposé dans les commencements du récit de Denys. Il y était raconté par lui comment cette Bethléemite, d'un sang illustre, ayant été poursuivie pour avoir vengé sur un centurion le meurtre de son enfant, en avait appelé au tribunal de César, et comment là, à Rome elle avait été patronnée et défendue victorieusement par Denys, à qui elle avait fait connaître les Livres sacrés des Hébreux et l'avènement prochain du Rédempteur du monde.

Est-il besoin de dire que cette fiction ne prétend en rien préjuger la question historique de l'identité de Denys l'Aréopagite et de Denys premier évêque de Paris, non plus que l'aréopagitisme de l'auteur des beaux écrits placés sous ce nom?

ALEXANDRIE. — LES THÉRAPEUTES.

.... Je me rendis à Béryte dont je n'étais alors éloigné que de quelques milles, et je pris passage sur un navire phénicien en partance pour Alexandrie. J'y allais revoir Germanicus, mon chef et mon ami, qui m'y avait appelé. Et puis c'était l'Égypte! Je me rappelais que Platon, le maître de ma pensée, en était venu

(1) Nohesta, nom biblique, qui avait été celui de la mère de Joachim, roi de Juda (IV Reg., XXIV, 8).

autrefois interroger les sages. A mon tour y trouverais-je enfin cette vérité dont la recherche fait la passion et le tourment de ma vie? Était-ce là que me serait donné ce bonheur que le cœur de l'homme s'obstine à placer en chaque lieu que son pied n'a pas foulé encore? Je l'ignorais, mais, encore une fois, c'était l'Égypte; et mon être en tressaillait d'espérance.

Les hauteurs du Liban, puis les dernières côtes de la Syrie avaient disparu à mes yeux. Il y avait trois jours que nous étions portés par un vent favorable, et le pilote, carguant les voiles, n'avançait plus qu'avec précaution, de peur d'être jeté sur les bancs mobiles que déplace l'estuaire du Nil. L'Égypte se dérobait encore à mes désirs, à mes yeux. Un jeune passager qui se tenait sur le tillac devina mon impatience, et me montrant devant nous une lueur qui perçait l'horizon : « Nous approchons, me dit-il, et cette flamme que vous aurez prise peut-être pour un astre qui se lève, est un feu allumé sur la tour de Pharos, pour indiquer l'entrée du port aux navigateurs. Vous savez mieux que moi qu'elle a été élevée par Sostrate de Cnide, et, dans quelques heures, nous toucherons à l'île qui porte ce flambeau. »

Je n'avais pas encore remarqué ce jeune

homme que nous avions embarqué, à la relâche de Joppé, avec quelques passagers juifs. Je le reconnus pour l'un d'eux, bien qu'il portât la chlamyde des Grecs et parlât leur langue sans accent étranger. On l'eût pu prendre pour un étudiant de Rhodes, de Tarse ou d'Athènes, se rendant à la célèbre école alexandrine du Musée pour y prendre les dernières leçons de la philosophie et des lettres. Je lui demandai son nom. Il s'appelait Philon. Il était de ceux que les Juifs appellent prosélytes et hellènes. Il venait de Jérusalem où il était allé payer le tribut au Temple et y offrir un sacrifice; et il se rendait, comme moi, à Alexandrie où ceux de sa nation possèdent les deux quartiers les plus populeux de cette grande ville : « Je serais heureux, me dit-il gracieusement, que le long séjour que j'ai fait dans ce pays, qui est le mien, et la connaissance que l'étude m'a donnée des choses et des hommes de l'Égypte me procurât quelque occasion de vous y servir. »

Je lui fis connaître à mon tour que je voyageais présentement en soldat philosophe, et que j'avais beaucoup désiré de descendre sur cette terre antique où toutes les grandeurs du passé s'étaient donné rendez-vous. « N'est-ce pas, lui dis-je, n'est-ce pas une terre privilé-

giée que celle qui, dans le cours des siècles, a vu tour à tour Pythagore, Platon, Alexandre, Sésostris, Trismégiste, Caton, César, Pompée, Auguste ?..

— « Il en est un autre, plus grand que tous ceux-là, et que vous ne nommez pas, interrompit Philon à demi-voix. »

Nous approchions de l'île, et nous voyions distinctement les huit étages en marbre blanc de la tour de Pharos, couronnée de la flamme dont le reflet tremblotait sur les rides des flots. Le jeune juif hellénique paraissait donner à ce rocher aujourd'hui dépeuplé et dénudé une attention religieuse.

— « Vous admirez, lui dis-je, ce beau travail de l'homme, et je le comprends bien. J'aime que la sage Égypte s'annonce ainsi au loin par un flambeau élevé au-dessus des rochers et des tempêtes...

— « Oui, mais pour nous juifs, cette lumière rappelle une plus haute clarté qui a rayonné d'ici pour éclairer le monde. »

Il me raconta alors que là septante vieillards choisis et réunis par ordre de Philadelphe, s'étaient associés jadis pour traduire en langue grecque les livres sacrés des Hébreux, en sorte qu'ils pussent être lus par toutes les nations de l'univers.

— « Grande pensée ! lui répondis-je, et dont, pour ma part, je dois les remercier, car c'est ainsi que ces livres sont arrivés jusqu'à moi, traduits par eux, traduits aussi pour moi par une voix plus puissante qu'aucune autre sur mon cœur !... Autant que j'ai pu les comprendre, ils sont d'une belle poésie et d'une haute sagesse. Pourquoi faut-il seulement que votre sagesse à vous condamne et proscrive la nôtre, avec un dédain que les nations, vous le savez, vous rendent avec usure ?..

— « Il est vrai, me répondit-il, qu'il en est parmi nous qui tiennent la vérité captive dans l'iniquité. Je ne suis pas de ces superbes. J'aspire à un rapprochement entre vos sages et nos prêtres, au profit de cette vérité que cherchent les gentils et que nous possédons. J'estime que l'heure en est venue ; et mon ambition à moi serait de réconcilier votre divin Platon avec notre Moïse, cet autre grand homme sorti de l'Égypte que vous oubliiez de nommer tout à l'heure.

— « Ce serait là une belle tâche, et digne d'un homme tel que vous.

— « Si toutefois ce n'est pas une tâche supérieure à l'homme, me répondit Philon. »

Je prêtai peu d'attention à ces dernières paroles, tant j'étais absorbé par le spectacle qui

commençait à poindre à l'horizon. Sur la surface verte et ridée des flots, se dessinait une barre d'écume. Puis, de l'autre côté de cette barre, une eau rougeâtre et tranquille se déversait lentement dans la mer sans se mêler à elle. C'était une des bouches du Nil. Sur le rivage, des palmiers dressaient leurs têtes empanachées, parmi les obélisques. Alexandrie se montra derrière le rideau de voiles et la forêt de mâts qui se bercent ou s'endorment, à demi couchés dans le port. Nos matelots couronnèrent la proue et pavoisèrent les vergues de banderoles et de fleurs. Les passagers entonnèrent un chant désordonné à Bacchus, le dieu tutélaire de la cité, faisant en son honneur de copieuses libations d'un excellent vin de Chypre que nous avions embarqué au départ. Pendant ce temps-là, un groupe de femmes juives accroupies sur le pont se racontaient entre elles l'histoire d'un petit enfant que sa mère avait autrefois exposé sur le Nil, qu'avait sauvé la fille d'un des rois pharaons, et qui devint un grand homme, autant que j'ai pu comprendre.

Deux vétérans des légions de Syrie, qui avaient servi jadis sous les ordres d'Antoine, se livraient, en reconnaissant la ville de leurs souvenirs, à un enthousiasme réchauffé par les présents du dieu qui y préside.



A l'orient d'Alexandrie, le long de la mer, sur la route qui conduit à Péluse, s'élève un nouveau quartier qui, à lui seul, pourrait passer pour une ville. C'est Nicopolis, bâtie par Auguste en souvenir de la bataille d'Actium. Cet homme avait voulu que tout datât de lui. De vieilles rues étroites, tortueuses et malsaines, qu'on eût dit du temps de Cambyse, avaient fait place presque instantanément à de larges édifices alignés au bord des flots, ornés de statues, entourés de jardins, rafraîchis par des eaux vives. C'est là, dans une maison à peine distincte des autres, que j'eus le bonheur de revoir le modeste Germanicus, sa femme et ses enfants.

Il daigna me dire qu'il était heureux de me revoir, et il me raconta comment, arrivant en Égypte au moment d'une grande disette, il avait commencé par faire ouvrir tous les greniers, réservés, disait le préfet, pour la subsistance de Rome (1). Ce préfet était Émilius Aulus, cette rare figure d'exacteur, au sujet du-

(1) Tacite, *Ann.*, lib. II, 59 : Germanicus Ægyptum proficiscitur, cognoscendæ antiquitatis : sed cura provinciæ prætendebatur. Levavit apertis horreis pretia frugum, etc.

quel Tibère lui-même avait dit : « Je veux bien qu'on tonde mes brebis, mais non qu'on les égorge. » Germanicus avait mis bon ordre aux accaparements de cet affameur dont il s'était fait par là un ennemi irréconciliable. Alexandrie respirait. Germanicus était pour elle un sauveur. On l'y voyait se promener comme un simple citoyen, lui le vainqueur d'Arminius, neveu de l'empereur, deux fois consul, parcourant la ville et le port, sans escorte militaire, sans licteurs ni faisceaux. Il était l'idole de ce peuple. Mais le préfet veillait dans l'ombre, et c'était précisément cette popularité qui allait faire le crime du glorieux César auprès du Palatin, d'où le regard jaloux de Tibère ne le perdait pas de vue (1).

Je n'avais pas été peu surpris en l'abordant de le voir vêtu à la grecque, portant la robe orientale des Alexandrins au lieu de la toge romaine et du laticlave consulaire. Il s'aperçut de mon étonnement, et y répondant aussitôt : « Vous pensez bien, me dit-il, que je n'abdique rien de Rome. Mais je suis de ceux qui pensent que, pour régner sur les nations, Rome doit se les attacher par les liens plus durables

(1) Tacite, *Annal.*, lib. II, 59 : Multa in vulgus grata usurpavit, sine milite incedere, pedibus intectis et pari cum Græcis amictu, Scipionis æmulatione, etc...

que les pesantes chaînes de la conquête et de ses lois. »

Je me taisais; il reprit : « Denys, n'avez-vous pas lu que Publius Scipion, se trouvant en Sicile, revêtit le costume et les mœurs des insulaires; et cela hardiment et en pleine guerre punique? Puis-je oublier, quant à moi, qu'Auguste lui-même, mon aïeul, naviguant un jour dans les eaux de l'Adriatique, et y ayant rencontré un navire qui portait des étrangers de tout habit comme de toute langue, fit faire l'échange des vêtements entre les deux équipages, en signe de fraternité; et le premier il en donna l'exemple aux passagers? »

Germanicus s'anima : « Tenez, mon ami, me dit-il, j'ai dans mon cœur la conviction que le temps est proche où, entre les hommes, d'où qu'ils viennent, il n'y aura plus de distinction de Grec, de Romain et de Barbare. Il n'y aura plus que des hommes. Une vaste unité se prépare : n'en retardons pas l'avènement, en perpétuant entre nous ces menues catégories qui divisent les peuples et qui offensent les dieux. Or, s'il est au monde une ville où cette fusion généreuse s'impose à notre juste prévoyance de l'avenir, n'est-ce pas Alexandrie? L'Égypte a la prétention d'être le centre de la terre? Soit. Mais ce qui est hors de doute pour tous

c'est qu'elle est le point de jonction et le commun rendez-vous de tous les intérêts comme de toutes les idées de l'Europe et de l'Asie, aussi bien que de l'Afrique. Telle semble avoir été de tout temps sa prédestination. N'est-ce pas de là qu'est partie cette civilisation dont Athènes et Rome ne furent que des héritières lointaines? Civilisation inexpliquée, colossale, qui a laissé d'elle ces monuments mystérieux dont la grandeur nous écrase et qui se dressent aujourd'hui dans le désert, comme les dernières bornes de l'histoire des temps! »

Agrippine nous écoutait. Elle passait là des jours remplis tout entiers par la société de son époux et le soin de ses enfants, semblable à la mère des Gracques. L'aîné de ses fils, Caius, que les soldats de Germanie avaient surnommé Caligula, alors âgé de sept ans, la charmait et l'effrayait à la fois, par l'exubérance de sa pétulante et violente nature. Qu'adviendrait-il de lui?

L'exaltation des dernières paroles de Germanicus la fit un peu sourire : « Vous reconnaissez, me dit-elle, l'enthousiasme de César pour cette antiquité qu'il vient interroger; car tel est bien le but principal de sa visite et de son séjour en ces lieux.

« Pour moi, ajouta-t-elle, ce qui m'impres-

sionne ici plus que le reste, c'est le caractère religieux de la vieille terre de Memnon. J'ai résolu de faire connaissance avec ses divinités et de nous les rendre propices. Demain une barque thalamège doit me porter à Héliopolis. J'y mènerai mes enfants pour présenter nos devoirs au célèbre Mnevis et mettre mon fils Caius sous sa protection, car il ne faut négliger aucune des puissances divines. Vous y viendrez avec nous, Denys. On dit que cette ville antique montre encore la maison qu'habita votre divin Platon, quand il descendit en Égypte. Cela seul pour vous mériterait le voyage. »

La distance d'Alexandrie à Héliopolis est de plus de soixante-dix milles. On y remonte par le Nil. J'allais donc, dans ce parcours, m'assurer de ce qu'on m'avait dit tant de fois : ce qui fait l'Égypte c'est le Nil. L'étroite bordure du fil d'or et de ses franges éparses dans le Delta, c'est toute la terre cultivée, habitée et habitable. Une campagne magnifique entre deux lignes de sables et deux remparts de montagnes, voilà, avec quelques oasis, le pays tout entier.

Le fleuve coulait à pleins bords, entre des terres violacées formées de son limon, ce limon notre père, s'il est vrai, comme le veulent les anciennes fables du pays, que l'homme lui-

même en naquit originairement. De larges champs de lin, des bosquets de lauriers-roses, une mer mouvante d'épis de froment, d'orge, de maïs, ondoyait sur chaque rive. Des roseaux gigantesques balançaient leur tête au vent qui enflait nos voiles. Des villages succédaient aux villages, presque sans interruption, tout le long de l'opulente et fertile vallée que l'on dit être l'endroit de l'univers le plus peuplé d'habitants. Du moins en est-il certainement l'endroit le plus peuplé de débris et de souvenirs. Et lorsque, au-dessus de ses comptoirs de marchands, de ses huttes de pêcheurs, de ses cabanes de matelots, de ses chaumières de laboureurs, le rivage faisait défiler devant nous sa longue traînée de monuments d'un autre âge, chargés de signes mystérieux, les uns délabrés et en ruines, les autres debout encore et vainqueurs des siècles sans nombre, nous rêvions d'une humanité plus grande, mais évanouie, inconnue, et le destin des empires serrait nos âmes romaines de tristesse et de crainte.

Une longue chaussée devant laquelle nous mîmes pied à terre nous mena à l'ancienne Héliopolis. Deux obélisques indiquaient l'entrée du temple du Soleil. On y arrive par une avenue bordée de sphinx de granit, satellites silencieux de la divinité. Un triple péristyle

formé de lourds pylônes donne accès à ce que l'on appelle le *pronaos* et le *naos*, ornés de fantastiques représentations, dont les prêtres eux-mêmes ont perdu le sens à jamais. C'est ainsi qu'on parvient au mystérieux sanctuaire, l'esprit préparé par ce majestueux ensemble à une apparition plus imposante encore. En effet c'est là que réside le dieu!... Le dieu c'est le bœut Mnevis, et le sanctuaire est l'étable où le pauvre captif reçoit les tremblants hommages de toute la sage Égypte!

Vous dirai-je le flot amer de révolte et d'ironie que souleva en moi cette mystification, lorsque des prêtres d'un air grave firent apparaître devant nous l'animal sacré à qui quelques taches blanchâtres au-dessous du front ont valu l'honneur de cette apothéose! Pour être juste, il faut dire que, loin de s'en prévaloir, l'auguste personnage me parut fort malheureux de sa divinité, laquelle il eut volontiers troquée pour une heure de liberté dans les gras pâturages de la terre de Bubastis (1). Il se présenta tête basse et l'air ennuyé à ses nobles visiteurs... Ce fut tout. J'avais vu le dieu vivant qui se partage avec le crocodile le culte d'une nation reine des intelligences et

(1) L'ancienne terre de Gessen, donné par Joseph à ses frères pour y faire paître leurs troupeaux.

naguère encore maîtresse des choses et des idées en Orient!

Le jeune Caïus, à qui les leçons de sa mère avaient permis d'espérer l'apparition de quelque majesté olympienne, ne put s'empêcher de rire (1). Agrippine s'émut de cette irrévérence; et un vieux prêtre du dieu murmura à demi-voix que cet enfant grandissait pour le malheur du monde.

Il fallait à tout prix détourner le présage. Je vis alors la petite-fille d'Auguste, la superbe Agrippine, se traîner à genoux devant chacune des divinités monstrueuses du naos, au centre duquel brûlait un brasier perpétuellement allumé en l'honneur du Soleil. Agrippine était mère : « Viens, mon fils, disait-elle au jeune Caius, en lui prenant la main, il ne faut pas rire de ces dieux qui ont rendu ton aïeul victorieux et maître de la terre d'Égypte, et qui te préparent peut-être à toi aussi, mon enfant, des destinées suprêmes! » Alors la noble matrone allait de l'une à l'autre de ces images divines, portant sa main à ses lèvres en signe d'adoration, et montrant à faire de même

(1) Philon, *De decem orac.*, opp. Edit. Mangus, II, 194 : « Quand les étrangers viennent pour la première fois en Égypte, ils ne peuvent réprimer des éclats de rire, en voyant les bêtes divinisées, jusqu'à ce qu'ils partagent la superstition commune, πρὶν τὸν εγχώριον τυφον ταῖς διανοίαις εισοικίσασθαι. »

au malheureux enfant, lequel maintenant ne riait plus, mais reculait d'épouvante devant ces formes hideuses de dieux et de déesses.

C'était le grand Ammon, peint de bleu, la tête hérissée de hautes plumes. C'était Phtha, peint de vert, sous une coiffure bizarre, appuyé sur une colonne et tenant le Nilomètre. Puis Phtha Socharis, enfant difforme debout sur le crocodile; Souk avec ses deux cornes entre lesquelles s'enlacent deux serpents Urœus; le méchant Typhon, ventru, laid, repoussant; Boutô mère des dieux, portant deux crocodiles attachés à son sein; Gnouphis à la tête de bélier, Anubis à la tête de chacal, Orus à la tête d'épervier, Thoth à la tête d'ibis, Taphné à la tête de lionne, la belle Vénus-Hathor à la tête de vache... Mais comment vous nommer toutes les divinités de ce monstrueux Panthéon? Qu'est-ce cela, mes amis? Un symbolisme oublié? Les formes allégoriques des forces variées de cette nature égyptienne, si puissante, si riche? Un vaste panthéisme se cache-t-il sous ce dégradant fétichisme (1)? Je ne saurais le dire; mais, quoi qu'il en soit, aujourd'hui l'idée a disparu, l'idolâtrie subsiste, et

(1) Sur la mythologie égyptienne, v. l'exposition savante, mais confuse, de Jean-Joseph Dœllinger, *Paganisme et Judaïsme,* t. II, p. 255. — Leipsius, sur le premier cycle des

elle courbe honteusement sous son joug abrutissant même les plus hautes têtes.

Agrippine allait donc se faisant religieusement nommer ces grossiers simulacres, les uns après les autres, jetant dans le foyer sacré quelques grains d'encens d'Arabie qu'elle faisait fumer en leur honneur. Elle fit la remarque que la plupart de ces idoles portaient des traces de contusions, comme si elles avaient souffert de quelque choc violent. Effrayée et étonnée, elle en demanda la cause. Un vieux prêtre lui raconta en grand mystère que naguère, vers la trentième année du principat d'Auguste, un jour toutes les statues avaient été trouvées renversées de leur socle, sans qu'on ait pu savoir quelle main invisible les avait ainsi secouées dans tous les temples à la fois. On pensa qu'un dieu jaloux s'était peut-être introduit secrètement en Égypte; et les

dieux de l'Égypte. V. Dissertation de l'académie de Berlin, 1851, p. 193. — Champollion-Figeac, *l'Égypte ancienne.* — De Rougé, *Revue archéologique*, t. VIII, p. 55. — Le Normant, *Musée des antiquités égyptiennes*, etc.

Manethon et Cheremon, parmi les anciens, ne voient dans la doctrine égyptienne que le culte de la matière. — Jamblique, ou l'auteur quelconque du livre sur les mystères égyptiens, est le premier qui, à l'encontre du Christianisme, y veut découvrir un mystère spiritualiste. — Les Fragments des Livres hermétiques et de Pimander ne peuvent faire foi, ayant été interpolés par les Gnostiques et les Néoplatoniciens.

Juifs, qui étaient en grand nombre dans le pays, avaient eu à souffrir beaucoup à ce sujet (1).

*
* *

Je compterai parmi les jours les plus mémorables de ma vie ceux que je passai alors dans la ville d'Alexandrie. Je me flatterais, mes amis, si je vous disais que je parvins à me soustraire entièrement aux séductions de cette ville amollie, voluptueuse, où semble respirer encore l'âme de Cléopâtre. La philosophie que j'aimais, ce goût de la beauté morale que je portais en moi, en me donnant le dédain et parfois aussi le remords des jouissances vulgaires, n'avaient pas la puissance de défendre mon cœur contre la fascination des plaisirs raffinés qui mêlent la politesse à la corruption. C'est que, pour porter de fortes vertus, il faut de grandes vérités dans des convictions fermes. Or, vous l'avouerai-je? Je sentais bien que, dans cette atmosphère troublante, le regard perdait sa pureté, la conscience son ressort;

(1) V. sur cette légende : Eusèbe, *de Demonstrat.*, lib. VI, c. 20. — S. Athanase, lib. *de Incarnat. Verbi.* — Origène, Homil. 3. — Divers commentaires de ce texte d'Isaïe : « Ecce Dominus ingredietur Egyptum », dans Baronius, *Annal.*, *anno* I°, n° 44, p. 13, édit. Palmé.

et j'en venais peu à peu à mener mon existence comme je voyais les bateliers du Nil mener leurs embarcations, lâchant les rames, tendant leurs voiles, et se laissant porter ensuite à la dérive, à la merci du vent, sans souci du naufrage et des monstres qui guettent leur proie cachés dans les roseaux.

Une circonstance me ramena à de plus graves pensées. J'avais retrouvé en Égypte quelques-uns de mes amis d'Athènes et de Rome, plus jeunes que moi pour la plupart, et qui m'eurent promptement initié aux mystères de leurs mœurs faciles et à l'inanité de leurs folles croyances. Les longues privations que j'avais endurées dans les camps de la Germanie et sous la tente des Scandes me donnaient le droit, ainsi que je le croyais, de prendre une part d'autant plus large à l'abondance heureuse que Germanicus venait de rendre à l'Égypte. En faut-il tant d'ailleurs pour entraîner une âme dégoûtée de la vertu et qui doute des dieux? Les jeux et les festins, les courses, les bains, le luxe, les entretiens faciles et les chaînes aimées m'avaient pris tout entier. Chaque soir nous réunissait dans de copieux soupers, où quelqu'un de nos compagnons nous ménageait tour à tour quelque nouveau plaisir.

Un soir j'étais en retard pour le rendez-vous

accoutumé. Quand je débarquai dans l'île du lac Maréotis où mes amis m'avaient attendu vainement, la fête était terminée, la salle du festin était vide et les convives disparus. J'y entrai seul. C'était une de ces constructions du temps des Ptolémées où l'art grec s'est efforcé de reproduire le type de l'antique architecture égyptienne. Une rangée de statues empruntées à d'anciens temples formait autour de la salle une galerie de figures étonnées et silencieuses. Les flambeaux s'éteignaient les uns après les autres, allongeant derrière eux de grandes ombres fantastiques. Une dernière lampe balançait encore sa lueur rougeâtre, vacillante, fumeuse. Autour de la table, les lits du festin renversés, les couronnes effeuillées, les coupes brisées, les sistres épars, les armes oubliées, les écharpes déchirées disaient assez ce qu'avait été cette orgie.

Je m'avançai jusqu'au lieu où l'unique lampe agonisait, attiré de ce côté par je ne sais quelle forme immobile qui se détachait par sa blancheur du fond de la salle revêtue de peintures polychromes et tendue d'étoffes éclatantes. Elle était entièrement enveloppée d'une robe de lin, la tête couverte d'un long voile, sur lequel reposait encore une couronne de fleurs. Elle se tenait couchée à la première

place, comme la reine de la table, et je la pris d'abord pour un convive endormi. Je m'approchai dans le silence, et je soulevai le voile... Je reculai, étouffant un cri... La mort était la reine que, rajeunissant l'antique usage de l'Égypte, mes amis avaient conviée à présider le festin. J'eus à peine le temps de distinguer la momie enlacée de bandelettes; la lampe s'éteignit, et je sortis de ce lieu.

Je n'en sortis pas tout entier, car la vision funèbre ne quittait plus mes yeux : « Voilà donc me disais-je, la surprise que cette fière jeunesse romaine s'était ménagée pour la fête de ce soir! Hâtons-nous de jouir aujourd'hui, car nous mourrons demain : voilà la leçon qu'était chargée de leur donner la muette éloquence de ce fantôme! Leur plaisir de cette nuit eût manqué de saveur s'il n'eût été assaisonné par la pensée que tout cela ne dure qu'une minute, bientôt suivie de la mort et de la mort sans réveil... Mais, en vérité, cela est-ce la vie? Cette ombre qui passe est-ce l'homme?... »

Je n'eus pas la pensée de rejoindre mes compagnons : mon esprit était ailleurs. Je descendis vers la barque qui m'avait amené, je réveillai mes Nubiens, et au lieu de me replonger dans le tumulte de la ville, je leur commandai de pousser au large, devant nous.

L'immense cité s'éloignait. Au-dessus d'elle cette voix confuse qui s'élève des foules s'abaissait par degrés, comme le bruit expirant d'une marée qui se retire. Le vent frais de la nuit, en passant sur ma tête, en calmait les ardeurs, tandis que, scintillant dans le grand ciel de l'Égypte, des étoiles sans nombre faisaient descendre dans mon cœur leur lumière sereine.

Reprenant possession de mon âme tout entière, je me laissai envahir par le double sentiment de l'inanité de mon être et de l'immensité de l'éternelle nature. C'était la leçon vraiment divine que celle-là. A sa lumière, peu à peu s'effaçait, comme un mauvais rêve, l'image du spectre dix fois séculaire que je venais d'entendre nous prêcher la mort, mais sans nous montrer la vie. Et maintenant mon esprit se plongeait et nageait dans cette vie universelle dont les étoiles éclairaient les incommensurables profondeurs à mes yeux.

J'étais tout livré à ces hautes rêveries lorsque des chants, confus d'abord, puis distincts, se firent entendre sur le fleuve. Une barque toute brillante de feux passa non loin de la mienne qui se perdait dans l'ombre. De jeunes voix y redisaient, au son d'une molle musique, des strophes douces et tristes qu'en-

›upaient des éclats de rire et des battets de mains. Je reconnus ces vers de l'é: de Catulle :

Vivons, Lesbie, amusons-nous,
Les vrais sages ce sont les fous.
Laissons la morose vieillesse
En gémir. Tardive sagesse!
Je n'en donnerais pas deux sous.

Le soleil bien des fois encore,
Aura son couchant, son aurore,
Mais pour nous la nuit c'est demain.
Amusons-nous; un trop long somme
Nous attend bientôt; car, pour l'homme,
La mort c'est l'éternelle fin (1).

s le devinez :. cette promenade joyeuse, it le dernier acte de la fête à laquelle j'avais :onvié; et la leçon de morale que mes amis runtaient à leur poète favori c'était la même n qu'ils venaient tout à l'heure de demanà la muette et grave présidente du festin. jouissance en ce monde et le néant dans re; philosophie du plaisir et du désespoir fois : O Sphinx, ô Sphinx, me deman-

Catulle, carmen V, *ad Lesbiam.*

Vivamus, mea Lesbia, et amemus
Rumores senum severiorum
Omnes unius æstimemus assis.

Soles occidere et redire possunt;
Nobis, cum semel occidit brevis lux
Nox est perpetua una dormienda.

dai-je, serait-ce là le mot de ton énigme sur l'homme et sur la vie? Cette flamme que je porte en moi serait-elle pareille à cette lampe que je viens de voir expirer et s'éteindre sur les débris de l'orgie?...

« Et cependant n'est-ce pas ici, sur ce rivage fameux, qu'après leur mort les rois devaient attendre le jugement porté sur leur vie et leur règne, avant d'obtenir oui ou non les honneurs du tombeau? Et puis, au-dessus de cette justice, faillible parce qu'elle est humaine, n'y en a-t-il pas une autre, une plus haute, une plus sûre, la seule, la seule qui sache et qui ne trompe pas? »

En ce moment le songe de Scipion me revint à la mémoire. Comme lui, j'étais sur le rivage de cette terre africaine d'où le firmament profond lui était apparu resplendissant d'étoiles. Je ne sais si Cicéron, je ne sais si l'antiquité tout entière, a jamais écrit une page plus belle et plus élevée que celle-là. Me la réciter me fut d'une douceur extrême (1). Je ne suis pas l'Africain, je ne suis que le citoyen et le soldat obscur de cette Rome dont il fut une des

(1) Cicéron, *De Republica*, lib. VI. *SomniumScipionis*. Publius Cornelius Scipion, le troisième Africain, raconte qu'ayant été reçu en Afrique chez le vieux Massinissa, roi de Numidie, il eut un songe dans lequel son illustre père lui apparut et lui tint le discours cité ici.

plus hautes gloires; et cependant c'est à moi, c'est à tout cœur d'homme que s'adresse, me semble-t-il, la voix qui lui disait du haut de l'empyrée : « Quoique les hommes de bien trouvent dans la conscience de leurs belles actions la première récompense de leur vertu, cependant cette divine vertu aspire à un prix plus élevé et plus durable... Sache, mon fils, que tous ceux qui ont apporté salut, assistance, grandeur à la patrie, ont dans le ciel un lieu qui leur est réservé, pour y jouir d'un bonheur d'une durée infinie. C'est que le Dieu suprême qui gouverne l'univers n'a pas de plus agréable spectacle sur la terre que la contemplation de ces hommes de bien, qui, descendus du ciel, doivent retourner au ciel...

« Pour cela, mon fils, pratique ici-bas la justice, la piété, envers tes parents, tes proches, ta patrie. Une telle vie est la route qui te réunira à ceux qui, ayant traversé le temps, sont venus habiter les hauts lieux qu'il t'est donné d'entrevoir aujourd'hui. Quant à ceux qui, asservis aux voluptés des sens, et en révolte contre la loi soit divine soit humaine, n'ont suivi que leurs appétits de la terre, leurs âmes ne s'échapperont de la prison du corps que pour tournoyer encore autour de cette terre trop aimée; et ce n'est pas de si tôt qu'elles pour-

ront être admises en notre heureux séjour (1). »

Pendant que je me redisais ce discours, sous le ciel étoilé, il me semblait entendre cette harmonie lointaine des sphères supérieures dont il y est parlé avec tant de poésie. Et, comme Scipion, je me demandais : « Quelle est donc cette musique si puissante et si douce au milieu de laquelle il me semble que nous sommes délicieusement plongés? (2) »

Tandis que je me livrais à ces réflexions, mes Nubiens amarraient ma barque sur la rive. J'étais rentré près de la ville, mes amis y arrivaient presqu'en même temps que moi,

(1) Cicéron, *Ibid.*, N° 3 : Quanquam sapientibus conscientia ipsa factorum egregiorum amplissimum virtutis est præmium, tamen illa divina virtus stabiliora et viridiora præmiorum genera desiderat.

N° 8 : Habeto, Fili, omnibus qui patriam conservarint, adjuverint, auxerint, certum esse in cælo definitum locum, ubi beati ævo sempiterno fruantur. Nihil enim est illi principi Deo, qui omnem hunc mundum regit, acceptius quam civitatum rectores et conservatores qui hinc profecti huc revertuntur.

N° 10 : Justitiam cole et pietatem, quæ, quum sit magna in parentibus et propinquis, tum in patria maxima est. Ea vita via est in cælum et in hunc cœtum eorum qui jam vixerunt, et corpore laxati, illum incolunt locum quem vides.

N° 19 Eorum animi qui se corporis voluptatibus dediderunt, earumque se quasi ministros præbuerunt, impulsuque libidinum voluptatibus obœdientium, deorum et hominum jura violaverunt, corporibus elapsi circum terram ipsam volutantur, etc.

(2) *Ibid.*, N° 12.

enfièvrés, délirants. Ils ne m'aperçurent point. J'étais désormais séparé d'eux par toutes mes pensées : je ne les revis plus de longtemps.

*
* *

Dans la nouvelle situation d'âme où je me trouvais, j'avais, plus que jamais, besoin d'une intelligence amie qui pût me comprendre, d'un cœur ami qui pût et qui voulût me soulager. Je n'avais personne pour m'éclairer et m'assister. C'est chose si rare d'ailleurs qu'un souci intellectuel, c'est une souffrance si incomprise que celle de la vérité! On ne dira jamais assez quelles tempêtes assaillent ce sommet solitaire où cependant Lucrèce a placé le temple de la sagesse sereine. Je me sentais ballotté par des souffles contraires. Il y avait encore des heures où, voyant mes amis plongés dans les délices de la vie orientale, sans regarder plus haut que la terre et plus loin que la vie, j'étais tenté de faire comme eux, en retournant à eux. Mais il était trop tard. Les livres de Nohesta la Bethléemite, plus encore que ceux de Platon et de Cicéron, ses entretiens et ses espoirs, avaient creusé dans mon âme une ouverture béante que rien de tout cela n'était capable de combler. Germanicus peut-être aurait pu me

comprendre. Mais c'était un grand citoyen plutôt qu'un philosophe. Préoccupé de politique, de gouvernement et de commandement militaire, y avait-il pour lui de plus haut intérêt et de plus grave affaire que la grandeur de Rome, et une autre patrie que la ville éternelle?

Une grande ressemblance d'idées et d'habitudes m'avait rapproché de Philon. Un jour que, conférant ensemble de ces choses, nous marchions par la ville, il me fit lever les yeux sur une inscription célèbre : *Remèdes de l'âme!* Nous étions devant la riche bibliothèque du Musée où il me proposa de pénétrer avec lui. Une première salle présentait la galerie des savants qui ont le plus honoré la cité d'Alexandre : Démétrius de Phalère, Zénodote, Aristarque, Hérophile, Timarque, Hipparque, Euclide, Diophante, Ératosthène. A la suite s'ouvrait le vaste sanctuaire de la science égyptienne. C'est là que plus de cinq cent mille volumes ou papyrus sont conservés dans des cassettes de bois de cèdre. J'admirai, — et qui n'admirerait? — tout cet immense trésor de la pensée humaine amassé par les siècles. Je rendis hommage à tous ces génies du passé, géomètres, astronomes, médecins, philosophes, dont je venais de saluer le marbre. Mais les remèdes de l'âme, en vérité, sont-ils là? — « Mon ami, de-

mandai-je à Philon, dites-moi, si vous la connaissez, une âme que la science a guérie? Et puis, entre ces cinq cent mille remèdes, qui donc fera le choix? Ou bien faudra-t-il les prendre tous? Alors autant demander à l'Égyptien d'épuiser toute l'eau de son fleuve natal, ou de mettre à sec la mer qui baigne ce rivage!

— « Vous dites vrai, me répondit-il; et voilà pourquoi notre Dieu y a pourvu lui-même, en résumant toute la science guérissante dans un livre unique et qui dit tout, parce qu'il est le Livre de Celui qui sait tout. »

Ainsi étais-je constamment ramené par mes souvenirs, mes besoins, mes vrais amis, vers ce livre, vers ce Dieu qu'autrefois, me semblait-il, j'avais commencé d'aimer par un autre cœur que le mien. Philon m'assurait que ce Dieu avait été le premier et longtemps l'unique Dieu adoré par l'univers entier. On retrouverait la trace de sa croyance et de son culte dans la primitive Égypte. « C'est, me disait-il, en remontant le fleuve qu'on remonte pareillement à la source de croyances plus pures. Nous les y verrons renaître et refleurir, j'espère. Voici déjà que de ce côté se lève une aurore qui attire mes yeux et qui ravit mon cœur. » Alors il me raconta la vie merveilleuse d'une certaine communauté d'ascètes qui s'était établie au bord du

lac Mœris pour s'y adonner au travail et à la prière, dans une règle d'innocence, d'amour fraternel et de paix : « Ceux-là, dit-il, ont bien trouvé les remèdes de l'âme, et c'est justement qu'on les appelle Thérapeutes, véritables médecins des cœurs et des esprits, comme ils en portent le nom (1). »

Il n'était pas besoin de tant de puissantes raisons pour me déterminer à la visite de cette Égypte supérieure, berceau de si grandes choses. Aussi bien Germanicus, libre enfin des affaires que lui avait données la province, et d'ailleurs fatigué des intrigues d'Émilius Aulus, avait-il hâte d'aller explorer ce vieux monde dont le mystère lui donnait le vertige : « Il faut partir sans tarder, me dit-il, avant l'époque du débordement des eaux, qui est proche. » Un navire nous attendait à la bouche de Canope, avec son équipage de matelots et de soldats. Nous partîmes (2).

*
* *

Vous n'attendez pas de moi, mes chers amis,

(1) Θεραπευται signifie serviteurs ou adorateurs, et aussi *médecins*.

(2) Tacite, *Ann.,* lib. II, N° 60. Germanicus... Nilo subvehebatur, orsus oppido a Canopo etc.

le récit d'un voyage au pays des Pharaons; mais, ce qui vaut mieux, l'odyssée d'une âme à la recherche de la sagesse véritable. Je ne vous décrirai donc pas l'exploration que nous fîmes avec Germanicus des antiquités qu'allait interroger son grand esprit. Cet esprit supérieur se réfugiait dans le passé, par dégoût du présent; le mien s'élançait vers l'avenir. Il me redisait les noms des premiers fondateurs d'empires, les Danaüs, les Cécrops, les Ménélas, qui étaient partis de ces bords, alors que notre Palatin ne portait encore que les huttes des bergers du Latium. Et mes regards, à moi, se portaient vers ce lac Mœris aux bords duquel Philon m'avait fait espérer de rencontrer une école de vérité et de vertu. Germanicus voulant stationner à Memphis, à peu de distance du lac, je lui demandai la permission d'aller faire jusque-là une excursion solitaire, pour revenir bientôt regagner le navire qui devait nous porter ensemble, jusqu'à Thèbes.

Le lac Mœris, comme vous le savez, est un immense réservoir creusé par les anciens rois égyptiens pour emmagasiner le trop-plein des crues du Nil, et le reverser ensuite en temps utile sur les campagnes à sec. Sans avoir la fabuleuse dimension que lui attribue Hérodote, vous en prendrez l'idée en apprenant qu'il oc-

cupe une surface d'environ deux milliers de milles romains carrés, c'est-à-dire l'Arsinoïtide presque entière, suffisant à lui seul pour donner une image du génie et de la puissance de ce peuple prodigieux.

Je fus bientôt sur les hauteurs qui lui servent de digues et au milieu de cultures conquises sur le désert, où se cachaient des chaumières séparées les unes des autres et enveloppées d'ombrage. C'est l'oasis.

Je m'approchai d'une de ces demeures champêtres. Une femme était auprès, cueillant des plantes aromatiques, et paraissant absorbée dans de graves pensées. Elle était de grande taille, et portait une robe de laine blanche qui la faisait ressembler à une apparition. J'allais l'aborder, quand, au bruit de mes pas, elle releva la tête, puis soudain abaissa son voile comme si elle eût craint d'être reconnue de moi, et s'enfuit rapidement vers une sorte de petit sanctuaire rustique, couvert de roseaux. J'appris plus tard que les Thérapeutes appellent ce lieu leur semnie, et qu'ils ont coutume de s'y retirer pour leurs prières.

Je l'y suivis afin de m'informer de ma route, de l'oasis, de ses habitants et de ses chefs. La contemplative se cachait la tête dans ses mains, comme pour se dérober à un souvenir impor-

tun. Elle me parut si profondément abîmée dans ses pensées que je n'osai l'interrompre. Je restai donc sur le seuil, attendant en silence la fin de sa prière, quand tout à coup celle-ci tourna de mon côté ses yeux gonflés de larmes; et, surprise de me voir encore là, près d'elle :

— « O Denys, s'écria-t-elle, est-ce bien vous que je vois ici? Qui vous amène en ce lieu désert? N'y pouvez-vous laisser souffrir une malheureuse qui ne demande qu'à se cacher et à pleurer ignorée? Ne pouvez-vous m'oublier? Ou bien plutôt le Dieu que je vous ai fait connaître s'est-il révélé à vous; et venez-vous ici pour le servir, ainsi que moi?

— « Nohesta! Nohesta! »

Je ne pouvais que répéter ce nom. Un monde de souvenirs se réveillait en moi. Les longs malheurs de la noble Bethléemite, son unique enfant massacré par Hérode, sa fuite à Rome pour sa vengeance, notre rencontre, ses croyances, ses livres inspirés, ses prophéties, ses espérances nationales, l'approche du salut des peuples, et d'un règne divin, et d'une loi d'amour, l'enthousiasme de ce cœur et l'ébranlement du mien : tout cela revivait devant mes yeux. Je ne me lassais point de contempler avec un respect ému ce visage amaigri, atténué par

la souffrance, mais sur lequel l'âme de feu transparaissait tout entière. Elle parut s'en offenser; et, avec cet accent dont l'énergie m'avait subjugué autrefois :

— « Vous ne venez pas pour Dieu! » me dit-elle, en faisant un pas pour s'éloigner.

Je l'arrêtai : « Nohesta, pouvais-je vous croire ici? Et qu'est-ce qui m'y amène sinon cette fuite de moi-même, cette soif inassouvie de la vérité et du bonheur que nous cherchions ensemble, et que, plus heureuse que moi, vous avez trouvés peut-être?

— « Non, me dit-elle, mais je l'espère! » Et, à l'appui, elle me raconta un fait dont j'eus de la peine à comprendre l'importance. Elle me dit qu'étant venue de Rome à Alexandrie, après mon départ et le sien, toute pleine de sa douleur et de ses ressentiments, elle se disposait à retourner en Judée pour y pleurer son fils auprès du tombeau de Rachel, quand, à quelque distance du lac Mareotis, elle fit la rencontre d'une femme de sa nation qui, prévenue à temps des projets du cruel Hérode, avait soustrait son fils au massacre de Bethléem. La mère s'était retirée, avec son époux et son enfant, dans la petite ville d'Hermopolis, où ils vivaient obscurément du travail de leurs mains.

« Cette pauvre femme, ajouta-t-elle, était une

femme divine. Je ne me lassais pas de la voir tenant sur ses genoux l'incomparable Enfant qui me faisait penser, mais sans nulle amertume, à l'innocente victime immolée entre mes bras. Il y avait quelque chose de mystérieux dans cet Enfant. Les premières paroles qu'il prononça n'étaient ni de cet âge ni de ce monde. Sa mère et l'ouvrier qu'il appelait son père avaient pour lui un culte qui était plutôt celui de l'adoration que de l'affection. Il y avait là un secret que je n'osais pénétrer, par crainte de le profaner. Je crus plusieurs fois surprendre autour de leur demeure des harmonies célestes parmi lesquelles je reconnus la douce voix de mon fils. Cette famille m'aimait à cause de mes malheurs et de la ressemblance de nos destinées. L'Enfant, qui me voyait triste, parlait quelquefois devant moi d'une béatitude que je ne comprenais point : « Bienheureux ceux qui pleurent! Bienheureux « ceux qui ont faim et soif de justice et de vérité! « Bienheureux les doux! Bienheureux les cœurs « purs! » Il m'apprit à pardonner.

« Une nuit que j'avais beaucoup pensé à mes malheurs, je le vis qui m'apparut tout rayonnant de gloire. Il était assis sur les genoux de sa mère, comme sur un trône ou un autel, son père à côté de lui, comme un prêtre ou un garde de sa douce Majesté. D'une main, il me pré-

sentait un des lis blancs cueillis autour de sa demeure, et de l'autre un anneau qu'il me mit au doigt, me disant : « Nohesta, je t'épouse « pour l'éternité. Va près du lac Mœris. C'est « là que j'ai rassemblé mes fidèles de l'Égypte. « Tu y verras comme je fais fleurir le désert; « et tu m'y attendras, jusqu'au jour où je me « révèlerai au monde et où tu viendras à moi. »

« Le lendemain de cette vision, la petite maison de nos amis était vide. Je sus qu'ils s'en étaient retournés dans leur patrie, et je ne les ai plus revus que dans mes regrets et dans mes songes. »

Nohesta eut à peine achevé ce récit que, se reprenant tout à coup : « Dieu me pardonne! s'écria-t-elle. Le thérapeute ne doit point converser longuement avec les étrangers. Allez vers l'Éphimereute dont la semnie se distingue des autres par ce haut palmier qui en garde le seuil. Il vous rendra les devoirs de l'hospitalité. Adieu, Denys, adieu! Vos destinées sont grandes. Vous verrez la lumière, je l'appellerai sur vous. Espérons! Espérons! »

Je ne savais que penser de cet étrange délire, mélange de sagesse, de poésie et d'exaltation. Il fallut la quitter. L'Éphimereute, qui présidait à la pieuse communauté, était le descendant de ces vaillants Macchabées qui avaient si long-

temps soutenu contre les Séleucides l'indépendance du peuple Juif. Aujourd'hui, s'éloignant de sa patrie opprimée, et rassemblant autour de lui l'élite des fidèles d'Israël, il appelait et attendait, dans une invincible espérance, le Libérateur promis à ceux de sa nation : « Vous arrivez à temps, me dit le vénérable vieillard, pour connaître nos frères. Ce soir les thérapeutes s'assembleront pour le repas commun, suivi du cantique spirituel. Vous pourrez vous rendre présent à la réunion sainte et entendre les paroles que l'Esprit de Dieu inspirera à nos frères et à nos sœurs. En attendant, jeune Grec, daignez agréer une place dans l'hôtellerie du Nome. Ce n'est qu'une chaumière, et elle ne vous rappellera guère les palais d'Alexandrie; mais vous y trouverez d'abord le pain de l'âme qui est la parole de Dieu, écrite dans le saint Livre qui en fait tout l'ornement. Puis nous vous servirons aussi le pain du corps, avec les fruits de nos arbres et les produits de nos champs (1). »

Je voudrais pouvoir vous peindre, mes amis, la soirée que je passai dans la cellule solitaire où l'on m'avait conduit. Plus encore que la mer,

(1) Pour tous les détails de la vie des thérapeutes du lac Mœris V. Philon, *De vita contemplativa.* — Et pour la description des lieux, M. Champollion-Figeac, *L'Égypte ancienne*, § III. Le Fayoum et le lac Mœris. Paris, Didot, 1839.

plus que les montagnes, le désert parle à l'âme. Là je possédais la mienne tout entière. Ce grand lac endormi entre ses collines de sables, la pyramide qui en marque le centre et dont l'ombre s'allongeait sur cette nappe tranquille, la brise qui, de temps en temps, passait sur la haute tête rigide et bruissante des palmiers, les derniers reflets du jour qui jettaient sur l'immensité leurs teintes d'incendie, tout m'apportait le recueillement père des graves pensées. Dans ce village, fait de cellules disséminées comme des tentes dans un campement de caravanes, je n'en cherchais qu'une seule, dont je n'osais approcher. Mais j'y revoyais en souvenir celle qui tout à l'heure venait de m'être montrée si inopinément, par un secret dessein des cieux. Je me rappelais son rapide entretien d'un instant, dont chaque trait se gravait dans mon cœur silencieux : cette femme qu'elle appelait divine, cet Enfant céleste dont l'image m'attirait, m'émouvait, sans que je susse pourquoi; puis cette vie à la fois si sauvage et si pure des solitaires du lac, cette retraite pacifiante qu'y avait trouvée un cœur dont j'avais connu les orages, cette prière pleine de larmes, cette voix, cet appel, ce nom.... Est-ce que je ne touchais pas à la révélation de l'insondable mystère dont la clef n'est pas dans la

main des superbes, mais dans celle des petits, des femmes, des enfants?..

Le soleil qui déjà avait abandonné la vallée n'éclairait plus que la pointe extrême de la pyramide sur laquelle est assise la statue du roi Thoutmôsis qui la construisit. Le dernier rayon s'éteignit sur la tête du colosse. A ce signal, les thérapeutes épars dans la campagne pour les travaux du jour s'agenouillèrent pour prier le Soleil éternel qui ne se couche jamais. Je fus tenté de faire comme eux; et je ne sais si d'instinct je ne m'agenouillai pas pour invoquer un Dieu dont je ne savais pas le nom.

Il me répondit à sa manière. Ouvrant le Livre sacré que l'Éphimereute avait déposé dans ma semnie, mes yeux tombèrent sur ce titre : *Livre de la Sagesse!* « La voilà donc, me dis-je, la Sagesse qui fait ces hommes et ces femmes victorieux des passions et du monde! » J'écoutai cette Sagesse. Elle-même parlait et disait :

« Les hommes ont dit dans l'égarement de leurs pensées : La vie est courte et mauvaise. Nous sommes des êtres du hasard; aucun bien n'est à attendre dans un autre séjour, et la mort nous replongera dans l'éternel néant...

« Venez donc, jouissons du présent, hâtons-nous d'user de la vie, tandis que nous sommes jeunes. Enivrons-nous de vins exquis, parfumons-

nous d'huile odorante, couronnons-nous de roses, avant qu'elles ne se flétrissent; et ne laissons point passer la fleur de la saison, car demain nous ne serons plus...

« Ils ont eu ces pensées, mais ils se sont aveuglés dans leur propre malice. Ils ignorent donc le prix que Dieu, dans ses conseils, a réservé aux justes, et la gloire promise à ses saints?

« Car Dieu a créé l'homme inexterminable, lui qui l'a fait à son image et ressemblance. Les âmes des justes sont dans sa main. Ils ne craignent rien du trépas. Aux yeux des insensés ils ont passé pour morts, mais ils sont dans la vie (1). »

Tout ce qui suit, dans ce livre, me tenait comme suspendu à des lèvres inspirées. On y célébrait la beauté immaculée de la race des chastes, dont les combats sont couronnés et dont la gloire est immortelle. On y vantait le bonheur de celui qui meurt jeune, mais à qui la vertu a tenu lieu de cheveux blancs. L'impie voyait son plaisir s'enfuir comme l'écume emportée sur les flots, et la Sagesse était représentée demeurant près du juste comme son aimable compagne, assise devant sa porte le matin à son réveil,

(1) Liv. de *La Sagesse*, chap. II et suiv.

marchant fidèle devant ses pas, et lui apportant avec elle tous les biens de la vie.

Qui donc avait conduit mon âme dans la solitude, pour lui parler ce langage? Ce n'était plus cette fois l'empyrée de Scipion, un ciel réservé aux seuls grands citoyens de Rome et aux héros. C'était le séjour des justes, la béatitude des chastes, l'immortalité des bons, et les triomphes non sanglants de la vertu sans tache. Le ciel s'était agrandi, élevé, purifié. C'était bien, cette fois, l'assemblée de l'humanité vertueuse tout entière. J'en tressaillis d'admiration, de désir et d'espérance.

Ainsi que l'Éphimereute me l'avait appris, les thérapeutes ne prennent leur repas qu'après le coucher du soleil. Alors, quittant les champs ou leurs chaumières de roseaux, ils se réunissent pour le souper commun, mais séparés par une cloison de deux ou trois coudées, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Je vis les frères plus jeunes qui détachaient les barques où s'asseyaient les vieillards, et regagnaient, en ramant, le lieu de l'assemblée. Les femmes portaient sur leurs têtes des corbeilles pleines de figues récentes ou des urnes remplies aux sources de l'oasis. Je n'eus pas de peine à distinguer l'une d'elles qui suivait un peu en arrière de ses compagnes, comme si elle eût désiré s'isoler davantage. Je reconnus Nohesta.

Elle ne leva pas la tête. Arrivée au cénacle des femmes, elle disparut parmi ses sœurs. Les frères prirent place de l'autre côté, où ils me firent asseoir et me servirent des poissons de leur pêche. Quant à eux, ils ne mangent que le pain de froment assaisonné de feuilles d'hysope. On me fit remarquer que ceux qui servaient étaient des hommes libres, car les thérapeutes estiment que l'esclavage est chose monstrueuse et qui doit être inconnue parmi les enfants de Dieu.

Le repas se prit en silence. Lorsqu'il fut terminé, l'Éphimereute se leva, et désigna, suivant l'usage, quelqu'un de l'assistance pour prendre la parole, en s'inspirant des Livres saints, selon que l'Esprit d'en haut le lui suggérerait. C'est ce qu'on appelle le Cantique. Le choix tomba sur Nohesta. Je ne la voyais point, mais chacune de ses paroles arrivait jusqu'à moi. Je l'entendis qui disait, d'abord d'une voix tremblante :

« Une voix a été entendue dans Rama : c'est Rachel pleurant ses fils et ne voulant pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus... Mes yeux se sont lassés à pleurer parce que j'ai vu l'enfant à la mamelle exhaler son souffle sur les places publiques. Enfants, louez le Seigneur; enfants, glorifiez son nom, et ensemble chantez-lui : Notre âme, comme le passereau, s'est échappée

du filet que lui tendait le chasseur; le filet s'est rompu et nous avons été délivrés. »

Après un peu de silence, sa voix se releva, et s'exaltant peu à peu : « Ils ont tué les enfants des justes, s'écria-t-elle, mais il en est un qui fut sauvé. Un petit enfant nous est né, un fils nous est donné. Lève-toi, fille de Sion, chante sa louange dans la nuit, dès la première veille. Dis aux villes de Juda : voici votre Dieu! Car il viendra, dit le Seigneur, et qui pourra raconter sa génération? Il est beau par-dessus les enfants des hommes, la grâce est sur ses lèvres. Il s'appelle l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Prince de la paix, le Père du siècle futur. Les Rois de Tharsis et des Iles lui porteront leurs présents, les rois de l'Arabie et de Saba lui offriront leurs dons. Les étoiles à son appel ont répondu : nous voici! Et elles ont fait luire leur douce clarté pour Celui qui les a faites. Le Seigneur montera sur une nuée légère : il entrera en Égypte, et les idoles de l'Égypte seront ébranlées devant sa face. Seigneur, faites briller sur nous la lumière de votre front!

« J'ai oublié pour vous la maison de mon père, et, lorsque mon cœur était pris aux lacets des hommes, c'est vous qui m'avez mené dans cette solitude pour lui parler au cœur. Qu'y a-t-il au ciel et sur la terre que je veuille, qu'y a-t-il pour

moi sinon vous, ô Dieu, mon unique partage à jamais? J'attendrai mon Maître, car il est bon, bon pour l'âme qui le cherche et qui espère en lui. »

Je n'avais vu d'abord dans le chant de la Bethléemite que l'exaltation de sa foi et de sa douleur. Mais, lorsqu'elle arriva aux dernières paroles de son Cantique, je me sentis pris d'un trouble dont bientôt je ne pus me rendre maître. Je sortis, je marchai au hasard à travers l'oasis et le long du lac, sur les sables, à la clarté des astres qui scintillaient dans les eaux. De temps en temps je m'arrêtais pour écouter le chœur d'action de grâces qui s'était formé ensuite de toutes les voix réunies. Le silence régnait au loin. Du haut de sa pyramide, la statue de Thoutmôsis semblait écouter dans la nuit les prophéties prochaines. C'était incomparable. Je me sentis vaincu. Épuisé d'émotion, de fatigue, de souffrance secrète, je me jetai sous un large carthame à fleurs rouges, et je fermai les yeux.

Lorsque le lendemain je m'éveillai, il faisait jour. Le soleil perçait le feuillage de ses flèches d'or, et l'hirondelle battait de l'aile en rasant la surface des eaux. Je regardai autour de moi. Les Thérapeutes avaient regagné leur travail dans les champs. Une feuille de papyrus était ouverte à mes côtés, humide de rosée et peut-être de lar-

mes. J'y lus ces seules paroles : « Heureux sont les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu ! » Je recueillis cette feuille, mais je ne sus jamais quelle main l'avait déposée près de moi.

L'Éphimereute m'ayant donné un de ses frères pour mon retour, je ne tardai pas à rejoindre le navire de Germanicus qui stationnait alors auprès du Labyrinthe, et nous montâmes vers Thèbes (1). . . . .
. . . .

(1) Sur cette visite de l'Égypte par Germanicus, v. Tacite, *Ann.*, lib. II, n° LX... Mox visit veterum Thebarum magna vestigia, etc.

V

LES TROIS PIÈCES D'OR DES MAGES

V

LES TROIS PIÈCES D'OR
DES MAGES

Lorsque l'Ange du Seigneur eut averti Joseph d'avoir à fuir en Égypte, parce qu'Hérode cherchait l'enfant pour le faire périr, il s'empressa, selon le commandement divin, de prendre l'Enfant et sa mère, avec tout ce qu'il avait. Mais il avait peu de chose; et, tout compte fait, il ne lui restait, pour un si lointain voyage, que trois pièces de celles qu'il avait reçues des Mages, lorsqu'ils étaient venus d'Orient à Bethléem pour adorer le Roi des juifs.

Il prit ces trois pièces dans sa ceinture : « C'est sans doute, se dit-il, pour nous venir en aide dans cet exil que Dieu nous a envoyé ces hommes secourables qui sont ses serviteurs. Que son saint nom soit béni ! »

Il quitta Bethléem, avec Jésus et Marie. C'é-

tait pendant la nuit obscure. L'âne marchait, les anges veillaient, Marie priait, Jésus dormait.

Lorsque le jour fut venu, la sainte Famille se trouva au pied des montagnes d'Hébron, où l'on montre encore le tombeau d'Abraham et de Sarah. Il y avait là un pauvre lépreux qui vivait caché dans une des nombreuses cavernes de ce pays, car il n'est pas permis aux lépreux d'habiter dans la société des hommes. Cependant celui-ci, ayant entendu le pas des saints voyageurs, sortit de sa retraite et regarda. Jésus lui parut si beau, tout nimbé de lumière, Marie et Joseph lui parurent si bons, qu'il prit la confiance de s'avancer un peu pour leur faire sa prière. Mais il n'osait s'approcher tout à fait, car le lépreux est maudit, et celui-là est impur qui porte la main à la sienne. Il criait donc de loin : « O vous qui passez, serviteur et servante de Dieu, ayez pitié de moi ! »

Or Jésus, entendant la voix de sa misère, s'éveilla et tendit ses bras au malheureux. Il regarda Marie, Marie regarda Joseph, Joseph fit approcher le lépreux, et lui donna la première de ses trois pièces d'or; car il avait compris que c'était la volonté du divin fils de Marie. L'Enfant sourit, et de sa main il toucha le front du lépreux, qui guérit.

Ce lépreux s'appelait Simon. Il put rester

parmi les hommes; il y fit fructifier la pièce d'or que Joseph lui avait donnée, et elle rendit cent pour un. Il devint riche; et plus tard il eut à Béthanie une maison où il reçut le Fils de l'homme à sa table. C'est là que Madeleine vint répandre son vase d'albâtre, plein de parfums, sur les pieds du Maître miséricordieux (1).

*
* *

Un autre jour, la sainte Famille, descendant de Beersebah, entrait dans le désert pierreux qui sépare la Judée de l'Égypte. Au-dessus d'elle s'enfuyaient les montagnes de Moab et les rivages désolés de la Mer Morte; au-dessous d'elle montaient au loin les hauteurs du Sinaï qu'enflammait le soleil.

Joseph s'arrêta sur ces confins, pour y dresser sa tente. Là ayant placé une pierre, il y fit reposer le divin Enfant et sa mère, comme sur un autel. Il brûla devant lui quelques grains de l'encens qu'il avait reçu des mages, et il invoqua le Seigneur, afin qu'il guidât ses pas dans la terre étrangère, comme autrefois il avait guidé Agar et son fils Ismaël dans le désert.

(1) S. Matth., XXVI, 6. — S. Marc, XIV, 3.

L'âne paissait, les anges veillaient, Marie priait, l'Enfant dormait.

Un voyageur passa, qui était jeune encore. Ses joues étaient caves, ses yeux éteints, ses membres décharnés. Il était couvert de haillons, et paraissait malheureux à faire pleurer. Il demanda humblement quelque chose à manger : « Combien, s'écria-t-il, combien de mercenaires ont du pain en abondance dans la maison de mon père, et moi ici je meurs de faim ! »

Jésus se réveilla et lui tendit les bras. Marie comprit, tressaillit, et fit signe à Joseph qu'il donnât à ce pauvre du pain, un vêtement et la seconde pièce d'or qu'il avait. Joseph la fit bénir d'abord par l'Enfant-Dieu. Jésus la prit et la donna lui-même au malheureux qui lui baisa la main.

Après qu'il eut mangé, le voyageur raconta qu'il était l'Enfant prodigue, qu'il revenait de l'Égypte, et qu'ayant dissipé tout ce qu'il avait avec des gens de mauvaise vie, il s'en retournait vers son père pour lui dire qu'il n'était pas digne d'être appelé son fils, car il avait péché contre le ciel et contre lui.

Jésus l'écoutait, lui souriait, et se penchait vers lui, comme pour l'embrasser.

Mais lui confus se retirait, le front baissé, les yeux pleurants, et il disait maintenant : J'ai péché, mais mon Père aura pitié de moi !

*
* *

La sainte Famille était entrée dans la terre d'Égypte. Elle touchait à l'ancienne ville de Peluse, sur la première bouche du Nil.

L'âne marchait, les anges veillaient, Marie priait, l'Enfant dormait.

Sur la même route un homme passa et salua, en disant : Le Seigneur soit avec vous ! C'était un Israëlite du pays de Cyrène, qui est entre l'Égypte et la Grande Syrte. Il raconta qu'il se rendait à Jérusalem pour prier et sacrifier, selon la loi de Moïse. Mais, comme il était pauvre, étant un homme des champs, de ceux que les Égyptiens appellent aujourd'hui Fellahs, il se désolait en pensant qu'il n'avait pas de quoi payer le didrachme que tout Israélite doit au Temple, ni de quoi acheter la victime qu'il voulait offrir au Seigneur.

Jésus l'entendit et le bénit de sa main, que tenait la main de Marie. Joseph y mit la dernière de ses trois pièces d'or. Le voyageur la reçut d'un cœur joyeux, et s'inclinant il dit : « Que le Seigneur vous garde à jamais de tout mal ! Que votre Enfant soit grand parmi les fils des hommes ! Qu'il voie les jours de la Rédemption d'Israël, et qu'il me soit donné de le retrouver un jour sur le chemin de sa gloire ! »

Le Cyrénéen demeura dans la terre de Judée, près de Jérusalem, où ses fils Alexandre et Rufus furent des disciples de Jésus. Un jour qu'il se rendait aux champs, il rencontra Jésus sanglant et épuisé qu'on conduisait à la mort. C'est lui qui eut l'honneur d'aider le Sauveur des hommes à porter sa croix dans la montée du Calvaire (1).

*
* *

Cependant la sainte Famille avait atteint le bord du fleuve sacré de l'Égypte. C'était la saison de la grande crue du Nil. Il coulait à pleins bords, roulant ses eaux rougeâtres chargées de vase féconde, avec un gonflement tranquille, et il couvrait toute la campagne de sa nappe sans fin.

Joseph se demandait comment il le traverserait et le ferait passer à la sainte Famille, car il ne lui restait plus rien pour payer le péage. Marie se pencha vers Jésus, pour l'interroger de son regard silencieux. Puis elle dit, parlant à des serviteurs invisibles : « Faites tout ce qu'il vous dira. »

En ce moment une barque apparut sur la rive, amenée par les Anges. La sainte Famille y entra.

(1) S. Matth., xxvi, 32.

Les Anges prirent les rames et tendirent au vent les voiles de gaze avec les cordages faits de fils de la Vierge tissés par le soleil. Les flots émus se courbaient sur le passage de l'Enfant divin; et, de la proue à la poupe, des voix célestes se renvoyaient ces paroles du Prophète : « En ces jours-là, le Seigneur visitera l'Égypte, son autel s'élèvera sur la terre de Misraïm; et les Égyptiens lui offriront des présents, des hosties; et il leur sera propice, et il leur apportera le salut (1). »

(1) Is., XIX, 19.

Fête de l'Épiphanie 1863. Réunion de charité des enfants de Sainte-Croix d'Orléans : *Les Étrennes à l'Enfant Dieu*

VI

LE PHILOSOPHE DE POMPÉI

VI

LE PHILOSOPHE DE POMPÉI

Quasi morientes et ecce vivimus.
(S. Paul, II *Cor.*, VI, 9.)

Il y a trois ans, j'étais à Naples : c'était le 23 août 1879. Cette date se trouvait être exactement celle du dix-huit centième anniversaire de la première éruption historique du Vésuve, qui, en ce même jour, neuvième des kalendes de septembre de l'an 79 de l'ère chrétienne, ensevelit les villes de Stabies, de Pompeia et d'Herculanum. Profitant du voisinage, je voulus aller célébrer le centenaire du tragique événement sur les ruines mêmes de Pompéï, et je m'y rendis de bonne heure, avec un aimable jeune homme, mon compagnon de voyage en Italie.

C'était un étudiant d'une vingtaine d'années, tête d'artiste, cœur d'enfant, vif et léger comme l'oiseau, mais avec de belles envolées d'esprit

8

vers l'idéal. Bachelier de fraîche date, il venait de traduire la lettre où Pline le Jeune raconte à Tacite la mort de son oncle Pline le naturaliste, étouffé dans les cendres vomies par ce volcan que nous avions devant nous. Tout plein de ces souvenirs classiques, il se faisait une fête de surprendre chez eux des Romains d'autrefois, des Romains authentiques, très profondément endormis, il est vrai, mais que son imagination de poète saurait bien réveiller, pour apprendre d'eux une foule de choses dont les manuels d'histoire ne disent rien.

Nous passâmes la journée, une journée d'enchantement, au milieu des grandes ruines. Nous nous trouvâmes bientôt seuls : les visiteurs venus de Naples, français et italiens, anglais et allemands, s'étaient empressés d'y rentrer par les premiers trains de la soirée. Quant à nous, très jaloux de notre indépendance, nous étions même parvenus à nous libérer, moyennant quelques carlins, de la présence sans charme et de la science sans génie du cicerone obligé, à qui nous avions seulement donné rendez-vous pour l'heure de la fermeture de l'enceinte et de notre départ pour la ville.

Et nous errions sans fin dans la vaste nécropole; et nous allions sans cesse de découverte en découverte, lorsque je m'aperçus, à de

grandes bandes grises qui sous-tendaient l'arc de l'horizon, qu'il était plus que temps de penser à partir. J'interpellai mon jeune ami. Il crayonnait sur son album quelques charmants détails d'une maison pompéienne, la maison de Pansa. La passion qu'il y mettait me laissa deviner que Mentor aurait quelque peine à arracher Télémaque à ces beautés de l'art grec, encore fraîches et vives malgré l'injure des siècles. Je lui fis remarquer que lui-même ne distinguait plus nettement les lignes qu'il traçait; et, lui montrant la Somma qu'affleurait le dernier rayon du soleil :

« Partons, lui dis-je, il faut finir. C'est l'heure à laquelle les gardiens ferment les portes. Notre guide, soyez-en sûr, ne viendra pas nous reprendre : il est à boire nos carlins, là-bas, à cette taverne d'où l'ont hélé tout à l'heure ses frères et amis. Partons! »

Il ne bougea pas : « Mais hâtez-vous, de grâce, n'entendez-vous pas rouler le dernier train pour Naples? Le voici qui va passer : allons vite! A moins, ajoutai-je vivement, que par hasard il vous plaise de passer la nuit ici? »

Il sourit, puis tout à coup :

— « Une idée d'or! » s'écria-t-il, le regard pétillant de malice et de décision.

Et ce disant, sans s'expliquer, il continua de relever sur le papier indécis je ne sais quelle

jolie peinture décorative dont les contours plus que frustes nageaient dans l'ombre du soir. Quant au départ, il ne s'en inquiétait pas plus que des chansons napolitaines dont nous entendions les notes confuses et sautillantes dans le lointain.

Je regardai ma montre. Elle marquait plus de six heures. Je savais que c'était le moment où les derniers gardiens quittent la ville morte, dont ils emportent la clef. Je n'étais pas sans inquiétude : mon ami n'en montrait aucune.

— « Mais, enfin, lui dis-je d'un ton où je mis toute mon autorité, enfin, Monsieur, vous ne voudriez pas me forcer à partir sans vous?... »

Il me regarda d'un air sérieux, se leva et plia bagages, mais en y mettant le temps. Il en fallut, en effet, pour ranger et classer tous ses dessins de la journée, qu'il m'exhiba un à un comme pour m'en faire hommage, mettant à me les expliquer tant de grâce et de verve que ce fut irrésistible; je tombai dans le piège.

L'artiste avait essayé une restitution complète de la maison de Pansa. C'était bien là un petit hôtel du premier siècle de l'ère chrétienne, et, grâce aux commentaires pittoresques de l'auteur, j'y croyais être. Voilà bien, sur cette première page, le portique, soutenu par des colonnes polychromes; voici bien la façade extérieure ornée de statues; puis le vestibule et le *Lararium,* avec

l'image des dieux, et au centre l'autel votif. Voilà l'atrium et la cour intérieure, avec le compluvium, par où descend ce jour vraiment élyséen; et les colonnes de marbres revêtues d'une teinte rouge jusqu'à moitié du fût, et le bassin de marbre avec les bancs de bronze, et la balustrade garnie de ses vases de fleurs, de vrais vases de Nola; et ce filet d'eau fraîche qu'on décorait du nom d'Euripe, et les peintures murales, et les bustès des ancêtres. Enfin, sur un autre feuillet, le *triclinium* ou la salle à manger, avec ses murs jaunes, noirs et rouges, où étaient peints comme attributs les fruits de l'Espagne et de la Perse, les oiseaux que le Phase envoyait à Lucullus, les murènes de Pollion et je crois même aussi les turbots de Domitien, toutes les célébrités de la cuisine romaine mêlées aux guirlandes de fleurs, aux épis de blé, aux coupes, aux cithares, aux lyres et aux barbitons. Tout le mobilier du lieu, s'étalait là plutôt indiqué qu'exprimé : les hauts candélabres, les trépieds de bronze à têtes de béliers, les lits d'ivoire rangés des trois côtés de la table, les tentures de pourpre tyrienne. On tournait la page : c'était l'exèdre, puis le *cubiculum,* puis le jardin ou xyste, avec ses fontaines de marbre; puis le *stibadium,* où l'on soupe l'été sous un treillis de vignes; puis, puis...

J'admirais de confiance, car évidemment l'artiste disait plus de choses qu'il n'en avait marquées. Enfin je coupai court à son exhibition, en lui montrant une étoile qui s'allumait dans le ciel. Il lui sourit, et ce fut tout.

Je m'impatientai : — « Mais enfin qu'est-ce cela? Vous moquez-vous, Monsieur? A quoi pensez-vous donc? »

La question était solennelle; il le devint lui-même :

— « A quoi je pense? répondit-il, en prenant une pose à déconcerter mon sérieux, à quoi je pense, Monsieur? Je pense à Pline, au grand Pline! Je pense qu'à pareil jour, abordant à Stabies, tandis que le feu et les cendres l'enveloppaient de toutes parts, lui le Romain, lui le philosophe, commença par prendre son bain, soupa, causa, se coucha, ronfla, le tout à ses heures et avec son calme habituels : *Lotus accubat, cenat, atque hilaris se quieti dedit, et quievit,* etc. Et pourtant, Monsieur, je présume que ce jour-là il faisait plus chaud ici qu'à présent. Je ne vois donc pas pourquoi je me presserais plus que lui. »

Grand enfant! J'allais le brusquer, mais il courut au-devant de mes objurgations, et me tendant la main, de l'air magnanime d'Auguste pardonnant à Cinna :



— « Partons », dit-il; et il me suivit, non sans jeter un dernier regard sur sa fresque absolument perdue dans l'ombre noire. La nuit était venue.

Ce ne fut, comme on le devine, ni sans beaucoup de peine, ni sans beaucoup de temps que nous retrouvâmes notre direction dans le dédale obscur des rues et ruelles étroites, carrefours, places, quartiers, distingués, il est vrai, par des numéros d'ordre, mais auxquels ne se reconnaissent que ceux qui n'en ont pas besoin. Nous marchions silencieux. La nuit avait prêté des proportions plus grandioses avec des formes mystérieuses à cette ville décapitée, mutilée, enfouie, sous laquelle l'imagination déterrait et réveillait un peuple de douze mille âmes qui se redressait devant elle.

Mon compagnon avançait avec précaution, puis soudain s'arrêtait et reculait de quelques pas. Je crus qu'il prenait frayeur, lui que la nature pourtant n'avait pas fait timide :

— « Eh bien, mon cher philosophe, lui dis-je, ce grand cimetière aurait-il le secret de vous impressionner? Allons! courage! Il sera tout à l'heure derrière nous. Mais j'ai grand peur que nous n'arrivions plus à temps.

— « Je n'ai peur que d'une chose, me répondit-il stoïquement.

— Et moi aussi : c'est que la porte ne soit fermée, n'est-ce pas?

— Non; c'est qu'elle soit ouverte.

Que voulait-il dire? J'eus la naïveté de ne pas comprendre encore.

Nous arrivâmes. Personne. Tout le personnel des employés, gardiens du musée archéologique, receveurs du guichet, guides des visiteurs ou custodes, prenant le mot d'ordre de leur montre, qui n'est jamais en retard pour l'heure de la sortie, avaient unanimement quitté la ville des morts pour celle des vivants. On était à Naples, à Portici, à l'Annunziata, à Torre del Greco, à Resina, on n'était plus à Pompéï. On soupait sous les tonnelles, au parfum des orangers; on mangeait le macaroni autour des grands feux allumés, dans les rues et à la porte des maisons; on dansait au tambourin sous les berceaux de vignes grimpant dans les ormeaux. On nous avait oubliés. La porte était fermée, cadenassée, verrouillée. J'appelai d'une voix forte; seuls des cris et des chants de fête me répondirent au loin.

— « Chut! pas si fort, me fit observer mon ami; on va croire que ce sont les morts de Pompéï qui reviennent, et vous mettrez les gens en fuite...

— « Mais enfin, il faut pourtant que nous sortions d'ici.

— « Je ne vois aucune nécessité à cela », répondit mon touriste, du ton tranquille d'un homme que cette perspective ne prenait pas au dépourvu.

Je le fixai du regard : il cachait mal un contentement railleur.

— « Malheureux, qu'avez-vous fait? vous vouliez donc rester?

— « Mais oui, me répondit-il de l'air le plus ingénu. Est-ce que vous commencez à vous en apercevoir?

— « *Birbante!* Ah! voilà donc!... Que j'étais naïf!. Vous vous êtes joué de moi. »

Il éclata de rire.

— « Mais, jeune fou, quelle idée! quel démon vous possède?

— « Le démon de la poésie, mon respectable ami, le démon des grands spectacles et des scènes sublimes. Remerciez ce démon-là, mortel ingrat que vous êtes, car il vous offre aujourd'hui une fortune unique, une fortune qu'on ne rencontre qu'une seule fois en un siècle, et que vous risqueriez quelque peu à attendre jusqu'au siècle prochain. Quant à moi, je m'en promets une félicité rare. Puis, quel souvenir! quel récit! En vérité, il eût manqué quelque chose à mes impressions de voyage en Italie, si je n'avais pu y noter à la plus belle page : *Une nuit à Pompéï!* Une nuit à Pompéï, le 23 août 1879,

dix-huit cents ans exactement après sa dernière nuit. Une nuit à Pompéï, avec ces dix-huit siècles en poudre sous mes pieds, une nuit dans cette nuit des âges, avec cette ville à moi, à nous, et à nous seuls; avec cette lune qui se lève — regardez-la dans ce beau ciel — pour se promener, elle aussi, sur ce monde posthume que, depuis cent ans, personne n'aura eu la gloire de visiter comme nous, à une telle date, à une telle heure, à une telle clarté... et avec un tel ami, s'empressa-t-il d'ajouter en me tendant la main. »

Il était évident qu'il extravaguait. Mais que faire? J'étais son prisonnier, je n'avais plus qu'à rendre les armes. Je ne cherchai même plus s'il n'y aurait pas quelque part d'autre issue à ce tombeau, en remontant par la campagne, que, d'ailleurs, nous ignorions aussi bien l'un que l'autre. Je haussai les épaules pour sauver ma dignité, par une dernière mais platonique protestation de ma sagesse prise au piège; et, sans trop de résistance, je me mis à le suivre.

II

Il faut que je l'avoue tout de suite, je n'eus pas à le regretter. Ceux-là n'ont point vu Pom-

péï qui ne l'ont pas vue la nuit, à la clarté d'une belle lune d'été. Celle-ci était alors à son croissant, et sa lumière encore pâle se fondait discrètement dans la pénombre sereine de ces nuits de Naples qui sont plus belles que nos jours. Elle jetait de grandes ombres flottantes, indécises, sur ces pans de murs, ces colonnes, ces monuments effondrés, ces massifs de ruines desquelles elle faisait sortir mille formes fantastiques. Elle se glissait par les portes, par les toits écroulés, dans l'atrium des maisons, entre les plantes pariétaires, parmi les éboulements de pierre, de marbre et de pouzzolane, et s'y plaisait à toutes sortes de jeux avec les ténèbres, qu'elle remplissait d'illusions et d'apparitions. Elle allongeait les portiques, creusait des réduits sombres dans la profondeur des ruelles, descendait comme un vêtement sur les murailles dépouillées, versait des teintes mélancoliques sur leurs blessures béantes, suivait les voies sillonnées encore par la trace des chars, couchait de grandes lignes tremblantes sous nos pieds, s'endormait sur les degrés d'un temple ou d'un théâtre comme un lazzarone, ou postait des fantômes noirs sur un seuil plein d'horreur.

Nous allions lentement et silencieusement, dans un enchantement muet, d'un quartier à l'autre, de la porte de Nocera à la porte de

Nola, du grand forum à la voie des tombeaux, de la rue de la Fortune à celle des Augustals, de l'Emporium aux Thermes, du tertre qui fut l'amphithéâtre au tumulus qui fut la caserne des légionnaires. Nous recommencions nos explorations aux temples saccagés de Mercure, d'Auguste, de Jupiter, de Vénus et d'Isis, à la Basilique chargée de grafites railleurs, à la Curie, à l'École, à la Bourse des marchands ou Chalcidique. Nous parcourions les carrefours, qui se peuplaient partout de formes étranges et immobiles. Nous avions à chaque pas des surprises nouvelles.

Nous ne manquions pas de faire clandestinement visite aux personnages de la cité. Nous entrions familièrement dans la maison du riche Salluste, nous montions à l'élégant péristyle de Lucretius, le flamine de Mars, et nous nous reposions auprès de sa fontaine, où Silène presse son outre à jamais desséchée. Nous faisions une descente furtive chez le banquier Jucundus; nous prenions possession de la maison du Faune, où la bataille d'Issus miroite sous sa vitrine. Nous nous glissions chez Diomède, dont nous croyions surprendre les gens couchés, roulés dans les masses sombres entre lesquelles la lumière tremblait. Les boutiques de marchands d'huiles, les tavernes de marchands de

vin s'éclairaient de reflets vagues, où l'imagination, voyant plus de choses que les yeux, ranimait une scène éteinte depuis bientôt deux mille ans.

Parfois, au détour d'une rue, un bruit de marche qui nous suivait nous faisait frissonner : c'était l'écho de nos pas. Parfois des harmonies, des plaintes étouffées, des entretiens brisés semblaient sortir de dessous nos pieds; c'était le vent de la nuit qui chantait, pleurait ou sifflait parmi les détours sans nombre. Le mystère était partout.

Mon ami était ravi. Une émotion grave s'était emparée de cette âme d'enfant. Il se sentait, avec moi, la seule âme vivante dans cette cité des morts. Il se sentait Grec et Romain avec ces fils disparus de la Grande-Grèce et de Rome. Ces ruines se relevaient, ces rues se repeuplaient, ces places retentissaient des voix de la foule, ce Forum voyait passer et repasser les escouades de soldats et de gladiateurs, ces théâtres s'animaient de danses folles au son de la flûte, cette basilique retrouvait ses riches Romains sous la toge; et tout ce peuple ressuscité s'abordait, se saluait, s'entretenait des choses du temps, des plaisirs et des affaires, des arrivages au port, des manœuvres de la flotte de Misène, des conquêtes de l'Empire sur les barbares indomptés et

de la politique de Titus, « les délices de Rome » : vraiment on y était. Tout ce que mon bachelier avait retenu des poètes qui avaient illustré ces lieux, il le leur servait gracieusement à eux-mêmes, attendant la réplique, pour dialoguer avec eux dans leur langue divine.

J'avais d'autres pensées; j'étais tout à l'histoire tragique de ces lieux. Au lendemain de l'ensevelissement de cette antique civilisation, décrépite, pourrie, j'en voyais naître une autre, qui, peut-être, avait eu là ses apôtres et ses martyrs; et je pensais à ces dix-huit siècles qui, les uns après les autres, ont passé sur ces ruines, apportant une nouvelle foi, de nouvelles races et de nouvelles mœurs. Je pensais à ce monde moderne dont jamais Pline l'Ancien n'eût soupçonné les merveilles, lui qui a raconté les merveilles de son temps. Puis, tristement, je me demandais si un jour ne serait pas où notre brillante civilisation, surprise, elle aussi, par je ne sais quelle explosion de la colère d'En-haut, ne périrait pas sans retour, ne laissant plus d'elle aux âges à venir qu'un squelette méconnaissable, comme celui de la cité dont les ossements étaient là épars sous mes yeux : *Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris?*

Tandis que je me promenais ainsi, plein de rêveries, la nuit était avancée. Les derniers bruits

avaient expiré sur la terre ; et, du côté de la mer, on n'entendait plus que cette parole inarticulée et infinie que les vagues se renvoient les unes aux autres en cadence, comme les syllabes d'un hymne aux strophes éternelles. Le vent fraîchissait, les dernières lumières mobiles avaient éteint une à une leurs feux dans la campagne; et, du côté du Vésuve, le nuage de vapeur blanche qui s'en exhale perpétuellement prenait des reflets variés à la clarté de la lune, qui le frangeait d'or et de soie. Parfois, tout à coup, un bouquet d'étincelles bleues, vertes, jaunes et rouges s'échappait en pétillant de la bouche du géant, qui, de temps en temps, s'amuse à lancer ces fusées, comme pour avertir qu'il est toujours là, qu'il veille à son bivouac, qu'il est prêt à reprendre les hostilités au premier signal d'En-haut, comme pour mieux éclairer la célèbre et menaçante inscription que Fonseca fit graver à ses pieds : *Cavete, posteri, vestra res agitur!*

III

Il y a, à Pompéï, une maison fort connue de tous les visiteurs. On lui a donné le nom de Maison du philosophe. Ce nom lui est venu de ce qu'on y a trouvé plusieurs manuscrits de phi-

losophie, ce qui a fait présumer la profession du maître, par une large et libérale extension du proverbe : Dis-moi qui tu lis, je te dirai qui tu es. Acceptant cette donnée, je m'étais secrètement intéressé au sort de ce philosophe inconnu. Je me l'étais représenté, infortuné rêveur, plongé au plus creux de ses méditations, quand tout à coup le volcan vient faire la nuit sur ses livres, en le plongeant lui-même dans la nuit éternelle. Quel rêve et quel réveil!

Ce bon sentiment m'inspira la confiance d'entrer dans sa maison, pour m'y reposer de mes courses du jour et de mes veilles forcées de la nuit. Je m'assis, comme chez moi, dans un coin de son exèdre, en m'appuyant nonchalamment sur un débris de muraille que me disputaient les larges raquettes d'un cactus dentelé de pointes, à la ramure poudreuse. Puis, tout plein de l'image de mon propriétaire absent, j'en vins, de songerie en songerie, à me demander ce qu'il avait été autrefois dans ce monde : stoïcien, épicurien, académicien, pythagoricien? Je me demandai aussi ce qu'il était devenu dans l'autre; et je me représentai son âme encore errante, dans le voisinage de la mienne, comme les anciennes ombres que Virgile fait s'égarer plaintives près de ces mêmes rivages.

Autant que je puis croire, il n'y avait pas long-

temps que j'étais à me reposer et à rêver dans cet abri, lorsque je vis soudain m'apparaître quelqu'un que je n'avais nullement aperçu en entrant. C'était un personnage fort grave, vêtu à l'antique, portant un long manteau qui rappelait la chlamyde grecque plus que la toge romaine, avec une barbe qui complétait pour moi son signalement professionnel. Je n'hésitai pas à le reconnaître, et, tout de suite, je m'écriai : « C'est le philosophe! c'est lui!

— « Oui, c'est moi, me répondit-il. Et vous, étranger, comment êtes-vous ici? »

Je me confondis en excuses sur le sans-façon avec lequel je m'étais installé dans son logis, que je croyais inhabité depuis quelque dix-huit cents ans, et qui me semblait, de ce chef, tombé en déshérence. J'allais même alléguer, pour obtenir ma grâce, la sympathique considération que j'avais eue de tout temps pour ceux de sa profession, quand, m'arrêtant d'un geste :

— « C'est bien, je comptais sur vous, me dit-il avec calme. J'avais besoin de vous. »

Puis, avec un long soupir, comme se parlant à lui-même : « Voici donc la dix-huitième fois que, de siècle en siècle, à pareille date, s'accomplit pour moi la parole de Paul!

— « Quelle parole voulez-vous dire? Et de quel Paul parlez-vous?

— « D'un certain Juif de ce nom qui avait appris la philosophie à Tarse, mais l'avait désapprise à Jérusalem. Il n'est pas que ce nom ne soit venu jusqu'à vous?

— « Quoi! Paul le grand Apôtre! Vous auriez eu l'honneur et le bonheur de le connaître, de converser avec lui?

— « Oui, dit-il, pour mon malheur. »

Et comme il vit que mon attention était fort excitée, et que mes yeux le priaient, il commença ainsi :

— « C'était sous le règne de Néron (1). Ce Juif illustre venait d'aborder à Pouzzoles, là-bas, en face de nous. Il était prisonnier pour affaires de religion. Un centurion du nom de Jules le conduisait à Rome, pour être jugé, car il en avait appelé du prétoire de Festus au tribunal de César. Il n'était bruit, sur tout le rivage, que de cet étrange accusé qui, disait-on, par son courage et ses prières, venait de sauver du naufrage l'équipage de son navire, et avait rempli l'île de Malte de sa parole et de ses prodiges. On nous assurait même que le premier magistrat de l'île, Publius, avait embrassé sa superstition. On le donnait pour un grand sage et un habile magicien. Les personnages du temps

(1) Le 16 février de l'an 61 de Jésus-Christ.(*Actes des Apôtres*, XXVIII, 13.)

faisaient état de lui; et je savais qu'ayant eu affaire avec le célèbre Gallion, proconsul d'Achaïe, celui-ci l'avait recommandé à Burrhus, son beau-frère, et Burrhus à Sénèque. J'étais trop curieux des choses de l'esprit pour ne pas aller visiter, à son passage, un des sages d'une nation si peu ressemblante aux autres, et sur laquelle toutes les autres avaient alors les yeux. J'étais mal inspiré, car c'est là que j'entendis l'arrêt de ma destinée, dont peu d'autres, ont égalé l'angoisse et le mystère. »

Ce début plaintif avait ému ma pitié. J'étais haletant de désir. Le philosophe continua :

« Je trouvai Paul chez Celsus, un des prêtres, me dit-on, de ce culte nouveau, apporté déjà précédemment chez nous par les circoncis (1). Le premier aspect de ce Juif ne me prévint pas en sa faveur. Je trouvai un homme de petite taille et d'assez chétive apparence. Il portait pour vêtement une simple *penula* qui recouvrait la grossière tunique de l'ouvrier, car il travaillait de ses mains à faire des tentes.

« Ce fut pour moi une déception que la vue de ce pauvre. Le centurion qui le gardait avait décidé qu'à la suite d'une traversée difficile, on demeurerait à Pouzzoles pendant une semaine né-

(1) Celsus, premier évêque de Pouzzoles, disciple de saint Pierre (V. *Bolland.*, 15 novembre).

saire aux besoins du navire et de son équipage. Ce séjour servit au Juif à fortifier dans leur religion les hommes simples qu'il appelait ses frères et ses fils. Il me reçut comme l'un d'eux, avec une gravité qui n'était pas sans grandeur, mais aussi, je dois le dire, avec une bonté qui croyait se devoir à tous. Je l'abordai en le plaignant du sort qui lui était fait par l'envie de ses compatriotes; il sourit et m'assura qu'il se réjouissait de ses souffrances et qu'il n'était jamais plus puissant que dans la faiblesse. Ces liens, il en était fier, et volontiers il s'intitulait lui-même le prisonnier de Jésus-Christ. Cette fierté stoïque me plut.

« Je l'interrogeai sur ce Christ dont il se disait l'envoyé. Il m'en apprit des choses où je reconnus l'esprit crédule des Orientaux, amis du merveilleux. Il m'expliqua sa doctrine, que j'eus de la peine à comprendre. Une de ses plus étranges croyances — et il y insistait — était que les morts ressuscitent! Il racontait que son Maître, le premier, en avait donné l'exemple, et il comparait nos corps à une semence qui jetée en terre devait porter ensuite une moisson immortelle. Je ne pus m'empêcher de sourire : « Pour cela, lui « dis-je, attendons; nous verrons bien un jour! » Et je secouais la tête.

« Il me parlait de son Christ en termes passionnés. « Le Christ c'était sa vie », comme il s'ex-

primait. Mais quand il en vint à m'affirmer, et cela sérieusement, que ce Galiléen était Dieu, qu'il n'y avait de Dieu que lui, qu'il fallait que tout genou fléchît à son nom, qu'on devait non seulement l'adorer et le craindre, mais encore l'aimer jusqu'à lui tout sacrifier, jusqu'à vivre crucifié avec lui, enfin que ce misérable ouvrier de Galilée était la Sagesse même de Dieu, et que la sagesse des Grecs n'était que folie auprès de la sienne, je commençai à sentir à qui j'avais affaire : manifestement cet homme avait perdu le sens.

« Ce fut bien pis quand je l'entendis proclamer, assurer imperturbablement que ce Juif, crucifié il y avait trente ans, allait régner sur le monde, s'assujettir toute puissance, transformer l'univers, déposséder toute autre divinité, ruiner tout autre autel, détruire toute autre sagesse que la sagesse de la croix; et que ce règne, se continuant ainsi de siècle en siècle, n'aurait jamais de fin!...

« Je n'y tins plus alors : Paul se moquait de moi. Ce prophète n'était qu'un de ces misérables jongleurs de la parole et du sophisme que chaque jour nous envoient les écoles de l'Orient, pour jeter le défi au bon sens et l'insulte à tous les dieux. Il n'y avait pas à discuter; je ne voulus plus l'écouter : « Assez, assez! lui criai-je. Je

« t'entendrai là-dessus une autre fois. Eh, puis-
« que ton Jésus doit régner de siècle en siècle,
« eh bien, Paul de Tarse, au prochain siècle!
« Je reviendrai dans cent ans : au revoir! »

« En disant ces paroles, je lui tournai le dos. Mais lui, fixant sur moi un regard plein du feu du ciel : « Tu blasphèmes! » me dit-il.

« Puis, m'arrêtant sur le seuil : « Tu veux
« voir, dis-tu? tu verras. Tu parles de revenir
« ici? tu y reviendras. De t'y retrouver dans cent
« ans? tu t'y retrouveras. Sur ce rivage napo-
« litain? tu y reparaîtras. Au siècle prochain?
« oui, mais aussi à chacun des siècles qui se
« succéderont, jusqu'à la fin du monde. Pour
« ton plaisir, comme tu le crois? non : pour ta
« confusion, pour ton tourment et à la grande
« gloire de Celui qui est le Roi des siècles, dont
« le règne est immortel, et à qui les nations ont
« été promises en héritage... »

« En prononçant ces mots, Paul avait dans son geste et dans sa voix quelque chose de terrible qui me fit tressaillir. Sa parole était un glaive. Il semblait vraiment prophète; c'est cet accent que devait avoir notre Sybille de Cumes quand elle rendait ses oracles, là en face, près de nous : *Non mortale sonans.*

IV

« Je passai dix-huit ans à m'efforcer d'oublier cette parole de Paul. Je n'y pus parvenir. Elle m'était sans cesse rappelée par tout ce que je voyais, par tout ce que j'entendais du Christ et de son culte.

« Je m'étais lié avec un Juif Hellène, neveu du roi des Juifs Agrippa, lequel était venu chercher les délices de Pompeia, pour fuir les maux de sa patrie. Il me racontait que ce même Paul avait jadis comparu devant son oncle, à Césarée, et telle était son éloquence qu'il avait presque persuadé ce prince de se faire chrétien (1).

« J'eus un jour d'espérance : ce fut celui où j'appris que Titus venait de ruiner Jérusalem, et de raser ses murailles, et de réduire son temple en cendres. C'en était donc fait de la race des disciples de l'imposteur galiléen! Mais il était trop tard, cette engeance était partout; elle se glissait jusque dans notre ville de joie; et peut-être vous-même avez-vous remarqué parmi nos tristes décombres, les symboles austères que la religion du Crucifié a laissés sur nos murailles, em-

(1) Il est rapporté que ce neveu d'Agrippa périt dans le désastre du Vésuve de l'an 79.

preints à côté des emblèmes d'un culte de volupté.

« Ce n'était pas vainement, en effet, que Pompeia avait été consacrée par nos ancêtres à la Vénus Physica ou mère de la nature. La ville avec sa campagne était le séjour de toutes les séductions (1). Le Vésuve était fertile, couvert de pampres, tapissé de vergers, planté de bois jusqu'à son sommet, dans lequel se creusait une coupe profonde de verdure où les bergers menaient paître leurs troupeaux, et si vaste qu'autrefois Spartacus avait pu y bivouaquer, dit-on, avec ses dix mille gladiateurs. De ces hauteurs se déployaient tous les enchantements de la mer Tyrrhénienne. Le rivage, se courbant et se découpant en golfes arrondis, s'avançait ou fuyait en gracieux promontoires chargés de bois de citronniers, d'orangers, de myrtes et d'aloès, portant sur ses collines les villas des plus riches patriciens de l'Italie, et ouvrant ses deux bras à l'île de Caprée, qui, mollement étendue et comme bercée par les flots, ressemble, avec ses deux crêtes de Tibère et de Solaro, à un grand navire à la voile. A ce spectacle, toujours nouveau et toujours enchanteur, nous comprenions la fable qui dit que Parthénope était bâtie sur le tombeau d'une Sirène.

(1) V. la description qu'en ont faite Diodore de Sicile, Plutarque et Strabon.

« C'était là que nous passions, dans l'étude et la joie, des jours que rien n'eût troublés si la colère du Ciel ne se fût fait sentir, en imprimant à cette terre heureuse des secousses qui semblaient donner raison contre nous aux menaçantes prophéties du Dieu des chrétiens. Dès la seconde année après la visite de Paul, un effroyable tremblement de terre souleva le rivage d'Herculanum et renversa les temples de nos dieux. Nous ne manquâmes pas de nous en prendre à la race maudite qui, ses livres sacrés en main, nous dénonçait de tels maux. J'avais autour de moi une école de disciples, jeunes hommes turbulents, à qui je n'eus pas de peine à faire voir dans les chrétiens des ennemis de la patrie. Je commençais à m'irriter de la vitalité que menaçait de prendre ce règne, dont l'éternité m'avait tant diverti dans l'entretien de Pouzzoles. J'entrepris d'y mettre bonne fin. Nous ameutâmes contre les chrétiens toute la jeunesse pompéïenne; désormais, haïr le Christ fut toute notre philosophie. Le poète Cœsius Bassus composa contre lui un mime fort divertissant que le théâtre applaudit; et si vous avez lu sur les murs de la Basilique les inscriptions moqueuses où le jeune grec Eutychès est accusé d'adorer un âne crucifié, vous pouvez vous faire l'idée des railleries dont mes auditeurs poursui-

vaient le sinistre Dieu de la croix et ses stupides fidèles.

« La superstition n'en enfonçait pas moins ses racines dans le sol. C'était incompréhensible. Nous redoublâmes nos violences, le ciel redoubla ses avertissements. Peu de semaines avant le désastre qui nous engloutit, la nature parut troublée. Après un été sans eau, la terre était devenue brûlante sous les pieds. Des commotions souterraines faisaient tressaillir le sol avec des grondements sinistres. La montagne semblait chanceler, comme si une force intérieure en soulevait la masse avec effort. On entendait sortir de je ne sais où des bruits semblables au roulement du tonnerre; des bouillonnements sulfureux montaient à la surface des flots; et, pendant la nuit, de gigantesques fantômes glissaient sur la plaine ou traversaient les airs (1). L'épouvante était partout.

« Nous résolûmes de donner satisfaction aux dieux. Mes amis et mes disciples se portèrent au lieu de l'assemblée des chrétiens. Ils surprirent leurs mystères, renversèrent leurs autels, profanèrent les vases saints, dispersèrent les prêtres, insultèrent les vierges. L'exaspération publique était à son comble quand il fut annoncé

(1) Xiphilin, LXVI, 22. — Pline, Ep. VI, 20.

que, pour apaiser la divinité et tromper nos frayeurs, des jeux solennels seraient célébrés dans l'amphithéâtre de Pompeïa, où huit grands lions devaient arriver d'Afrique (1).

« Le jour choisi pour cette fête était le 9 des calendes de septembre, jour à jamais néfaste. C'était hélas! un autre et épouvantable spectacle qui allait nous être donné, et nous devions y jouer notre rôle dans une tragédie infernale.

« Tout le peuple de Pompeïa, d'Oplonte, de Nocera, de Stabies et d'Herculanum s'était entassé à l'extrémité de la ville, sur les gradins de l'amphithéâtre, creusé dans le tuf, en talus, dans la colline qui lui sert d'appui. Vingt mille spectateurs y étaient assemblés. On était fort animé. On avait ouvert la fête par une chasse; puis un combat de cavalerie avait été représenté par les gladiateurs vêtus d'habits splendides et ceints d'éclatantes armures. Mais le peuple était distrait, préoccupé, inquiet. Les regards, à chaque instant, se détournaient de l'arène pour s'arrêter sur le Vésuve, que couronnait un nuage étrange, tel que jamais on n'en avait vu. C'était une épaisse colonne noire qui, du sommet de la montagne, montait en tournoyant à une grande hauteur, où elle s'épaississait et s'élargissait sans

(1) Huit squelettes de lions ont été retrouvés dans les *carceres* de l'amphithéâtre.

cesse sous la forme d'un sombre et gigantesque palmier. L'air était chargé de feu et d'odeur de soufre, la lumière était blafarde, la chaleur étouffante. Le velarium étendu au-dessus de nos têtes, s'affaissant à vue d'œil, semblait peser de tout son poids sur les spectateurs. Involontairement, tous se rappelaient le tremblement de terre qui, dix-sept ans auparavant, avait rempli de ruines la ville et les environs, lesquels en gardaient encore les traces pantelantes; et nous tremblions dans nos cœurs.

« Pour éloigner ces craintes et ramener sur les jeux l'attention de la foule, l'édile C. Pansa fit annoncer les lions. Une immense acclamation répondit à cette annonce; et tous les regards, toutes les mains se tournèrent vers les *carceres,* d'où ils allaient bondir et engager le combat contre les gladiateurs. C'était le moment attendu par mes jeunes amis. Un cri s'éleva de notre côté : « Les chrétiens aux lions! Pas de gladiateurs! Les impies aux lions! Enlevez les impies! » Une effroyable clameur fit écho à ce cri. L'heure était pressante : c'était une hécatombe qu'il fallait immoler, un fleuve de sang impur qu'il fallait offrir en libation aux dieux irrités contre nous.

« Mais tout à coup éclate une détonation épouvantable. L'amphithéâtre est ébranlé. Tous

sont levés, regardant le Vésuve avec stupeur. Le sommet de la montagne déchiré, béant, vomit vers le ciel des tourbillons de flamme. Des feux sortent çà et là de ses flancs crevassés, comme si des incendies y eussent été allumés de place en place. Les secousses redoublent, un cri général éclate, désespéré, déchirant, immense; on se précipite éperdu par tous les vomitoires; on est renversé, on s'étouffe, on cherche les portes. Ceux qui sont venus des villes du voisinage s'enfuient du côté de la mer, mais bientôt le port et la mer manquent d'embarcations. Les Pompéïens se poussent en désordre vers leurs maisons, pour y sauver leurs enfants et leurs trésors. La ville semble toute en feu, éclairée qu'elle est par une lueur d'incendie plus éblouissante que les éclairs. La terre danse, affolée, comme une bacchante dans l'ivresse; les maisons oscillent, se renversent. Le sol gronde sourdement; la mer mugit, épouvantée; elle bouillonne sous l'action du feu qui la soulève, et, bondissant hors de son lit, elle envahit le rivage en le couvrant d'écume et de débris.

« Cependant, tout à coup, le lourd nuage de plomb qui jusque-là était resté suspendu sur le Vésuve, laissant passer encore un reste de jour au-dessous de lui, s'affaisse, couvre la terre, couvre la mer, et bientôt, partout, de Misène à

Stabies, sur tout le golfe et son bord, l'obscurité devient telle qu'on se fût cru dans les dernières profondeurs des enfers.

« Dans ma première épouvante, j'avais pu regagner précipitamment ma maison, suivi de quelques-uns de mes disciples éperdus. J'échangeais, avec eux quelques propos de philosophie, afin de les ranimer; mais ils ne m'écoutaient plus. Tous prirent la fuite; je fis comme eux.

« Nous errions comme des ombres, sans savoir où nous allions, tâtonnant le long des murs que nous sentions trembler, prêts à s'écrouler sur nous. La plupart de nous étaient muets, quelques-uns poussaient des cris de désespoir, d'autres invoquaient les dieux. Je crus entendre des voix de prière qui prononçaient le nom de Christ. Le souvenir de Paul me revint et me fit frissonner.

« Plusieurs de nous tombèrent et ne se relevèrent plus; mon ami le poète Cæsius Bassus expira foudroyé. Nous avancions haletants, chancelants dans ce Tartare. Le ciel, la terre, la mer semblaient se confondre ensemble. Je pensai que c'était le chaos qui reprenait son empire, et que cette nuit était la dernière du monde. Je pensai aussi que c'était peut-être le châtiment de nos crimes, et je me rappelai cette nuit éternelle dont le divin Virgile a menacé les siècles impies.

« Ce furent mes dernières pensées. Le soufre

nous suffoquait. Bientôt une pluie de cendres s'abattit sur nos têtes, puis ce fut une grêle de pierres menues et calcinées, poussière de rochers lancée par le cratère en furie. Puis...

« Mais déjà j'avais vécu. J'étais tombé asphyxié sur la voie partout jonchée de morts et de mourants, sans avoir pu atteindre la mer, où nous cherchions le salut. »

*
* *

Après ce récit de sa mort, le philosophe s'arrêta. J'hésitais à l'interroger sur ce qui pour lui suivit cette heure lugubre : j'étais peu rassuré sur ce qu'avait pu devenir, au sortir de ce monde, son âme de blasphémateur et de persécuteur. Lui lui aussi se taisait, mais son regard me questionnait, sollicitant un mot qui l'eût tiré de peine. Je me contentai de lui demander :

— « Et la prophétie de Paul? »

Il frissonna, puis reprit :

— « La prophétie de Paul s'accomplit exactement pour moi, un siècle après. Elle n'a plus manqué depuis de s'accomplir de siècle en siècle, à cette même date funèbre, dans cette journée, dans cette nuit, à chaque centième anniversaire de ma dernière journée, de ma dernière nuit. C'est elle encore qui me ramène aujourd'hui dans ces lieux; et vous-même, si vous êtes présente-

ment ici, c'est, sans que vous le sachiez, par une volonté supérieure qui vous y a poussé, pour m'apprendre où en est cette fois encore cet odieux règne du Christ dont la durée doit mesurer celle de mon supplice.

— « Malheureux! que voulez-vous dire? Quel supplice? D'où venez-vous? Où êtes-vous? »

Sa voix devint suppliante :

— « De grâce, ayez pitié de moi; ne m'interrogez pas! Seulement dites-moi que c'en est fait de cette religion et de ce Dieu, que tout cela va finir et que ma délivrance est proche. C'est la dix-huitième fois que, revenu dans ces lieux, j'adresse cette question, je fais cette prière, je conçois cet espoir; et chaque siècle m'apporte, après la même illusion, une déception semblable. Quelle histoire que celle-là! »

Je me taisais, je n'osais maintenant le faire parler de peur d'ajouter à ses maux. Mais il reprit de lui-même :

— « Écoutez donc, étranger. Cent ans après le drame que je viens de raconter, je me trouvai, je ne sais comment, transporté pour quelques heures là où j'avais vécu. Ce n'était plus la fournaise qui nous avait engloutis. Je fus tout étonné d'y revoir le soleil, la verdure, la mer souriante, la montagne couverte de villas et de jardins. Le monde s'était repris à vivre. J'eus peine ce-

pendant à reconnaître les lieux qui avaient été ma patrie. Pompeïa n'était plus une ville, mais le sépulcre d'une ville, dont on avait presque oublié le nom. Des amas de cendres et de scories volcaniques avaient comblé les rues et les places, et écrasé les monuments, dont quelques-uns seulement soulevaient de dessous ce linceul leur tête découronnée, mutilée et souillée. Les toitures, en s'affaissant, avaient creusé des sillons que la terre toujours féconde, toujours jeune, avait remplis de plantes entre lesquelles apparaissait çà et là le squelette décharné d'édifices que je ne reconnaissais plus.

« Je ne reconnaissais guère mieux la montagne elle-même, dont le pourtour supérieur, disloqué et précipité en bas par l'éruption, avait jeté ses débris en fusion sur la ville d'Herculanum, désormais ensevelie irrémédiablement sous une croûte plus impénétrable que le rocher. Le volcan était encore là, béant et menaçant, mais, au lieu de feu, il n'en sortait qu'une colonne de vapeur blanchâtre et de fumée. Le plateau que j'avais connu si riant s'était transformé en un cône de cendres et de scories, et, à la base, des bandes de végétation, alternant avec de larges et sombres coulées de lave refroidie, marquaient le chemin que le bourreau s'était tracé pour aller étouffer et ensevelir ses victimes. En vain Titus,

invoqué par les Pompéiens, avait tenté de déblayer et de relever leur ville, en chargeant deux sénateurs de ce compatissant office : ceux des habitants qui avaient survécu ne voulurent plus recommencer une expérience si funeste. Ils fouillèrent leurs maisons, en retirèrent ce qu'ils purent et furent s'établir ailleurs.

« Le temps où je revis ces lieux était celui de la vendange. Des troupes joyeuses montaient, descendaient le long des ormeaux festonnés de pampres et chargés de grappes, et folâtraient comme des bacchantes, en chantant Évohé! Je m'assis plein de tristesse sur un tertre où il me sembla qu'avait dû être autrefois mon école et ma demeure. Je pensai à tant d'amis dont je foulais la cendre, et je méditai solitaire sur le malheur des hommes et le courroux des dieux.

« J'étais là, quand j'entendis murmurer près de moi une voix qui récitait des paroles connues. C'était la célèbre lettre de Sulpicius à Cicéron, sur la mort de Tullia : « A mon retour d'Asie, lorsque je naviguais d'Égine vers Mégare, je me mis à considérer les régions d'alentour. Derrière moi était Égine, devant moi Mégare, à ma droite Pirènes, à ma gauche Corinthe, toutes villes autrefois florissantes, et qui maintenant gisaient en ruines devant moi. Je me dis alors à moi-même : « Ah! nous, pauvres petits hommes,

« nous nous lamentons si l'un des nôtres vient
« à subir son destin, nous dont la vie dure si
« peu, tandis que sur un même lieu tant de ca-
« davres de villes gisent là renversés (1)! »

« Je regardai : celui qui proférait ces paroles portait comme moi le manteau et la longue barbe.

— « Seriez-vous philosophe, lui dis-je?

— « Et qui donc, me répondit-il, ne le serait
« pas aujourd'hui, depuis que la philosophie
« est montée sur le trône avec le divin Marc-
« Aurèle? »

« Je respirai : — « A la bonne heure, lui
« dis-je tout réjoui. C'en est donc fait d'une
« certaine superstition juive qui s'implantait
« dans l'Empire, il y a une centaine d'années,
« et qui, jetant le dédain sur toute religion et
« toute philosophie, rendait des honneurs divins
« à un nommé Christus, un homme mort en
« croix?

— « Hélas! elle vit encore, et c'est toujours
« la grande affaire du monde que celle-là. Ni
« Néron, ni Trajan n'ont pu l'éteindre dans le
« sang, ni l'étouffer dans les flammes. Elle in-
« feste nos villes, nos municipes, nos campagnes;
« elle entame nos armées. Elle possédait pres-
« que tout entière notre légion Fulminante, et

(1) Cicéron, *Epist.*, lib. IV, ep. 3.

« c'est elle dont l'orgueil s'attribue le salut de
« l'armée récemment envoyée contre les Quades.
« Elle tient école à Rome; elle ne craint pas de
« porter ses revendications jusqu'aux pieds de
« nos divins empereurs. Hier elle s'adressait au
« Prince par la voix de Justin; aujourd'hui elle
« l'interpelle, avec Athénagore. Il lui faut le
« droit de cité. Bientôt elle voudra régner.

— « Et ce règne, vous le laissez venir? Et
« cette lèpre, vous la laissez s'étendre?

— « Non, le très clément Empereur y a
« mis deux fois bon ordre. Justin dénoncé par
« le philosophe Crescens, un de mes bons
« amis, fut livré à la hache. Un vieillard pres-
« que centenaire du nom de Polycarpe, qui
« arrivait de Smyrne, monta sur le bûcher; une
« femme illustre, Félicité, périt avec ses fils.
« Mais ce Christ, lui, ne périt pas, et voici qu'on
« le retrouve plus vivant que jamais dans le
« cœur de ces gens étranges, pour qui mourir
« est un gain et souffrir une joie.

— « Eh bien, si c'est dans le cœur qu'il a
« placé son trône, arrachez-le du cœur des
« hommes en y faisant trôner une autre divi-
« nité et un meilleur amour. Ayez une sagesse
« plus haute, une morale plus pure, un culte
« plus attrayant, et le Christ méprisé verra dé-
« serter ses autels.

— « C'est ce que nous avons essayé aujourd'hui. Le stoïcisme est la philosophie des héros et des sages. Voilà la grande religion qu'il s'agit d'introniser dans le monde, sous l'empire et avec la protection de Marc-Aurèle, l'impérial disciple de Fronton.

— « A la bonne heure! Le voici donc qui détrône le Christ? Et demain vos écoles vont remplacer les églises? Et bientôt, et alors, il n'y aura plus de chrétiens? Est-ce vrai? Est-ce vrai?

— « Il y en a plus que jamais. Le clément Empereur a dû en revenir à la force. Il a repris la hache, et abattu de nobles têtes. L'illustre Cécilia vient d'expirer à Rome, avec les patriciens Valérien et Tiburce. Le pontife Soter les a suivis de près. Il nous arrive l'annonce de pareilles exécutions accomplies en Égypte, en Phrygie, dans le Pont, dans tout l'Orient. A Lyon, rien ne fut épargné, depuis l'évêque Pothin jusqu'à la plus humble esclave. Il en fut de même à Vienne, à Autun, à Langres, à Dijon, dans la Gaule entière. Mais on a beau frapper : cet arbre de la Judée repousse à mesure qu'on l'émonde. Il faudrait l'extirper dans sa dernière racine...

— « Qu'on l'extirpe! Courage! Mort aux impies! Victoire et bonheur au magnanime Empereur!

— « Oui, souhaitez-lui le bonheur, car Marc-
« Aurèle n'est pas heureux. Son règne voulait
« être celui de la *paix éternelle :* ainsi por-
« taient ses monnaies. Mais, voici que, depuis
« un an, il est sur le Danube aux prises avec les
« Barbares. On parle d'une grande bataille qui
« a duré tout un jour. On parle de maladies et
« de mortalité dans le camp. On dit que l'Em-
« pereur est languissant. Ne verra-t-il pas finir
« son règne avant celui du Christ ? Commode est
« auprès de son père. Commode lui succédera.
« Commode exècre les chrétiens, et nous pou-
« vons être assurés du moins que le Crucifié ne
« verra point de beaux jours avec lui. Salut! »

« Mon visiteur me quitta. Devais-je craindre
« ou espérer? Je me le demandais à moi-même.
— Mais encore, me disais-je, quelle est donc cette puissance qui, depuis deux siècles bientôt, résiste également à la sagesse et à la force? Où prend donc son point d'appui ce culte dont on ne voit les soutiens nulle part? A ces pensées, je me sentais l'indéfinissable angoisse de l'homme qui se débat en vain contre l'opiniâtre cauchemar d'une mauvaise nuit.

« Je méditais ainsi, quand je crus entendre des voix qui semblaient sortir de dessous les ruines. Je m'avançai de ce côté. Je pus reconnaître l'emplacement de l'ancien temple d'Auguste, au

forum. Une issue souterraine secrètement pratiquée donnait accès dans l'édifice. C'étaient les chrétiens qui, l'ayant déblayé, en avaient fait leur refuge contre leurs persécuteurs. Ils étaient alors assemblés pour la prière.

Je me glissai dans leur foule. Je reconnus le lieu sacré que j'avais fréquenté tant de fois. Dans l'atrium étaient encore les piédestaux des douze grands dieux, et, en face, le sanctuaire orné de six colonnes, au fond duquel Auguste était jadis représenté portant le globe du monde. Mais et le César et les dieux étaient descendus de leurs socles; une simple croix de bois avait remplacé sur la porte l'aigle impériale; au lieu des augustals, des ministres vêtus de lin présentaient le pain et le vin au même autel sur lequel avait autrefois coulé le sang des bœufs immolés pour le salut de l'Empire. Un de ces ministres déroula un volume où il lut à l'assemblée les premières pages d'une Épître écrite jadis aux chrétiens de Rome par un de leurs maîtres dans la loi.

« De qui était cette épître? O surprise! O terreur! J'écoutai, j'entendis :

« Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à
« l'apostolat et choisi pour annoncer l'Évangile
« de Dieu.

« Cet Évangile est celui que Dieu promit
« jadis par ses prophètes, quand ils annonçaient

« l'avènement de son Fils, fils de David selon
« la chair, Jésus-Christ, notre Seigneur, qui est
« ressuscité des morts et de qui nous avons
« reçu la grâce et l'apostolat, afin de prêcher
« la foi à toutes les nations, pour la gloire de
« son nom.

« Donc, grâce soit à vous, mes chers fils, et
« paix de la part de Dieu le Père et du Seigneur
« Jésus-Christ.

« Avant tout, je rends grâces à mon Dieu,
« pour vous tous, et par Jésus-Christ je le re-
« mercie de ce que notre foi est annoncée par
« tout le monde... »

« Ces derniers mots me consternèrent. Était-ce possible?

« Le ministre continua. Il me semblait que Paul s'adressait encore à moi. Je croyais entendre sa voix. Il disait des philosophes : « La co-
« lère de Dieu est tombée du ciel; elle éclate sur
« l'impiété et l'iniquité de ces hommes qui re
« tiennent la vérité captive dans l'injustice. Car
« Dieu s'étant aussi manifesté à eux, ils sont
« donc inexcusables, eux qui l'ayant connu ne
« l'ont pas glorifié comme Dieu, mais se sont
« évanouis dans leurs propres pensées, et ont
« endurci leur cœur obstinément insensé. Ils
« s'appelaient sages, et ils étaient fous, trans-
« férant la gloire du Dieu incorruptible à l'idole

« d'un homme corruptible ou à la représenta-
« tion d'animaux, oiseaux, quadrupèdes, ou
« serpents. C'est pourquoi Dieu les a livrés aux
« désirs de leur cœur et à l'impudicité, parce
« qu'à la vérité de Dieu ils ont préféré le men-
« songe, et ont servi la créature plutôt que le
« Créateur, Dieu béni dans les siècles des siècles.
« Amen (1)! »

« Cet *Amen,* répété d'une voix par toute l'assemblée, fit sur moi l'effet d'un coup de tonnerre. Je sortis.

« Qui donc allait avoir raison finalement, ou de mon philosophe stoïcien de tout à l'heure ou de ce chrétien caché sous terre? Qui allait l'emporter ou de la sagesse de Marc-Aurèle ou de la folie de Paul?

« Je compris avec désespoir que ce ne serait pas là l'affaire d'une journée, et que mon supplice, hélas! n'était pas près de finir. Il fallut bien me résigner à attendre au siècle suivant la réponse que le siècle présent refusait de me faire.

VI

« Cette seconde fois je fus transporté à Pouzzoles, aux lieux mêmes où j'avais entendu mon arrêt de la bouche de l'Apôtre. Sous l'admirable

(1) S. Paul, *Epist. aa Romanos,* I.

péristyle du temple de Sérapis, au pied d'une de ces quarante-huit colonnes dont chacune servait d'appui à une statue de marbre, un nouveau sage prêchait une religion à lui. Il était de la Syrie, il avait entendu les savants d'Alexandrie, il avait habité Athènes, il avait séjourné à Rome. Mais son séjour favori était la Grande-Grèce, principalement la Sicile : aujourd'hui les villes du golfe de Naples et de Baia venaient de l'appeler, il s'était rendu à leurs vœux.

« Ce philosophe s'appelait Porphyre. Ses disciples l'entouraient d'une sorte de religion, ses paroles étaient des oracles. Était-ce lui qui allait enfin détrôner le prophète de Galilée, et finir mon tourment?

« Il était beau lorsque, invectivant contre l'Évangile du Christ, il en démontrait le mensonge à ses disciples ravis (1). Quels applaudissements! Quelles acclamations! Il semblait alors qu'il ne restait plus du temple pierre sur pierre. Il s'agissait ensuite de bâtir sur ces ruines un temple au dieu nouveau dont il était l'inventeur et le révélateur. C'était un être de raison, père des intelligences, vivant en elles, mêlé à elles, n'ayant pas d'autres prêtres et prophètes qu'elles-mêmes. L'extase de l'esprit, le désir du cœur, voilà l'échelle

(1) Porphyre a écrit un ouvrage: *Contre les Chrétiens*. Le *Philaléthès* de Hiéroclès en est l'abrégé.

d'or par laquelle l'homme devait monter vers l'Infini divin, pour s'inspirer de lui, vivre de sa vie, et finalement se fondre et s'absorber en lui.

« Je comprenais à peine cet illuminé et son nuageux langage; mais comme il disait que son mysticisme allait tuer le christianisme et le remplacer, je l'applaudissais dans mon cœur. L'Église, cité du Christ, allait s'effondrer pour faire place à la cité idéale de Platon. Avec Platon, Pythagore était le messie en qui il fallait croire; la théurgie était la nouvelle adoration en esprit et en vérité; et la vie éternelle était le retour final de l'Être universel dans le sein infini de l'Être par essence.

« Porphyre ne dissertait pas, il vaticinait, il pontifiait. Le regard élevé vers le ciel, il semblait recevoir d'en haut les paroles de vie qu'il épandait ensuite en ondes majestueuses sur l'assistance transportée. Les malades qui entouraient le portique de Sérapis, où ils étaient venus demander leur guérison, se déclaraient guéris par la toute-puissante suggestion de l'envoyé du ciel. La foule baisait ses traces; c'était plus qu'un homme, c'était presqu'un Dieu. Il ne lui manquait plus que d'aller, comme Empédocle, se précipiter dans le cratère voisin, pour faire croire que l'immortel avait été ravi mystérieusement à la terre, indigne de le porter.

« Vous l'avouerai-je? Je doutai que ce Jupiter assemble-nuages fût celui qui dût foudroyer le Crucifié. Et, poussé par mon destin, j'allai demander ailleurs ce qu'il fallait présentement attendre de l'avenir, soit crainte soit espoir.

« Je me rendis, non loin de là, dans les champs Phlégréens, sur le bord de l'Averne. Là, dans les ruines abandonnées dès lors du temple d'Hécate, séjour redouté des hommes, au sein d'une rotonde dépouillée de ses marbres et déjà envahie par les plantes qui en tapissaient les murailles, un pontife des chrétiens nommé Januarius était venu de Bénévent pour rassembler les nombreux fidèles de ce rivage. Je me joignis à eux invisiblement. Je l'entendis qui, ouvrant lui aussi le Livre sacré, leur lisait et expliquait des paroles telles que celles-ci : « Je vous envoie « comme des agneaux parmi les loups. Ne « craignez point ceux qui ne tuent que le corps : « quiconque aura donné sa vie pour moi la re- « trouvera. Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. « Votre tristesse se changera en joie. Je suis « avec vous jusqu'à la fin des siècles. »

« Januarius disait, lui aussi, qu'il fallait s'unir à Dieu, mais par l'humble prière, le courage et la vertu. Ce courage allait devenir plus que jamais nécessaire, car le grand combat était proche.

« Jetant un regard confiant sur l'Église universelle, il rappela d'abord l'Afrique que venaient l'illustrer et d'encourager la parole de Tertulien et l'exemple de Cyprien. Il nomma aussi l'Égypte; ses écoles, où florissaient Pantenus, Clément d'Alexandrie et Origène; ses déserts, où fleurissaient des merveilles de sainteté qui rappelaient le paradis terrestre avant le péché. L'Empire débordait de chrétiens : encore un peu de temps, et les empereurs eux-mêmes tomberaient enfin au pied de la Croix. Mais il faudrait souffrir encore. On respirait en ce moment, sous le règne de Probus; mais il allait se livrer une dernière bataille plus meurtrière que les autres, où lui-même, leur père, aurait l'honneur de souffrir et de mourir pour la cause de la vérité et de la liberté. (1)

« Animés par ses accents, les chrétiens et les chrétiennes y répondirent par des hymnes en l'honneur des derniers confesseurs de la foi. Les hommes de la Campanie chantèrent Félix de Nole. Ils racontèrent comment il avait été délivré de la prison par l'ange de Dieu, comment il avait retrouvé et ravivé miraculeusement son vieil évêque Maxime expirant dans la campagne;

(1) Januarius ou *Janvier*, évêque de Bénévent, fut martyrisé, sous Dioclétien, dans l'amphithéâtre de Pouzzoles. (V. Bollandistes, *Acta*, 19 sept.)

comment enfin il l'avait sauvé et s'était sauvé lui-même par des miracles renaissants. Les femmes chantèrent Restitute, la martyre de Carthage, qui, lancée aux hasards de la mer sur une barque livrée aux flammes, était venue s'échouer, après sa bienheureuse mort, à l'île Ænatia, dans ce même golfe de Naples, où les chrétiens avaient transporté pieusement sa dépouille dans une grotte : « Ainsi, disait le chœur, « ainsi la barque de l'Église, en dépit des mé- « chants, abordera bientôt aux rivages de la « paix. »

C'en était-fait : de tout ce que je voyais, de tout ce que j'entendais, il ressortait qu'à la suite d'une lutte sanglante, le siècle suivant fixerait définitivement le sort de cette secte odieuse, le sort du monde et le mien.

VII

« Ce troisième centenaire de la catastrophe de Pompeï et mon troisième réveil à la lumière du ciel correspondaient, cette fois, à une mémorable époque de l'histoire du monde. Je lus partout dans la ville le nom de Théodose-Auguste, qu'un jeune prince nommé Gratien venait d'associer à l'Empire. Je n'eus pas à demander quelle était la religion de ces deux Césars

du jour : un signe me le disait assez. Partout dans cette Naples que j'avais laissée naguère remplie des autels de nos dieux, un Dieu nouveau avait détrôné tous les autres : la croix du Christ régnait insolemment sur la terre, la mer, les îles. L'Empire était chrétien.

« Faut-il que j'achève, étranger?... Oui, il le faut; elle m'y force, la puissance tyrannique qui se venge ainsi de moi.

« J'errais donc sur le rivage, le cœur en proie aux Furies; et je cherchais de quel côté je pourrais échapper à ce spectacle insolent du triomphe du Christ. Je m'enfuis de la ville et je gravis le Pausilippe. J'avais pensé à Virgile : j'attendais quelque consolation de lui, à son tombeau. Le petit temple virgilien, soutenu par les neuf colonnes de marbre blanc, en l'honneur des neuf muses, s'y élevait encore. Je le reconnus tel que je l'avais visité tant de fois en compagnie de Stace l'ancien et de son fils (1).

« L'urne funéraire du poète était portée sur

(1) Stace l'Ancien, couronné aux jeux olympiques de la Grèce et aux jeux quinquennaux de Naples, se proposait de chanter l'éruption du Vésuve, qu'il avait vue. Il mourut en 81.

Son fils Stace, ici mentionné, est l'auteur de l'*Achilléide* et les *Silves*, grand admirateur de Virgile, comme le témoignent ces vers célèbres :

... Nec tu divinam Æneida tenta,
Sed longe sequere et vestigia semper adora.

une stèle, au milieu de l'édicule; un laurier croissait près du seuil. Je baisai l'urne sacrée : « O « Virgile, ô chantre des dieux et des héros de « Rome, que sont devenues la religion et la pa- « trie romaine? Qu'est devenu cet empire que tu « nous promettais sans limites ni fin : *Nec metas « rerum, nec tempora pono. — Imperium sine « fine dedi?* Cet empire, il est passé aux mains « d'un Galiléen; et Jupiter avec ses foudres est « détrôné par un circoncis dont le sceptre est « une croix! »

« Deux jeunes hommes étaient venus presque en même temps que moi à ce tombeau. Ils y déposèrent une couronne de fleurs. Pendant ce temps-là, je les entendis qui se récitaient l'un à l'autre les vers fatidiques que « la vierge de « Parthénope », comme on nommait le poète, avait dédiés à Pollion : « Il s'est levé l'âge su- « prême prédit par la Sybille de Cumes. Il vient « de s'ouvrir le nouvel et grand cycle de siècles. « Voici que la Vierge est venue, voici que refleu- « rit l'âge d'or, voici qu'une race nouvelle des- « cend du haut des cieux... Les dernières traces « de notre crime, s'il en reste, auront bientôt dis- « paru, la terre va secouer ses terreurs séculaires... « Le fils des dieux fera régner les vertus de son « père sur le monde pacifié... Coulez, coulez, « heureux siècle! Montez aux honneurs souve-

« rains, cher fils de la divinité, grand rejeton du
« Dieu suprême!... »

« Ils continuèrent ainsi jusqu'à la fin de ce beau chant. Il y avait dans la voix, le regard et toute l'atitude de ces deux jeunes hommes, une candeur d'innocence qui attirait vers eux. Je les abordai :
« Vos chants m'ont réjoui et consolé, leur dis-je
« en les saluant, car vous, du moins, nobles Ro-
« mains, vous êtes restés fidèles aux dieux de la
« patrie, comme à ses Muses... »

« Ils m'interrompirent aussitôt : « Que Dieu
« nous pardonne, étranger, si ces vers vous ont
« scandalisé sur nos lèvres consacrées! Nous som-
« mes de l'ordre des Acolytes des autels de Jé-
« sus-Christ. Il est vrai que ces vers sont d'un
« poète profane, mais Basile de Césarée en a re-
« commandé la lecture à la jeunesse. Puis Vir-
« gile est presque chrétien, dans cette églogue
« divine ou semble transparaître le mystère de
« l'Incarnation du Fils de Dieu. Ne dit-on pas
« que Paul lui-même, visitant le tombeau du
« grand poète, pleura en se rappelant cet étrange
« horoscope (1)? Et enfin ne savez-vous pas que le

(1) On connaît cette légende, consacrée par une *Prose* qu'on chantait, à Mantoue, à la messe de la fête de saint Paul :

Ad Maronis mausoleum
Ductus, fundit super eum
Piæ rorem lacrymæ, etc.

« grand Constantin la fit traduire et lire aux Pères
« de Nicée, comme un chant à la fois prophéti-
« que et triomphal, en l'honneur du Christ? »

« Je ne compris rien à ce qu'ils disaient. L'un des deux s'en apercut : « Cet homme vénérable,
« dit-il à son compagnon, est, comme Symmaque
« et Libanius, un de ces hommes éloquents qui,
« hélas ! tournent encore le dos au divin Soleil,
« et restent assis dans les ombres de la mort. Nos
« mystères semblent l'étonner, il faudra prier
« pour lui. »

« Puis s'adressant à moi : « J'aperçois de ce
« côté de la colline, une grande servante du Sei-
« gneur qui se dirige vers ces mêmes lieux. Elle
« vous apprendra mieux que nous ce que vous
« désirez savoir. C'est la noble et vénérable vierge
« Patricia, petite-fille de Constantin et fille de
« Constant. Après une vie battue de tempêtes,
« et de longues aventures courues sur les mers,
« elle est venue ici, au milieu de ses vierges,
« se préparer au voyage de l'éternité (1). »

« Ils s'éloignèrent. Je vis alors s'avancer de mon côté une matrone d'un grand âge dont deux femmes voilées soutenaient la marche chancelante. D'autres femmes la suivaient. Elles s'arrêtèrent

(1) Patricia, élève de Lactance, fille de César Constant, retirée à Naples, où elle mourut vers 370 ou au delà. (V. Bolland., 25 août).

ensemble au seuil d'une station de prière que surmontait une croix, l'inévitable croix, et qu'enveloppaient de leur ombre de grands pins dont la tête se déployait en large panache sur le ciel. Elle s'assit au pied de l'un d'eux d'où la vue embrasse un grand cercle de terre et de mer. Elle pria quelque temps; puis d'une voix faible, mais qui arrivait jusqu'à moi :

« J'ai demandé, mes filles, dit-elle, que vous « me conduisiez aujourd'hui en ce lieu. J'ai voulu « revoir, avant de mourir, cette mer et ce rivage. « Que de fois je les ai parcourus, depuis le jour « où, après la mort de Constant Auguste, mon « père, je m'enfuis du palais de mon oncle Cons- « tance et me réfugiai à Naples, pour échapper à « des noces mortelles et me consacrer librement « au divin Époux des vierges! J'y revins encore « après que j'eus reçu le voile des mains du pape « Libère. J'y fus ramenée enfin au retour de la « Palestine, où j'ai vu Jérôme enseignant à nos « patriciennes des vertus ignorées de la mère « des Gracques. C'est ici qu'avec vous, vierges « de Jésus-Christ, j'ai voulu achever mes jours « dans la maison de Dieu, ne cessant de lui « demander, depuis cinquante ans, qu'enfin « son règne arrive sur la terre comme au ciel! »

Patricia promena ses yeux sur le rivage lumineux qui s'étendait à ses pieds, entre le mont

Pausilippe et le cap Misène : « Les voilà, s'écria-
« t-elle, tous ces souvenirs antiques d'une religion
« vaincue ! Voilà ces champs Phlégréens, où les
« géants, fils de la Terre, engagèrent contre le
« ciel une guerre sacrilège et furent terrassés par
« Hercule. Voilà les antres des sauvages Cim-
« mériens, où Ulysse descendit consulter le di-
« vin Térésias, visiter l'ombre de sa mère et con-
« soler les mânes de ses compagnons. Voilà Cu-
« mes et la grotte où jadis la Sybille a rendu des
« oracles. Voilà les marais du Styx, l'Achéron,
« l'Averne et les Champs-Élysées. Voilà la villa
« somptueuse où Cicéron écrivait sur « la nature
« des dieux ». Voilà le tombeau du poète qui
« leur avait décerné l'immortalité. Voilà le sé-
« jour des plaisirs auprès du berceau des fables :
« les villas de Sylla, de Lucullus et de Jules
« César, les jardins de Pollion, les lieux témoins
« des orgies de Tibère, des folies de Caligula et
« du parricide de Néron. Mais le prince de ce
« monde a été jeté dehors, et voici que vous, mes
« sœurs, vous consacrez votre vie aux pauvres de
« Jésus-Christ dans les mêmes lieux où Pollion
« faisait jeter ses esclaves aux murènes de ses
« viviers. Enfin voici qu'une église s'élève en
« l'honneur de Pierre, le Prince des apôtres, là
« où le cruel Sylla avait bâti un temple dédié à
« la Fortune de Naples.

« Il avait donc raison Lactantius, le savant précepteur de mon enfance : le règne du Christ est arrivé. Moi-même, dans ma longue vie, je l'ai vu remporter sur ses derniers ennemis les trois insignes victoires qui lui ont assuré l'empire à tout jamais (1). Il a défait le paganisme par mon auguste aïeul vainqueur de Maxence et de Libanius; il a vaincu l'hellénisme de Julien l'Apostat dans les sables de la Perse; il vient de vaincre l'arianisme, dans la ruine de Valens, sous les murs d'Andrinople. Dieu a tenu la promesse inscrite sur le Labarum; et voici que, cette année même, monte sur le trône des Césars un prince qui va couronner l'ouvrage de mes pères, en établissant partout, sur les ruines de l'idolâtrie, le règne de cette Église contre laquelle les portes de la mort ne prévaudront point.

« Grâces soient donc rendues à ce Dieu immortel de ce qu'il a prolongé mes jours, jusqu'à ce jour heureux! Maintenant je puis partir en paix, puisque mes yeux ont vu le salut du Seigneur donné à tous les peuples. Je vais revoir là-haut et Hélène, et Constantin, et Constant. Je vais revoir Athanase, que mon père eut la gloire de tirer de son exil. Ils m'attendent pour

(1) Lactance, *De morte persecutorum.* Ad Donat., p. 193, et Épilogue n° LII.

« redire avec moi le cantique des nations devant
« le trône de l'Agneau dominateur du monde :
« Amen, bénédiction, et gloire, et sagesse, et
« action de grâces, honneur et force à notre
« Dieu dans tous les siècles. Amen! »

VIII

Ici le philosophe de Pompéï s'arrêta. Il tenait la tête baissée, et je crois qu'il pleurait. Puis tout à coup, frémissant comme sous le coup d'un aiguillon invisible :

— « J'achèverai, puisqu'il le faut : c'est l'arrêt de ma destinée. Souffrez seulement, étranger, que j'abrège ce tableau fatigant de mes espérances perpétuellement renaissantes, perpétuellement déçues, fatal rocher de Sisyphe que je remonte sans cesse et qui retombe toujours.

« Je ne vous dirai donc pas comment, l'Empire romain une fois vaincu par le Christ, je plaçai encore mon espoir dans les Barbares; et je saluai sur ce rivage les Ostrogoths ariens, puis les Sarrasins infidèles. J'eus la désolation de voir les Barbares eux-mêmes tendre le cou au même joug et former ce qu'ils ont nommé le Saint-Empire de ce Christ.

« Je ne vous dirai pas ma confiance lorsqu'au lendemain d'un siècle de fer, comme on l'a

justement nommé, je vis un pontife romain, vaincu dans une longue lutte contre de valeureux empereurs, expirer dans l'exil, près d'ici, à Salerne, « pour avoir, disait-il, aimé la justice « et haï l'iniquité ». Hélas ! le centenaire suivant me montrait les flottes de la chrétienté faisant voile vers l'Orient, pour y aller conquérir le tombeau de ce Mort plus vivant que jamais. Et, quand je fus ramené au jour, ici, sur ces bords, pour la douzième fois, un roi de Naples venait de prendre le titre de roi de Jérusalem !

« Je ne vous dirai pas les grandes voix qu'un Dieu vengeur me condamna à entendre, de siècle en siècle, sur ce rivage illustre. Pas une des tortures que puisse endurer le patriotisme déçu ne me fut épargnée.

« Une fois c'était le poète Dante Alighieri, alors étudiant à Naples, qui là, devant ce même tombeau de Virgile son maître, dans les campagnes où nous cherchions le Tartare et l'Élysée, disait les stances d'un grand poème plein des révélations de ce Christ vainqueur.

« Une autre fois c'était Pétrarque qui plantait un laurier sur ce même tombeau, et qui, dans d'harmonieuses élégies, redemandait pour Rome le retour du Pontife chrétien exilé derrière les Alpes.

« Un autre, Torquato Tasso, réfugié sur le beau rivage de Sorrente, sa patrie, exaltait le règne du Christ sauveur dont il venait de célébrer le sépulcre glorieux. Ironie immortelle! La poésie aujourd'hui n'avait donc plus d'accent que pour celui que je hais; et faudra-t-il que son règne, ce miracle de l'histoire, inconcevable, impossible, recommence toujours! »

L'infortuné poussait des hurlements lugubres. Soudain relevant la tête : « Et après cela, dit-il, croirez-vous que j'espère encore? Croirez-vous que même j'espère aujourd'hui plus que jamais? C'est que jamais je ne remportai d'ici plus d'espérance que lorsque, il y a cent ans, je reparus en ce lieu.

« A mon grand étonnement, je trouvai une partie de Pompeia déblayée; nos rues commençaient à sortir de dessous leur linceul de cendres et de décombres. Un vieillard assis près de là dirigeait les travaux; je me sentis pris de reconnaissance pour cet inconnu, comme pour un rédempteur de ma patrie en ruines.

« Je me le fis nommer : il s'appelait Tanucci. On m'apprit que, premier ministre à la cour de Naples depuis près d'un demi-siècle, conseiller ou régent des rois, il était depuis trois ans descendu du pouvoir, mais qu'il n'en était

pas moins le roi de l'opinion et le personnage le plus en renom de l'Italie.

« Je l'abordai, je lui fournis sur la véritable direction de nos rues, sur l'emplacement de nos édifices, sur l'enceinte de nos murs, des renseignements qui le surprirent et gagnèrent sa confiance : « Quel peuple que ce « peuple romain! répétait-il avec exaltation; « quelle religion! quelle philosophie, quelle « mythologie enchanteresse! quelle politique « puissante réunissant dans les mêmes mains « le Sacerdoce et l'Empire! En exhumant ces « pierres, que ne puis-je exhumer aussi toutes « ces institutions, et les rendre à l'Italie, cour- « bée depuis tant de siècles sous le joug avi- « lissant de ses moines et de ses prêtres! »

« Je tressaillis à ce langage : « Mais, Excel- « lence, lui dis-je, il n'a pas tenu à vous que ce « joug ne fût secoué. Et encore maintenant qui « y travaille plus que vous?

— « Non, me dit-il, maintenant je ne suis « plus qu'une ruine; et c'est pour cette cause « peut-être que je me plais parmi les ruines, « ajouta-t-il en souriant. Je viens d'avoir qua- « tre-vingts ans; ma carrière touche à son « terme. Elle n'aura eu qu'un but, mais pour- « suivi sans relâche : la guerre à l'Église, sans « merci, ni trêve. Depuis le jour où la bienveil-

« lance du roi Charles me prit à ma chaire de
« Pise pour me faire asseoir au premier rang
« de ses conseils, jusqu'à ces derniers temps où
« une souveraine idiote a essayé de se passer de
« moi, je n'ai cherché qu'à établir le règne de la
« philosophie, en détruisant celui de la su-
« perstition. M. de Voltaire nous a appris ce
« que valent ces fables : « Les prêtres ne sont
« pas ce qu'un vain peuple pense... » Légistes
« et philosophes, nous nous jurâmes, dans le
« secret, d'en finir avec le fanatisme. M. le
« duc de Choiseul en France, M. le marquis
« de Pombal en Portugal, M. d'Aranda en Es-
« pagne et moi en Italie, formâmes une qua-
« druple alliance pour cette destruction. Je ne
« m'y suis pas épargné. J'ai bâillonné la puis-
« sance des moines et des évêques, banni les
« jésuites de l'Espagne et de Naples, fermé de
« nombreux monastères, supprimé des évê-
« chés, bravé pour toutes ces causes les fou-
« dres de Clément XIII, extorqué à son suc-
« cesseur la suppression de la Compagnie de
« Jésus, propagé l'Encyclopédie et armé l'État
« de bonnes lois qui tiennent l'Église dans
« les fers. L'Église ne survivra pas à cette
« coalition. Le peuple est aujourd'hui gagné
« par l'exemple des grands. Vous l'avez vu
« naguère, ce peuple de Paris, porter en

« triomphe ce même M. de Voltaire mon ami,
« qui se plaignait qu'on voulût l'étouffer sous
« des roses. Et vous n'attendrez pas jusqu'à la
« fin de ce siècle pour voir triompher, dans
« l'Europe émancipée, ce règne heureux de la
« nature auquel le genre humain est convié
« par la raison et la philosophie. »

« Telles sont, étranger, les paroles autorisées qui me remplirent d'espoir. Mais je dus en entendre d'autres : c'était l'ordre d'en haut.

« Après avoir quitté l'illustre marquis Tanucci, j'errai dans la nuit, et, descendant le long du golfe, au-dessus de Salerne, je me trouvai bientôt dans la ville de Nocera, l'ancienne rivale de Pompeia. C'était le matin : une foule dévote venue de la ville et des champs se rendait à une église d'un faubourg, appelé Pagani.

— « Quelle est donc la fête qui vous ap-
« pelle ici? demandai-je à quelques-uns des
« *contadini* qui descendaient de la montagne.

— « Mais c'est la messe du Saint que
« nous allons entendre.

— « Et quel Saint voulez-vous dire?

— « Êtes-vous donc le seul homme du
« royaume à ne pas connaître Monseigneur Al-
« phonse de Liguori, ancien évêque de Sainte-
« Agathe, admirable en paroles et en œuvres,
« et le plus grand serviteur de Dieu en ce siècle? »

« Ils me racontèrent alors que ce prêtre illustre avait à cette époque quatre-vingt-quatre ans; qu'il y en avait près de soixante qu'il évangélisait Naples et ses environs, donnant partout des missions, lui et sa Congrégation du Saint-Rédempteur; qu'il avait eu à souffrir grandement de la part de Tanucci, lequel tenait « ce prêtre insolent » pour son plus rude adversaire. Mais, à mesure que l'autorité de Tanucci déclinait à la cour et chez les grands, celle de Liguori grandissait dans le peuple. On se rappelait ses miracles. Dernièrement, le Vésuve, lançant des torrents de feu qui menaçaient Pagani, la bénédiction du saint avait détourné la direction de la lave et sauvé le quartier. Cette même année, au mois de mai, une sécheresse de cinq mois ayant désolé la campagne, le saint vieillard s'était rendu en procession à l'église de Nocera, pieds nus, une corde au cou et précédé de la croix; et il avait si fortement prié, si vivement porté le peuple à la pénitence, qu'il avait fléchi le Ciel, et qu'une pluie abondante avait désaltéré la terre au jour prédit par lui. Les papes Clément XIII et Clément XIV l'avaient aimé et avaient réclamé son assistance, parmi les maux de l'Église. Il était pauvre, il était humble, il était docte, il était grand. Il conversait avec Dieu,

: les anges et les saints; il avait son
›s sur la terre, mais son âme dans le
..

La crédulité de ce peuple m'irritait. Cepen-
t, je fus poussé irrésistiblement à me joindre
assemblée. Là je vis un prêtre vénérable,
t la tête penchée retombait sur sa poitrine.
:tait accablé d'ans; mais ses yeux étaient
ns de feu. Il parla des grands malheurs que
hilosophie avait faits à l'Europe, et qui lui
ageaient des malheurs sans nombre. Il avait,
née précédente, adressé une lettre à M. de
:aire pour l'encourager à revenir à Dieu, et
avait recueilli que la douleur d'apprendre
ce malheureux venait d'expirer dans une
: impénitente.

Je prêtai l'oreille aux discours que le vieil-
faisait à l'assemblée, et je l'entendis qui di-
en sanglotant : « Pauvre Paris! qu'es-tu de-
:nu?... Ces désordres ne demeureront pas
npunis. Malheureuse France, je te plains! Et
: plains aussi tous les innocents qui seront
ıveloppés dans ta disgrâce. Je voudrais
:rire au roi Louis XV. Mais que puis-je faire
e loin, lorsque Mgr l'archevêque de Paris et
ınt de saints évêques ne sont pas écoutés?
:t toi, pauvre Naples! pauvre royaume!
)uelle catastrophe te menace pour la der-

« nière année de ce siècle malheureux (1)! »

Ayant achevé ce récit, qui redoublait son espoir, le philosophe de Pompéï s'arrêta et me regarda. Il attendait ma réponse. J'hésitais à la faire, par compassion pour son malheur, quand nous entendîmes près de nous des voix avinées qui vociféraient des chants. C'était l'hymne à Garibaldi, et autres chansons de débauche et de sang, où l'on célébrait la victoire de Satan sur Jéhovah, et dans lesquelles s'entremêlaient des cris de mort à Dieu, à Jésus-Christ, au Pape, aux prêtres, à l'Église. Le philosophe écouta avec tressaillement ces strophes incendiaires dont se grise à Naples la canaille du port et des halles, et me fixant d'un regard où brillait l'allégresse :

« Eh bien, semblait-il me dire, Tanucci n'eut-il pas raison? Voilà donc où elle en est, votre Église du Christ! »

IX

Je ne pouvais plus me taire :

— « Eh bien, oui, répondis-je, Tanucci avait raison. Oui, la philosophie a eu encore une fois son heure de victoire; oui, comme il le prévoyait, la fin du dernier siècle a vu la coalition

(1) V. ces prédictions de saint Alphonse dans sa Vie. (Liv. IV, ch. III et ch. X, pp. 339-602, 2e édit., Poussielgue, 1879.)

des princes et des peuples contre Dieu et son Christ; oui, ils ont fait de grandes ruines, et la croix est tombée du faîte des églises dans la boue des cloaques et le sang des échafauds; oui, ces cent dernières années ont revu les Néron et les Marc-Aurèle, les Porphyre et les Galère, les Julien et les Valens; oui, nous avons recommencé l'ère sanglante des martyrs; et hier encore nos pontifes et nos prêtres tombaient sous les coups d'assassins pires que les bêtes du cirque; oui, le Pape est captif, et les cris menaçants que vous venez d'entendre, il les entend, depuis vingt ans, de sa prison du Vatican, où les rois sont ses geôliers. Oui, l'Église est insultée, dépouillée, couronnée d'épines, attachée à la croix, abreuvée d'amertume, gardée par des misérables qui se disputent ses vêtements, insultée par les princes du peuple et les scribes de la Révolution; et les ténèbres sont partout, et la terre est ébranlée, et le voile du Temple est déchiré par la main de la science impie; et, sur le calvaire où l'on croit que l'Église agonise, on entend une voix plaintive qui pousse ce cri vers le ciel : « Mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonnée? »

Le Pompéien, en m'entendant, semblait se ranimer : ses yeux sombres lançaient l'éclair, ses lèvres avaient un rire convulsif et satanique; il balbutiait des mots parmi lesquels je crus

reconnaître le cri des païens du cirque : *Tolle impios*, enlevez les impies!

Je l'arrêtai. — « Non, pas encore, non, le Christ n'est pas mort; non, l'Église n'est pas restée dans le sépulcre où ils croyaient l'avoir couchée à jamais. Elle est ressuscitée; elle a laissé, dans ce tombeau qu'ils lui avaient creusé, ce suaire, ces bandelettes, ces aromates, toutes ces choses de la terre qui la chargeaient et l'enchaînaient; et elle s'est réveillée pauvre, nue, solitaire, mais plus libre que jamais, montrant ses cicatrices comme le Christ montrait les siennes pour se faire adorer, et apportant la paix à ce monde incrédule qui l'a reconnue pour divine et est tombé de nouveau à ses pieds. Trois fois encore, depuis lors, elle a vu la Révolution sans cesse renaissante attenter à sa vie ou à sa liberté; mais chaque révolution l'a dotée, sans le vouloir, de quelque bienfait nouveau, semblable à ces éruptions du volcan qui est là, et dont les cendres enrichissent le sol qu'il a ravagé.

« Vous venez d'entendre les cris de mort poussés contre elle : c'est le témoignage de la haine. Mais vous n'avez pas entendu le témoignage de l'amour. Vous n'avez pas entendu les prières de ses saints, les gémissements de ses cloîtres, les hymnes de ses sanctuaires relevés en tout lieu. Vous n'avez pas compté l'armée

de ses prêtres et de ses vierges. Vous ne savez pas le nombre des pauvres qu'elle nourrit, des ignorants qu'elle catéchise, des malades qu'elle assiste, des enfants qu'elle élève, des pécheurs qu'elle convertit, des héroïsmes qu'elle enfante. Vous n'avez pas vu le grand Pape qui lui fut donné, l'assemblée de ses pontifes, son autorité plus affermie, son culte plus unifié, sa doctrine mieux définie, son armée plus compacte et plus disciplinée qu'elle ne le fut jamais; seule forte quand tout s'affaisse, seule unie quand tout se divise, seule prête à soutenir l'effort de ce grand combat où ses blessures elles-mêmes assurent sa victoire; enfin, telle que vous l'avez vue depuis son origine, telle qu'elle sera toujours, telle que Paul l'a prédite, c'est-à-dire toujours mourante et ne cessant pas de vivre : *Quasi morientes et ecce vivimus!* »

Je levai les yeux vers le Vésuve. Ils rencontrèrent l'humble maisonnette suspendue au pied du cône, et que l'on nomme l'Ermitage : « Regardez, dis-je au philosophe, cette maison solitaire, surmontée d'une croix, assise tranquille sous le cratère qui jusqu'ici l'a respectée. C'est ainsi que je me représente l'Église sous le feu des persécutions. La montagne tremble, le volcan se soulève : l'ermitage reste debout, parce que la croix le protège et que le doigt de Dieu est

dessus. Attendez donc, philosophe; et revenez dans cent ans. Tout ce que ce siècle a institué aura disparu peut-être, mais l'Église demeurera. Il en sera ainsi jusqu'à la fin du monde. Virgile s'était trompé : ce n'est pas l'empire des Césars qui devait être éternel, *Imperium sine fine dedi*, c'est l'empire du Christ; et c'est à nous de chanter : *Cujus regni non erit finis!* »

En ce moment, je prêtai l'oreille. On entendait l'Angélus du matin sonner sur les coteaux, du côté de Resina. Je fis le signe de la croix. Le philosophe disparut en poussant un rauque gémissement.

C'est ce qui me réveilla : cette vision n'était qu'un rêve...

Mon jeune ami était près de moi. Je l'éveillai à son tour. Il avait, lui, au contraire, passé toute la nuit dans des songes charmants. L'ancienne Grande-Grèce, les rivages élyséens, les fêtes joyeuses, les riantes théories et les mélopées antiques, les poètes, Virgile et Stace, Parthénope et Pompeia avaient revécu devant lui, et remplissaient encore ses yeux de leurs beautés et son cœur de leurs enchantements.

Un soleil radieux, se levant sur le Vésuve, couronnait les sommets; toute la campagne chantait. Il était grand jour; nous partîmes.

Bellegarde (Loiret), 25 août 1882.

VII

UNE VISITE CHEZ VOLTA

VII

UNE VISITE CHEZ VOLTA

> « Le grand scandale de ma jeunesse fut d'avoir vu les génies du dernier siècle prétendre trouver dans la science des objections contre la Religion. Pour moi je ne vois que Dieu partout. »
>
> (Volta à Silvio Pellico.)

Dans une matinée du mois d'avril 1819, quelques-uns d'entre les plus illustres écrivains de la jeune Italie s'étaient rendus auprès de l'illustre Volta. Il y avait à peine quelques semaines que le vieillard était descendu de sa chaire de Pavie, et il vivait retiré dans la petite ville de Côme, près du lac et au pied des montagnes natales, entre Dieu, l'étude, sa femme Thérèse Peregrini, et les deux fils que le Seigneur lui avait conservés (1). Les poètes du Milanais ne

(1) Voy. notice sur Volta, *Œuvres complètes de Fr. Arago* t. I, Notices biographiques, p. 231 et suiv.

l'avaient point oublié, et ils étaient venus à Côme pour le lui dire.

A la tête de ceux-ci était Silvio Pellico, que le malheur n'avait pas mûri encore, agité par les doutes de son ardente jeunesse, mais sincère, généreux, passionné pour la vérité comme pour la liberté.

Il avait amené le vieux Monti son maître, âgé à cette époque de quatre-vingt-six ans, mais encore dans la force de son intelligence. Monti, qui connaissait Volta depuis de longues années, avait voulu lui donner ce dernier témoignage d'une impérissable amitié.

Manzoni soutenait la démarche du vieillard. Son front de trente-quatre ans portait cette sérénité que donnent l'habitude des hautes contemplations et la paix intime des convictions profondes. On y voyait reluire quelque chose de cette âme dont la devise était : « Ne jamais faire aucun pacte avec la bassesse, ne trahir jamais la sainte vérité, ne dire jamais un mot pour applaudir le vice ou rire de la vertu (1). » Son poème de *Carmagnola* venait de le mettre en faveur parmi les partisans de la renaissance italienne;

(1) « Non far tregua coi vili; il santo vero
Mai non tradir; ne proferir mai verbo
Chè plauda al vitio, o la vertu derida. »

(MANZONI, *in morte di Carlo Imbonati*, 1806.)

mais sa muse se plaisait mieux dans les beaux souvenirs que dans les vains espoirs, et les grands ombrages de sa belle résidence de Brusiglio, sa femme, ses enfants, les livres et les vers conspiraient à l'éloigner de la politique militante dont il craignait l'échec.

L'ardent Foscolo était là, comme partout, l'inséparable compagnon de Silvio Pellico, qui a écrit de lui : « J'ai connu Foscolo et je l'ai aimé comme un frère, car il avait pour moi une affection profonde. J'ai vécu près de lui de charmantes années; tous les sentiments généreux, c'était lui qui les éveillait en moi. Jamais je ne le vis s'abaisser à l'artifice; la bassesse lui faisait horreur et mettait son âme à la torture. » Tour à tour voyageur, soldat et dramaturge, il justifiait en tout l'idée que Salvator Rosa se fait du poète qui doit être *tutto spirito, tutto bile, tutto fuoco*. Mais Silvio constate aussi avec douleur que l'auteur des *Lettres d'Ortis* avait ouvert son âme, à « des doutes dignes de pitié, » comme il s'exprimera plus tard. « Dans sa tristesse, dit son ami, Foscolo enviait le sort du chrétien qui marche à la clarté divine de l'Évangile. Il entrait souvent dans un temple solitaire, comme n'y entrent pas l'orgueilleux et l'impie. Il éprouvait le besoin de venir humblement et la tête penchée se mêler aux âmes qui, lasses de souffrir, priaient la belle

impétrance des cieux de leur obtenir le pardon du Seigneur, et lorsque, le soir, il m'avait suivi à l'église, il en sortait pensif et tout ému (1). »

Enfin, les quatre amis avaient conduit chez Volta un jeune poète anglais d'une trentaine d'années, mais dont le nom remplissait et dont les vers étonnaient déjà l'Europe entière. Byron promenait alors sous le ciel de l'Italie cette âme impatiente dont il a trop chanté les brûlantes colères et les folles ardeurs. Mais tout ce qui était grand lui était sympathique, et il avait demandé aux poètes, ses amis, de lui faire connaître l'homme dont les découvertes venaient de révéler, dans l'électricité, l'avènement ou la promesse de tout un monde nouveau.

Ils trouvèrent Volta dans son laboratoire. Le savant physicien était alors dans sa soixante-quatorzième année. Même sous ses cheveux blancs, il gardait encore cette attitude droite, « ce front large sillonné par la méditation, ce regard où se peignaient également le calme de l'âme et la pénétration de l'esprit, avec cette taille grande, ces traits nobles et réguliers qui le faisaient ressembler, dit M. Arago, à une statue antique (2). » Dans ce moment, il portait une

(1) Silvio Pellico, *Fragments inédits publiés et traduits* par M. Antoine Lacour. Paris, in-4°.

(2) *Œuvres complètes de Fr. Arago*, t. I, Notices biogr., p. 237.

sorte de houppelande rattachée à la ceinture par une cordelière, comme les peintres représentent les maîtres de la Renaissance. Dans son laboratoire, divers appareils de physique étaient rangés avec une sorte de culte, comme en un sanctuaire. C'étaient d'abord quelques instruments dont lui-même était l'inventeur, comme l'électrophore, le condensateur et l'eudiomètre électrique, la lampe à gaz inflammable, dressés sur une longue table de vieux bois sculpté, avec des livres, des lettres, des papiers tout couverts de formules et de figures, au milieu desquels une Bible antique était ouverte aux premières pages. Enfin, deux bustes de marbre, l'un du Dante et l'autre de Galilée, rappelaient au grand homme le culte de sa jeunesse et celui de son âge mûr : la poésie et la science, qui demeuraient inséparables en son cœur. Une large fenêtre projetait sur ces images une lumière sans voiles, et ouvrait aux regards une large perspective sur le lac et la campagne réjouie par le doux éclat du printemps.

Volta fit aux visiteurs cet accueil simple et bon, déférent et paternel, qui est la politesse des vieillards. Il était absorbé dans de savantes expériences sur la pile électrique qui déjà portait son nom, et, le regard fixé sur le fil conducteur du fluide invisible, comme un père penché sur le berceau de son fils, il se demandait déjà quel serait l'ave-

nir de cette mystérieuse puissance de laquelle il venait d'assurer la conquête et de déterminer les lois.

Les poètes ne s'excusèrent point de troubler son étude; mais ils le félicitèrent des distinctions flatteuses qu'il avait reçues de la France, et le prièrent de réitérer devant eux les expériences qui lui valaient tant de gloire. Volta ne refusa point. On le voyait, pendant la savante manipulation, suivre comme les tressaillements de l'insaisissable vie qui circulait secrètement dans les artères du fil que sa pensée déjà prolongeait sur tout le globe. Foscolo se récriait avec l'enthousiasme ardent des Italiens. Monti était assis en face de l'instrument, et, laissant reposer entre ses genoux le bâton qui soutenait sa vieillesse, il semblait du geste interroger le mystère et commander l'attention à cette jeunesse appelée à voir de si grandes choses. Silvio, debout derrière lui, dans une ombre transparente, paraissait se recueillir. Son pâle visage s'était coloré peu à peu d'une flamme immatérielle, et, comme on l'a représenté dans une belle peinture (1), ramenant d'une main les plis de son manteau, il se

(1) J'ai suivi exactement, dans cette description, le beau tableau qu'a imaginé et tracé de cette scène M. Magaud dans la décoration de la *Galerie historique du Cercle religieux de Marseille.* C'est à cette peintúre que je dois la première pensée de ce récit.

penchait en avant, plein de méditation, de rêverie et d'attente. Placé près de la roue d'une machine électrique, Manzoni semblait vouloir suivre le courant du fluide invisible. Quant au poète anglais, il avait là encore cette attitude superbe et aristocratique que lui donnent ses portraits. Son grand front s'éclairait sans doute d'une lumière plus douce, mais sa narine gonflée et sa lèvre frémissante, comme celles de l'Apollon pythien, gardaient de l'ironie, même dans l'admiration. Il semblait se demander : Mais qu'est-ce donc que l'humanité, si le suprême effort de ses plus grands esprits consiste à épeler ainsi laborieusement les premières syllabes de ce livre du monde que toute sa vaine science ne déchiffrera jamais?

Quand Volta eut achevé de donner à ses amis sa démonstration, dans cette langue élevée, lucide, transparente, qui est la véritable poésie de l'enseignement, le vieux Monti se leva, prit d'une main tremblante la main de son ami, l'étreignit fortement, et l'on vit arriver au bord de ses paupières de ces larmes irrésistibles que Dieu donne plus faciles aux vieillards comme aux enfants.

MONTI.

— Ce n'est pas nous, lui dit-il, mon cher comte, ce n'est pas nous qui saurons le dernier

mot de l'immortelle découverte que vous venez de nous expliquer tout à l'heure. Mais si Dieu ne veut pas que nous voyions ce jour, je vous devrai au moins la consolation d'avoir, avant de mourir, entrevu l'entrée de cet immense avenir. Car elle sera immense, entendez-le, cher comte; je puis bien vous le prédire, s'il est vrai que Dieu accorde la seconde vue à ceux qui, comme moi, sont près de s'en retourner vers lui.

VOLTA.

Je le crois, mon ami; mais veuillez remarquer que ce n'est pas à moi qu'en revient le premier honneur. D'abord je serais mal venu, en présence de Mylord, de taire le nom de Franklin. Puis voici sur cette table des lettres de Galvani, qui m'en ont révélé sur ce domaine de la science plus que mes propres recherches; et, malgré les légers dissentiments qui nous distinguent plutôt qu'ils ne nous divisent, je suis trop redevable à ce grand homme pour que je l'oublie ici.

MANZONI.

Aussi bien l'Italie est-elle fière de tous ses fils. Combien n'en compte-t-elle pas d'illustres dans les sciences aussi bien que dans les arts? Aujourd'hui notre vieux Virgile pourrait lui dire encore: *Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus, magna virum!* Voyez donc, mes amis : Galilée,

Castelli, Cassini, Torricelli, et combien d'autres!

Foscolo applaudit : « Autant de révélateurs d'un nouveau monde! » s'écria-t-il avec sa vive ardeur, et le nom de Christophe Colomb se plaça sur ses lèvres.

Volta sourit et dit : « Pauvre Colombo! il avait les deux péninsules du sud et du nord de l'Amérique devant lui; et cependant il n'a guère touché que quelques îles des Antilles, c'est-à-dire un point, si on les compare à ce vaste continent qu'il ne fit guère que soupçonner. Eh bien, j'aurai fait comme lui.

— Qu'est-ce à dire? repartit le poète.

— C'est-à-dire, cher Silvio, que je ne me fais à cet égard aucune illusion : Dieu n'a soulevé pour moi qu'un petit coin du voile qui recouvre son œuvre. Mais tout ce monde indéfini dont vous parliez tout à l'heure, ce monde impondérable, subtil, qui paraît être la frontière extrême où la matière finit et confine à l'esprit, quels mystères ne cache-t-il pas! Quelles révélations ne nous garde-t-il point! Que de choses inaperçues encore y resplendiront un jour, dans une lumière croissante qui ravira l'esprit! Que n'embrassera-t-il pas, que n'expliquera-t-il pas, quand, des quelques faits partiels, épars, incomplètement observés que nous percevons aujourd'hui, le génie scientifique aura déduit des lois, que ces lois à leur

tour se seront groupées en système, et qu'une large synthèse aura enfin ramené à une belle unité les manifestations isolées de cette nouvelle puissance ! Mais quant à présent, cette puissance, pouvez-vous la définir seulement, me dire ses sources, ses courants, ses affinités, ses manifestations dans l'univers entier ?... Nous connaissions la lumière, nous connaissions la chaleur, puis voici que nous percevons une nouvelle force que nous nommons l'électricité ; mais ces trois perceptions, distinctes dans leurs modes, diffèrent-elles dans leur essence ? Serait-il impossible qu'un jour une analyse, riche de procédés que nous ne possédons pas, arrivât à trouver, je ne dis pas seulement une grande affinité, mais qui sait ? l'unité et peut-être l'identité dans cette trinité de forces qui m'en représente une autre plus mystérieuse encore, parce qu'elle est divine ?... Je parle de fluide ; mais ce que je nomme ainsi, est-ce un agent spécial, ou ne serait-ce pas plutôt simplement un mouvement, une modification, une vibration de l'éther ?... Mais qu'est-ce que l'éther ?... Je vous avoue, mes amis, que je me perds dans ces questions qui reculent devant moi à mesure que j'avance. Nul n'en verra le terme. Ces abîmes m'épouvantent : je pense à ce mot de Pascal, que « l'intelligence de l'homme n'occupe pas plus de place dans le monde des esprits que

son corps n'en occupe dans le monde visible. » Mais je pense aussi que, par tout ce travail, la science de la nature se trouvera ramenée à la simplicité et à l'unité primitive du plan divin. Plus avant nous plongerons dans les causes secondes, plus nous nous approcherons de la cause première. Et, quant à moi, déjà assuré de ce progrès, dont cependant le terme ne se voit pas, je ne sais que m'agenouiller dans l'admiration et l'espérance, et dire avec Rousseau : « O Dieu, c'est le ravissement de ma faiblesse de me sentir écrasé par ta grandeur. Moins je te comprends, grand Dieu, plus je t'adore! »

BYRON.

Eh quoi, monsieur le comte, n'est-ce pas justement le contraire que vous devriez en conclure? Est-ce à l'heure même où l'homme met la main, comme vous faites, sur la clef des plus grands mystères de la nature, qu'il lui convient d'abdiquer les droits de sa raison souveraine? Vous ne croyez donc point à l'homme?

VOLTA.

Oui, je crois à l'homme, Mylord, je crois à sa puissance; mais je ne crois pas moins à son infirmité. Je crois en sa raison; mais c'est précisément le dernier et meilleur effort de la raison de reconnaître ses limites et de confesser, comme on a dit, qu'elle ne sait le tout de rien.

FOSCOLO.

Mais ce qu'elle ne sait point maintenant, elle le saura un jour : il faut savoir attendre. Que l'humanité nous donne seulement dans chaque siècle deux hommes comme vous, et le Dieu de la nature pourra se retirer dans sa béatitude : nous aurons appris à tout expliquer sans lui.

BYRON.

C'est vrai. Pensez donc, ô maître, qu'il n'y a pas deux cents ans qu'on commence à pénétrer sérieusement dans la connaissance de ce globe. Notre Bacon est celui qui en a donné la clef. L'astronomie date de Képler. Les sciences naturelles sont d'hier. La physique date de Lavoisier, la chimie de Bertholet. Et cependant tâchez de calculer leurs progrès? Eh bien, quand deux autres siècles auront passé sur nos ignorances, et secoué sur le vieux monde leur ironique flambeau, je ne vous garantis pas que nous serons plus heureux sous leur lumière nouvelle; mais on y verra clair, et on aura du moins ce petit bonheur de savoir que nous sommes nos maîtres, et que, le Dieu du monde ne s'occupant pas de nous, il nous sera loisible de ne pas nous occuper de lui.

VOLTA.

Vous vous trompez, Mylord. Mes cheveux blancs vous en prient : ne proférez pas ce blasphème

on ne se passe pas de Dieu. Si les philosophes et les poètes le chassaient, les savants le rappelleraient pour rendre compte, lui seul, des insondables mystères que la science n'explique pas et n'expliquera jamais. Il peut se faire sans doute que le premier éblouissement d'une belle découverte illusionne l'orgueil, que l'homme alors décore du nom de cause première ce qui n'est que le fait d'un agent secondaire; qu'il appelle loi la formule sous laquelle son esprit groupe quelques-uns de ces faits. Vaines paroles que tout cela! Que la petite science s'en contente! mais la grande science arrivera, et lorsqu'elle creusera au-dessous de cette superficie, et qu'elle ira jusqu'au fond, elle se retrouvera de plus en plus en face de « Celui qui habite une lumière inaccessible », comme dit un grand Livre que, je le sais, Mylord, vous admirez comme moi.

SILVIO, bas à Foscolo.

Est-ce que toi-même tu ne l'admires pas, ce livre, toi qui fais l'incrédule? Te souviens-tu, Ugo, d'un jour « où me promenant avec le père de mon cher Borsieri, sous l'ombrage des arbres qui avoisinent la ville, je t'y rencontrai assis et lisant? Tu nous aperçus, et tu nous crias de loin : Voici le Livre des éternelles vérités! Je courus à toi, et je pris le livre de tes mains : c'était l'Évangile, et

tu me dis : Baise-le, ce sont bien là les enseignements d'un Dieu (1). »

MONTI.

Vous souvenez-vous de notre Dante? « Insensé est celui dont la raison espère pouvoir parcourir cette route de l'infini qu'habite la substance divine en trois personnes (2). »

MANZONI.

Et cette autre parole : « Courez à la montagne, et délivrez vos yeux des écailles qui empêchent le Dieu de lumière de se manifester à vous (1). »

FOSCOLO.

Cher ami, si quelque chose pouvait me déterminer à gravir cette montagne, ce serait bien assurément le calme que vous me paraissez avoir rencontré sur ses cimes, depuis quelques années. Vous êtes bien heureux...

BYRON.

Sans doute il y a là des réponses qui peuvent

(1) Silvio Pellico, *Fragments*. Édit. Ant. La Tour.

(2) Malto è chi spera che nostra ragione
Possa transcorrer la infinita via
Che tiene una sustanzia in tre persone.
(Dante, *Purgat.*, ch. III, st. 12.)

(3) Correte al monte a spogliarvi lo scoglio
Ch'esser non lascia a voi Dio manifesto.
(Dante, *ibid.*, ch. II, st. 41.)

satisfaire quelques esprits soumis. Mais pourquoi, dites-moi, faire intervenir une action surnaturelle, quand la science nous révèle des forces naturelles qui rendent compte de tout?

VOLTA.

C'est vrai, mais lesquelles, rendant compte de tout, ne sauraient cependant rendre compte d'elles-mêmes. Quand, en dernière analyse, on a nommé les *forces*, croyez-vous qu'on ait dit le dernier mot des choses? Ne serait-ce pas là une manière telle quelle d'exprimer l'impuissance de notre esprit à pénétrer au delà? N'est-ce pas là un beau voile pour masquer notre ignorance? Car enfin, qu'est-ce qu'une force? D'autres que moi, Mylord, ont désespéré de cette définition. Voici ce qu'en vient d'écrire M. de Laplace lui-même, Laplace que vous n'accuserez pas, certes, de mysticisme : « La nature de cette modification singulière en vertu de laquelle un corps est transporté d'un lieu dans un autre, d'un état dans un autre, *est et sera toujours inconnue. Elle a été désignée sous le nom de force*. On ne peut déterminer que ses effets et les lois de son action (1). »

(1) Laplace, *Exposition du système du monde*. Paris, édit de l'an IV, t. I, liv. III, ch. 1, p. 240.

BYRON.

Pourtant, vous conviendrez que l'attraction, par exemple, que la pesanteur est une réalité, et vous ne contesterez pas, j'espère, à Newton d'avoir su ce qu'il disait, quand il en découvrait et promulguait les lois?

VOLTA.

Votre admirable Newton a constaté le fait, il en a formulé l'universalité, il en a calculé et déterminé l'action; mais il était trop sage, trop profondément philosophe pour en faire une cause créatrice, dans le vrai sens de ce mot. Croyez-vous que ce grand esprit se soit figuré qu'un corps puisse agir dans un lieu où il ne serait pas? Lui-même ne disait-il point, dans un doute qui l'honore plus que sa grande science : « La supposition d'une gravité innée et essentielle à la matière, tellement qu'un corps puisse agir sur un autre à distance, est pour moi d'une si grande absurdité, que je ne crois pas qu'un homme qui jouit de la faculté ordinaire de méditer sur les objets physiques puisse jamais l'admettre (1). »

PELLICO.

Mais si cette *gravité*, comme s'exprime New-

(1) Lettre de Newton au docteur Beutley, IIIe lettre du 4 février 1693, dans la *Bibliothèque britannique*, février 1797, vol. IV, no XXX, p. 192.

ton, n'est pas innée et essentielle à la matière, où est-elle, je vous en prie, et comment s'exerce-t-elle?

VOLTA.

Que diriez-vous, mon fils, si j'osais vous laisser voir que, dans mon opinion, cette force universelle qu'on nomme attraction, pesanteur, gravitation, est peut-être due à l'action et à l'universelle présence du fluide électrique qui remplit les espaces qui séparent les corps, et, dans ces corps eux-mêmes, l'espace que les molécules de matière laissent entre elles?... Mais l'espace lui-même, qu'est-il? Qu'est-ce que l'étendue? Qu'est-ce que la matière? Je vous épouvanterais si je vous exposais sur la nature de ces choses les hardies théories de Leibnitz. Écoutez du moins Laplace, écrivant dans le même livre que je viens de citer : « Le rapport des intervalles qui séparent les molécules à leurs dimensions respectives, est peut-être du même ordre que l'intervalle des étoiles qui forment une nébuleuse, laquelle on pourrait, sous ce point de vue, considérer comme un grand corps lumineux (1). »

(1) Laplace, *Exposition du système du monde*, t. III, p. 196. — Voir sur ce sujet un très savant mémoire de M. Polle : *La constitution intime des êtres matériels. Recueil de l'Académie des sciences du département de la Somme.* Amiens, 1853, p. 53.

MANZONI.

Quelle poésie que celle-là !

PELLICO.

La véritable poésie, la poésie de la science, qui sera certainement la poésie de l'avenir.

BYRON.

La poésie de l'inconnu; donc celle du doute infini; car si le secret des causes n'est pas dans la nature...

VOLTA.

Il en faudra conclure qu'il réside dans le sein de Dieu; que la cause première, c'est lui, parce que le législateur infaillible, c'est lui; que le créateur, c'est lui, dernière raison de tout, comme Leibnitz disait : *Deus ultima ratio rerum!* Voilà pourquoi toute science profonde est essentiellement religieuse, que même elle n'est profonde qu'à cette condition, et que, si la petite science éloigne de la religion, la grande science y ramène. C'est votre Bacon, Mylord, qui a dit cette chose.

BYRON.

Je le sais, on nous la citait certes assez souvent, au collège d'Harrow.

PELLICO.

Mais la jeunesse n'en croit rien ou se hâte de l'oublier.

VOLTA

Mon fils, on s'en ressouvient lorsque le souffle des années ou celui du malheur a déchiré le voile d'illusions poétiques qui cachait Dieu aux regards.

FOSCOLO.

Que vous êtes heureux de voir Dieu partout!

VOLTA.

Vous ne dites pas assez : il me semble que par instants je l'approche, je le sens!

MANZONI.

Et que voulez-vous dire?

VOLTA.

Je ne sais si chez vous la faculté esthétique a la même puissance; mais pour moi, que de fois, absorbé dans l'étude d'une théorie féconde, avançant, montant de déductions en déductions, des faits particuliers aux lois et des lois aux systèmes, arrivé tout à coup à la synthèse du sujet, comme un voyageur au faîte d'une montagne, je me suis senti ravi au sein de ces lumineuses généralisations, et l'infini s'est comme entr'ouvert devant moi! Alors il me semblait que Dieu se révélait à mon intelligence dans cette vaste unité qui est son signe divin. Je venais de le surprendre dans le laboratoire de son œuvre créée. Je tressaillais à son souffle; et pendant

que mon esprit confondu l'adorait dans une certitude qui est l'hymne de la science, sa présence divine se révélait à mon cœur par ce frémissement involontaire et ces battements pressés qui, chez nous, trahissent l'approche de quelqu'un qu'on aime.

MANZONI.

Oui, c'est l'apparition de l'infini dans l'âme; nul ne peut s'y soustraire, et, sans être comme vous un maître de la science, j'ai peine à me défendre d'un sentiment mêlé de curiosité et d'effroi quand, contemplant ces découvertes merveilleuses, je me demande où s'arrêtera ce progrès dont nul ne voit le terme.

VOLTA.

Ah! c'est une autre question que celle-là, mes amis. Si nous ne pouvons pénétrer le dernier et divin secret de la science, du moins pouvons-nous pressentir l'extension que l'avenir réserve aux applications qui en seront faites un jour. Ici donnez librement carrière à vos aspirations et à vos espérances. Le champ en sera beau!

PELLICO.

Comment le savez-vous?

VOLTA.

Je ne sais, il est vrai, ni le nom ni le nombre

de ces résultats futurs; mais voici ce que je sais. Je sais qu'il y a là, dans l'électricité, une agilité, une subtilité, une immatérialité que ne possède aucune autre puissance connue dans l'univers. Je sais ensuite que l'homme demandera à cette force de lui donner tout ce qu'elle peut rendre, pour la joie de son esprit et le bonheur de sa vie. Il lui a déjà demandé de le garder de la foudre par le paratonnerre; mais ce n'est que le premier pas. Vous souvenez-vous de ce qu'on rapporte de Michel-Ange frappant de son marteau le marbre où il vient de mettre la beauté et la vie, et lui criant : « Parle donc! » Eh bien! à ce fil qui déjà sait conduire la foudre, attachez une parole : qu'il en soit le messager, un messager plus rapide que ne le sont déjà l'eau, le feu et les vents. Que par lui toutes les idées comme tous les intérêts se trouvent en relation presque instantanément. Faites de ce fluide le milieu dans lequel, par lequel toutes les âmes se toucheront, s'appelleront, se répondront, communiqueront entre elles. Pour cela, au lieu d'une goutte de fluide, faites-en passer des torrents; au lieu d'une étincelle comme celle que je fais jaillir de cette pauvre machine, accumulez des fleuves de lumière et de force; enveloppez-en notre globe, développez-en le travail, multipliez ses formes, cher-

chez-en des sources nouvelles; et laissez faire le temps, le génie de l'homme et la Providence de Dieu. Quelle révolution morale va sortir de là, et de quelles incalculables énergies disposera cet agent mystérieux dans le monde nouveau dont l'avènement fait déjà luire à vos yeux un si séduisant espoir!

PELLICO.

Mais ce serait le renversement de toutes les barrières qu'ont mises entre les peuples l'égoïsme, la violence impie et toutes les passions jalouses! Ce serait peut-être alors la liberté, ô maître! Une fois que serait établi entre toutes les races ce courant fraternel, comment empêcheriez-vous les hommes de se connaître, de se parler, de s'aimer? On a rêvé quelquefois une langue universelle; mais ne serait-ce pas le règne de la pensée universelle qui commencerait alors?

VOLTA.

Vous êtes poète, mon fils, et je crains bien que l'avenir ne donne pas de sitôt raison à ces hautes rêveries. Mais je veux espérer avec vous que Dieu ne nous a révélé ce secret de sa puissance, que pour nous ménager quelque don de sa bonté. Il pourra se faire pourtant que le mal usurpe l'empire de ces forces invisibles et jette dans leurs courants ses discordes, ses erreurs et ses cupidi-

tés. Cela m'attriste parfois; mais la puissance du bien aura ses représailles, voilà mon encouragement. Lorsque ce fil éloquent fera le tour du globe, que le Seigneur y allume une pensée divine : la céleste étincelle embrasera l'univers...

Alors Volta se tut. Ses amis le saluèrent et prirent congé de lui. Le vieux Monti l'embrassa pour la dernière fois. Byron ne le revit plus; mais cette conversation avait laissé en lui une impression religieuse dont il n'était pas maître, et c'est dans ce temps-là qu'il disait le mot célèbre : « Vous verrez que je finirai par aller au Vatican me jeter aux pieds du Pape. »

Silvio Pellico entrait dans *ses Prisons,* à peine deux ans après. Quand, au bout de dix années, il revit sa patrie, Foscolo était mort sur la terre étrangère, Byron était tombé sur le sol de la Grèce, Volta aussi n'était plus.

« Il m'est dur, ô Volta, lui chantait Silvio devenu chrétien, il m'est dur de ne pouvoir plus me jeter un moment dans tes bras, et lever sur ton front le regard d'un fils! Ah! j'espère que tu reposes maintenant parmi les âmes choisies. Regarde-moi du ciel, et demande au Seigneur que je puisse pour toujours te revoir dans la paix. Pardonne si j'ai tant tardé à suivre tes conseils. »

Alors, se rappelant la scène religieuse que nous avons décrite, il ajoutait :

« Dans ta vieillesse, ô Volta, le hasard plaça sur ton chemin un jeune homme insensé... non, ce n'était pas le hasard, mais la bonté du sage Tout-Puissant.

« Et je vis tes ardents efforts. Tu ne voulais pas que je succombasse, séduit par les fausses lueurs de l'impiété, mais que, vaincue par la vérité, mon âme grandît à sa lumière.

« O vous, disais-je au vieillard, vous qui avez vu dans ces secrets plus avant que les autres, vous dont l'âme s'ouvre à la flamme de l'éternel amour, oh! dites-moi comment vos doutes se sont apaisés dans la foi?

« Et le vieillard me répondait : Moi aussi j'ai douté, moi aussi j'ai cherché. Le grand scandale de ma jeunesse fut d'avoir vu les génies de ce temps-là se servir de la science pour combattre la religion. Pour moi, aujourd'hui, je ne vois que Dieu partout (1). »

Orléans, juin 1876.



(1) Silvio Pellico, *Poésies,* Ode à Alessandro Volta.

VIII

JOSEPH D'ARIMATHIE

LES TÉMOIGNAGES



VIII

JOSEPH D'ARIMATHIE

Il existe un Évangile apocryphe ou légendaire intitulé *La narration de Joseph d'Arimathie, celui qui vint réclamer le corps de Jésus* (1). On y rappelle les principaux faits de la Passion de Jésus, et le témoignage du courageux disciple devant Pilate, puis devant le Sanhédrin qui le fait jeter en prison d'où il est tiré miraculeusement.

Ce fragment est-il complet? J'en doute. Qu'y était-il raconté en plus? On ne sait. Le trouvera-t-on jamais? Je crains que non.

Dans ce complément de la légende que nous essayons ici, Joseph d'Arimathie rapporte ce qu'il a vu, et il y parle comme il suit :

LES TÉMOIGNAGES.

... Nous étions trois parmi les princes du

(1) *La Narration de Joseph d'Arimathie, celui qui vint réclamer le corps de Jésus.* Birch l'a publiée le premier, dans son *Auctuarium codicis apocryphi Novi Testamenti fabriciani*, in-8, p. 183-195, Havniæ, 1804. — Voyez aussi Le Nain de Tillemont, *Mém. pour servir à l'Hist. ecclés.*, t. II, p. 26. — M. l'abbé J. Variot, professeur aux Facultés catholiques de Lille, *Les Évangiles apocryphes*, p. 125-131, in-8, Paris, 1878.

peuple qui avions refusé de prendre part à l'inique procès de Jésus de Nazareth, Rabbi Gamaliel, Nicodemus et moi.

Je n'étais pas encore des disciples du Christ; mais j'avais souvent entendu sa parole, sous les portiques du Temple, alors qu'il ravissait le peuple par sa doctrine, et que les émissaires des Pharisiens eux-mêmes envoyés pour le prendre s'en allaient en répétant que jamais homme n'avait parlé comme cet homme. Or aujourd'hui que je le voyais livré aux Gentils par la jalousie des princes des prêtres, ces discours me revenaient au cœur dans une lumière plus vive. Jamais le Maître ne m'avait paru plus divinement grand qu'en face de l'outrage et de l'iniquité; et je n'attendais qu'un signe de sa puissance pour tomber à ses pieds et saluer en lui l'envoyé du Très-Haut.

On était dans la journée des apprêts du sabbat. Jérusalem était troublée. Des bandes la traversaient avec des cris et des menaces, attendant, pour l'insulter, le passage du Juste que, depuis la veille, on traînait, par les rues, de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode. Le Prophète se taisait. Quand on sut que le Prétoire venait de le condamner au supplice de la croix, il y eut un grand éclat d'applaudissements, de rires et de blasphèmes contre lui. Les fauves tenaient leur proie.

Cependant, à l'écart, il y avait les pauvres, les humbles, les souffrants, les opprimés qui tremblaient et pleuraient dans l'ombre, car ils se rappelaient les paroles qu'ils avaient entendu dire au Seigneur avec des larmes : « Jérusalem, qui tues les prophètes de Dieu, que de fois j'ai voulu rassembler tes fils, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu !.. »

Pendant ce temps-là, je m'étais retiré dans ma maison, hors de la porte de la ville, proche de la colline appelée Golgotha. Et là, assis sur le toit en terrasse de ma demeure, j'attendais, le cœur triste, ce qui allait arriver, regardant de ce lieu la ville tumultueuse, prêtant l'oreille à tous ses bruits, et déroulant sur mes genoux le volume des prophéties touchant le Rédempteur promis à Israël.

Dans le trouble de mes pensées et le combat de mon cœur, j'allais de l'un à l'autre récit de nos Livres saints, de la mort d'Abel tué par son frère au sacrifice d'Abraham conduisant Isaac chargé du bois de son supplice, sur cette même colline que j'avais là devant moi. Puis je lisais, dans l'Exode et dans le Lévitique, l'immolation de l'Agneau et la sortie de l'Égypte, la malédiction du Bouc émissaire chargé des crimes du peuple et expulsé dans le désert. Après quoi,

posant le livre, et, la tête dans mes mains, je méditais et me demandais, comme les Rabbins mes frères : « Que représentent ces figures? »

Je relevai le front, au bruit d'une grande foule qui montait de la ville, et dont le tumulte redoublait en approchant de moi. Sur le bord rocheux de mon jardin, le chemin se remplit de piques, de chevaux, de soldats, leur centurion en tête. Et au milieu je vis, enveloppé par une multitude furieuse un homme chargé de sa croix. Et le nom que vociféraient ces furieux, parmi des outrages, des moqueries et des menaces, c'était le nom de Jésus!

Je ne pense pas avoir jamais senti une douleur semblable à cette douleur. Celui qui marchait courbé sous le bois infâme m'apparut défiguré, sanglant, à faire pleurer les Anges de la paix. Je frissonnai jusque dans la moelle de mes os; et frémissant je m'apprêtais à descendre vers lui lorsque je vis les soldats écarter de leurs piques tous ceux qui approchaient. Parmi ceux-là étaient les filles de Jérusalem qui venaient le consoler en essuyant le sang qui coulait de son front, tandis que lui-même, relevant vers elles son visage tranquille, leur défendait de pleurer sinon sur le péché de leur peuple et les malheurs de leur ville.

Le funèbre cortège disparut dans un pli de terrain. Mais à ce même instant, le Fils de l'homme avait levé son regard de miséricorde vers moi, et il avait lu dans mon cœur. Jamais sa face auguste, éclairée de la lumière du ciel, ne m'avait paru plus adorable que sous cette rosée amère de sueur et de sang. Il me sembla qu'un rayon s'en était détaché, et que les pages de mon livre en étaient illuminées.

J'en étais alors, dans ma lecture sainte, à ces paroles d'Isaïe : « Il n'y a plus de beauté en lui, plus de charme. Nous l'avons vu : il n'avait plus aspect humain. Nous avons gémi de le voir ainsi méprisé, le dernier des hommes, l'homme de douleurs, brisé par l'infirmité. Son visage nous était comme dérobé, nous ne l'avons pas reconnu. C'est qu'il est celui qui porte nos langueurs, et qui a pris sur lui nos souffrances. Nous l'eussions pris pour un lépreux, tant la main de Dieu l'avait humilié, frappé. Il a été blessé à cause de nos iniquités, brisé pour expier nos crimes. Le poids de notre rachat s'est appesanti sur sa tête, et nous avons été guéris par ses meurtrissures. Tous nous étions errants comme un troupeau égaré; nous nous étions tous détournés du chemin. Le Seigneur a pris sur lui l'iniquité universelle. Il s'est offert, parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert la bouche, semblable à la

brebis que l'on mène à la boucherie et à l'agneau silencieux sous le fer qui le tond (1). »

Maintenant le chemin était vide. De cette foule de tout à l'heure il ne restait plus au bas que les quelques femmes fidèles que les piques des soldats venaient de repousser. Enveloppées de leurs longs voiles, elles se lamentaient et pleuraient. Je les voyais qui, debout, regardaient de loin ce qu'on allait faire de leur Maître adoré (2).

Pour se consoler entre elles et espérer encore, elles se rappelaient l'une à l'autre les miracles de sa puissance de résurrection et de vie. L'une qui était une veuve de Naïm racontait que le bon Maître, ayant rencontré aux portes de la ville le cercueil de son fils que l'on portait en terre, avait prononcé seulement cette parole souveraine : Jeune homme lève-toi ! Et le jeune homme s'était levé, et Jésus l'avait rendu à sa mère.

L'autre, qui était la femme d'un chef de la synagogue, disait comment sa fille, une enfant de douze ans, était endormie dans la mort, quand lui prenant la main, Jésus lui avait dit de même : Jeune fille lève-toi ! Et il l'avait rendue à son père.

Une autre, une Chananéenne, se tenait prosternée en terre et, parmi ses sanglots j'entendais

(1) Isaïe, ch. LIII.
(2) Luc, XXIII, 49

qu'elle disait qu'elle n'était qu'une pauvre étrangère, mais que le Seigneur ne lui avait pas refusé les miettes de sa pitié, et qu'à elle aussi une fille bien-aimée avait été rendue, à la voix de Jésus!

Et elles se demandaient alors si Celui qu'elles avaient vu ressusciter leurs morts n'allait pas vaincre la mort, comme il avait promis. Et puis, elles se rappelaient comment autrefois il prenait leurs enfants dans ses bras pour les bénir. Mais pourquoi venait-il de dire tout à l'heure : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et vos fils? » Et elles se lamentaient avec une grande douleur.

Sur la même route on voyait passer et s'arrêter, arrogants et superbes, ceux des grands qui, par dédain ne s'étaient pas mêlés à la foule. Je ne les connaissais que trop. C'étaient des pharisiens, des scribes, des docteurs de la loi, ceux qui avaient acheté Judas, intimidé Pilate, ameuté la populace, et qui venaient maintenant jouir de la bien heureuse issue de leur complot. Drapés dans leurs longues robes, les yeux pleins d'une joie haineuse, ils regardaient à l'écart la croix qui se dressait, et, branlant leur turban orné de phylactères, ils jetaient de loin l'ironie de leurs défis à leur victime : « Vah! ô toi qui te vantais de détruire le Temple et de le réédifier en trois jours! C'est l'heure de t'en souvenir! » Et

les autres répondaient : « Qu'il descende donc maintenant de la croix, s'il le peut. Il venait sauver Israël, qu'il se sauve lui-même! » (1) Et ils riaient amèrement.

Je regardai. Au faîte de la colline aride du Calvaire, au-dessus des gardes et des bourreaux, au-dessus de la foule moqueuse ou curieuse, entre deux malfaiteurs, la tête du crucifié se dressa à mes yeux entre la terre et le ciel. Ses bras étaient étendus comme pour embrasser le monde. Sur le fond, un long nuage d'or lui faisait un diadème. Mais dans le lointain grondait la foudre.

A la clarté qui venait de là, je repris la leçon du saint Livre. Le vent du ciel l'avait ouvert au Psaume où il est écrit : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Mon Dieu, je vous invoque et vous ne m'écoutez pas. Cependant vous êtes le Saint qui habitez dans Israël, et nos pères n'ont pas en vain espéré en vous. Pour moi, je suis un ver de terre et non un homme; je suis l'opprobre des mortels et le rebut du peuple. Ceux qui me regardent m'insultent, et, le mépris sur les lèvres, ils ont secoué la tête en disant : « Il a mis son espoir en Dieu, que « Dieu le délivre! Que Dieu le sauve, puisqu'il se

(1) Matthieu, XXVII, 40-42.

« confie en lui ! » O Dieu, ne vous éloignez pas de moi, parce que la tribulation me presse et que personne n'est là pour me secourir... Je me suis écoulé comme l'eau; les méchants se sont rués sur moi, comme le lion rugissant. Ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont compté tous mes os; ils m'ont donné en spectacle; ils se sont partagé mes vêtements et ont tiré ma robe au sort. Mais vous, Seigneur, ne vous éloignez pas. Vous êtes ma force, venez en hâte à mon secours ! » (1)

J'en étais là, quand du haut de la croix un cri puissant se fit entendre. En ce moment la foudre éclata, la terre trembla, les ombres s'épaissirent, je ne vis plus le soleil; autour de moi je sentis que le sol tremblait, une nuit profonde m'enveloppa; la foule épouvantée avait quitté la colline. Je crus que c'était la dernière nuit du monde; et je tombai la face contre terre : un silence de terreur planait sur la ville entière.

Mais ce qu'il y eut alors de plus effrayant, c'est que toute la vallée de Josaphat se souleva, les pierres se brisèrent, les sépulcres s'ouvrirent, les morts ressuscitèrent. Plusieurs les virent dans la ville, après la résurrection de Jésus (2).

Quant à moi, voici la vision que j'en eus, en

(1) Psaume XXII.
(2) Matthieu, XXVII, 52, 53.

cette heure même où le Christ expira, et le grand Témoignage que j'en dois rapporter.



C'était à la sixième heure. Les ténèbres couvraient la face de la terre; seule la tête du Christ demeurait lumineuse. Des formes erraient dans l'ombre, comme un tourbillon vivant de personnes et de choses, avec le bruit indistinct du vent dans la forêt; et leur foule sans nombre s'approchait de plus en plus du sommet où se dressait la croix. C'était le long cortège de ceux qui sont nommés dans le Livre sacré, Prophètes, Patriarches et Justes, qui, sortis de leurs tombeaux, venaient tour à tour reconnaître, contempler et adorer le Rédempteur promis depuis le commencement du monde.

Le premier qui du sein de l'ombre surgit plus grand que les autres fut l'Ange du désert. Je le reconnus à la rude tunique de poil de chameau qu'il portait. Et, comme je lui disais dans mon cœur tremblant : « Qui es-tu? » j'entendis retentir la voix de celui qui avait crié le long du Jourdain : « Préparez les voies du Seigneur! »

Debout au pied de la croix, Jean fils de Zacharie contemplait donc et disait : « Voici l'Agneau de Dieu! Voici celui qui ôte le péché du

ıonde! Il est plus grand que moi, car il fut avant ıoi... Celui qui croit dans le Fils a la vie éternelle, celui qui ne veut pas croire ne verra pas ı vie, et la colère de Dieu demeure sur lui. »

Ainsi à chacun de ceux qui passaient devant e Christ, Jean montrait du doigt la Victime mmaculée, et il disait de même : « Voici l'Agneau de Dieu ! »

Je reconnaissais chacun d'eux aux paroles qu'il roférait. C'était Daniel portant la chevelure et a barbe tordues en longues tresses, comme ceux le Babylone. Il se tourna vers les régions des quatre parties du ciel, l'Égypte, la Babylonie, la Grèce et Rome la superbe, puis adorant le Maître des empires de la terre, il s'écria : « La voici lonc accomplie la vision qui me fut montrée un our par l'Ange Gabriel, le long du fleuve Chobar, dans la première année de Darius, roi des Mèdes! Les voici donc révolues les soixante-deux semaines après lesquelles le Christ devait être mis à mort! La prévarication est maintenant consommée, le péché va prendre fin, l'iniquité sera détruite, la justice éternelle va commencer son règne, car le Saint des saints a reçu l'onction de son sacre sanglant, et il va régner à jamais. »

Isaïe s'avança tout rouge du sang vermeil qu'il avait répandu, lorsque le roi Manassès fit scier ce noble fils d'Amos. Saluant la grande Victime, il

s'écria : « C'est lui, lui l'Emmanuel, le Prince de la paix, le Dieu, le Fort, le Prince du siècle futur. C'est lui, lui le Médiateur de l'alliance nouvelle pour renouveler la terre et remettre sous son sceptre les héritages dispersés ! »

Alors, considérant les blessures saignantes et glorieuses de ce roi de douleurs, sa voix s'éleva tour à tour plaintive et triomphante pour chanter le combat du vainqueur du péché. « Quel est donc celui-ci dont les vêtements sont teints de cette pourpre sanglante ? Qu'il est beau dans cette parure, lui qui vient de faire éclater la force de son bras! » Entendez-le qui répond : « Je suis celui qui suis venu rétablir la justice et combattre pour le salut. — Mais, ô guerrier, pourquoi ton vêtement est-il rouge, et tes habits comme ceux du vigneron qui vient de fouler le pressoir? — C'est que je l'ai foulé le pressoir de la souffrance, et je l'ai foulé seul. J'ai regardé tout autour de moi : personne pour me secourir. Alors c'est à mon bras que j'ai demandé le salut; mon indignation est venue à mon aide. Il s'est levé dans mon cœur le jour de la vengeance, et l'ère de la rédemption est ouverte désormais. »

Et puis j'entendis David, couronné du diadème, qui chantait sur la harpe : « Pourquoi les nations ont-elles frémi, et les rois ont-ils tenu

eil contre le Seigneur et son Christ? Il se mo-
a d'eux Celui qui habite dans le ciel. Le voici
i à qui le Seigneur a dit : Tu es mon fils et
i engendré aujourd'hui. Demande-moi, et je
›nnerai les nations en héritage. Il a bu, sur
chemin, de l'eau amère du torrent, mais il
'era la tête, et du haut de Sion il étendra son
tre jusqu'aux confins de l'univers. »
›us les Voyants d'Israël s'avançaient pressés,
ras tendus vers le Libérateur. Élie était des-
.u de son char de feu. Élisée était revêtu du
teau qu'il avait hérité de son maître. Ézé-
l avait gardé son aspect plein d'épouvante.
mie était reconnaissable à son regard plein
ouleur, et je l'entendis qui disait : « Mon
:tion est grande comme la mer. O vous
qui passez par le chemin, regardez et
:z s'il est une douleur pareille à cette dou-
. »
'autres voix semblaient venir d'un lointain
profond, immense, hommes des premiers
, sortant du fond des siècles oubliés, pour
re hommage à Celui qui fut hier, qui est au-
l'hui et qui sera toujours. Je reconnus Moïse
leux Tables de la loi qu'il présentait au Lé-
teur éternel, et aux deux rayons de gloire
›'échappaient de sa face. Aaron portait la
ue robe d'hyacinthe, l'éphod, la tiare du

grand-prêtre, et il tenait en main la verge avec laquelle il avait rempli de prodiges la cour du Pharaon. Job, les cheveux et la barbe hérissés de terreur, comme lorsqu'il vit passer Jéhovah devant sa face, contemplait dans sa chair le Rédempteur vivant qu'il avait prophétisé.

Derrière encore, plus loin, le vieux Jacob parut ; il regarda et se consola de ce que « le sceptre était sorti de Juda, parce qu'il voyait Celui qui devait être envoyé, l'attente des nations ». Joseph s'inclina devant Celui qui seul méritait le grand nom de « sauveur du monde ». Il était reconnaissable à l'anneau royal, à la robe de splendeur, au collier d'or que lui avait donné le Pharaon, lorsqu'il l'avait fait monter sur son char pour régner avec lui sur la terre d'Égypte. Abraham se réjouit, parce qu'il voyait enfin venu le jour de ce Fils en qui toutes les nations devaient être bénies. Isaac reconnut un frère dans Celui qui était immolé sur la montagne. Melchisédech tenait dans ses mains le pain et le vin du sacrifice qu'il semblait offrir à la victime divine. Noé cherchait au-dessus de cette tête, radieuse jusque dans la mort, l'arc-en-ciel de la nouvelle alliance de Dieu avec son peuple.

Enfin, des dernières profondeurs des temps, on entendit dans les airs un concert harmonieux. C'étaient les filles d'Ève qui chantaient et redi-

saient à leur première mère : « Victoire à toi, ô mère, console-toi! Le Fils de la femme a brisé la tête du serpent. »

Quand chacun des ressuscités fut venu rendre ainsi témoignage tour à tour, ce fut alors l'assemblée tout entière, qui se prosterna devant la croix du Fils de l'homme; et ensemble, d'une voix forte comme celle des grandes eaux, ils entonnèrent ce cantique : « Salut à notre Dieu qui est assis sur son trône, et à l'Agneau rédempteur. Bénédiction et gloire, sagesse et action de grâces, honneur, vertu et force à lui, dans les siècles des siècles. Amen! »

Je compris alors que les Écritures étaient maintenant accomplies, et que tout était consommé. La vision disparut peu à peu de mes yeux; les ténèbres s'éclaircirent : elles avaient couvert la terre de la sixième à la neuvième heure du jour. Je regardai vers la croix. Je n'y vis plus que Jean, fils de Zébédée, et Marie mère de Jésus debout aux pieds de son Fils.

Près de moi, sur le chemin, un centenier passa qui descendait du Calvaire. C'était celui qui venait de commander les gardes; il marchait la tête baissée; et je l'entendis qui répétait, en se frappant la poitrine : « Celui-là était vraiment le Fils de Dieu! » (1)

(1) Matth., XXVII, 54. Luc, XXIII, 117.

Disant cela, le soldat de César se tourna tour à tour vers chacun des points du ciel, comme s'il eût voulu se faire entendre de l'Empire tout entier. Et, de tous les points, de toutes les frontières de la Gentilité, c'était comme un écho qui répercutait et me renvoyait cette profession de foi : « Celui-là était vraiment le Fils de Dieu! »

Descendant du lieu haut où cette vision m'avait été donnée, je fus trouver Nicodème et je lui rapportai ce que je venais de voir, et comment les prophètes avaient parlé devant moi.

Son cœur n'était plus tremblant, mais intrépide et fort, comme le mien. Je lui déclarai que j'avais résolu de faire au Crucifié les honneurs du sépulcre que j'avais fait préparer dans une grotte de mon jardin, après avoir enveloppé son corps sacré de bandelettes et l'avoir embaumé de parfums de grand prix.

Il sortit pour aller acheter les aromates avant l'heure à laquelle commence le repos du Sabbat. Et moi, « me rendant près de Pilate de qui j'étais connu, je lui demandai hardiment le corps de Jésus. » (1)

(1) Matth., XXVII, 57, 58. Venit homo dives ab Arimathea, nomine Joseph, qui accessit ad Pilatum, et petiit audacter corpus Jesu. Marc, XV, 43; Luc, XXIII, 50; Jean, XIX, 38.

IX

LA FIN DE PILATE



IX

LA FIN DE PILATE

Il n'est pas possible qu'étant allé à Vienne, en Dauphiné, vous n'ayez vu, près d'une des portes, l'antique monument que les Viennois appellent l'*Aiguille*. C'est un édicule carré et évidé sur chaque face, formant arcade, portant une petite pyramide ou obélisque, et qui rappelle certains tombeaux de la voie Appienne. En effet beaucoup, à tort ou à raison, le tiennent pour un tombeau romain. Il borde aujourd'hui la grande route qui va de Lyon à Marseille, en longeant presque le Rhône, lequel coule au pied des ruines de cette petite Athènes de la Gaule des Césars.

Vienne était cela autrefois. Il y avait là un théâtre, des arènes, un prétoire, un arc de triomphe, un temple à Auguste et à Livie, un beau pont sur le fleuve, des aqueducs, des thermes, dont on retrouve quelque chose. C'était plus

qu'un important municipe de province, c'était presque une capitale. Sous Claude, le préfet des Gaules y avait son palais, et le préfet maritime y surveillait sa flottille, qui remontait et souvent stationnait dans le Rhône. On y cultivait les lettres. Une petite cour gravitait autour de ces petits princes; des rhéteurs, beaux esprits, se redisaient, aux Bains, les petits vers de Martial, ce dont lui-même a tiré vanité quelque part (1).

Aujourd'hui la *Vigenna* ou *Vienna* antique est une ville morte : hommes et choses d'autrefois y sont oubliés, et l'Aiguille viennoise, en promenant mélancoliquement, depuis dix-huit siècles, son ombre autour d'elle, n'a rien écrit sur la poussière qui nous fasse connaître celui dont les cendres ont reposé sous ce mausolée, Le socle ne porte pas de nom; l'histoire garde le silence; mais la tradition, elle, est encore vivace. Elle parle, et quand on demande aux gens de la ville : « Qui repose là? » ils répondent en se signant : « C'est le tombeau de Pilate! Eh! le pauvre! »

(1) V. Malte-Brun, *Géographie*, liv. LIII, p. 135. — *Univers pittoresque*, par le C[te] de la Borde, p. 42. — *Géographie de la Gaule*, d'après la table de Peutinger, par Ernest Desjardin, p. 317. — L. Millin, *Voyage dans le midi de la Gaule*, tome II.

Martial, lib. VII, *Epig.* 88.

Fertur habere meos si vera est fama libellos
Inter delicias pulchra Vienna meos.

Le tombeau de Pilate? Comment se trouve-t-il là? Ceux qui racontent, qui dissertent, qui compulsent les souvenirs, ne sauront pas vous le dire. Ceux qui devinent, qui chantent, qui demandent peu aux livres, qui demandent tout aux rêves dont le vol perce les nuages, même les nuages de l'histoire, en savent-ils davantage? Il faut du moins les entendre. Le *mens divinior* dont ils se disent gratifiés a le secret des choses; et ils ont des récits qui consolent de la vérité, parce qu'ils sont plus beaux qu'elle, si toutefois il est rien de plus beau que le vrai?

*
* *

C'était donc là, à Vienne, que vivait exilé le trop fameux Pilate, procurateur de la Judée sous Tibère, qui, pour ne pas déplaire à son maître, avait fait crucifier son Dieu. Ce Dieu avait eu sa revanche, et sur un signal invisible de sa main, l'ami de César avait été disgracié et proscrit par décret de César. Les princes veulent bien qu'on les serve, mais non qu'on les compromette. Pilate avait dépassé la mesure d'exactions et de vexations permises aux agents de l'Empire. Le peuple s'était soulevé, les délateurs avaient dénoncé, le sénat s'était inquiété, le

prince s'était irrité, et Pilate rappelé de son gouvernement avait été jeté, par-dessus les Alpes, dans une ville de troisième ordre, où, comme on pense bien, il était tombé fort étourdi du coup et meurtri de sa chute.

Il ne devait pas s'en remettre. Ce n'est point que le procurateur fût sorti les mains vides de son gouvernement; les richesses de l'Orient, prélevées sur les tributaires, l'avaient dédommagé des ennuis de vivre loin de ce que Cicéron appelait la Ville-Lumière (1). Il avait rapporté de là dans l'ancienne cité des Allobroges de beaux restes de l'opulence qu'il devait à son rare talent dans l'art d'administrer, lequel, dès ce temps-là, se confondait avec celui de s'enrichir. Mais la domination était le fond d'un Romain, comme la liberté était le fond d'un barbare : et l'ambition de Pilate ne se consolait pas d'avoir vu les faisceaux proconsulaires se briser entre ses mains, sinon sur ses épaules, à jamais privées du laticlave.

Sa femme, Claudia Procula (2), essayait bien de panser la blessure de l'exil, et elle avait la main assez délicate pour cela; mais une autre blessure s'était ouverte dans ce cœur, une bles-

(1) Urbem, urbem cole, mi Rufe, in ista luce vive.

(2) Une très ancienne légende des Gaules porte que Claudia Procula, femme de Pilate, était originaire de Narbonne.

sure étrange qui s'envenimait chaque jour : la blessure du remords. Lui, le Romain, lui le sceptique, s'était pourtant bien cru prémuni, cuirassé contre ce préjugé vulgaire. Il en avait tenu si peu de compte, tout le temps qu'il avait été un des maîtres de l'Orient! Mais maintenant, il était seul, proscrit, brisé, loin des hommes, près de lui-même; et dans le silence de cet isolement, tout ce monde de crimes avait retrouvé une voix qu'il croyait étouffée et qui n'était que baillonnée. C'était une voix vengeresse comme celle des Euménides; et quand tout ce sang versé, tout ce peuple écrasé, surtout ce Prophète immolé, ce Nazaréen crucifié, se dressaient devant lui, il passait sur son front une sueur froide que seule pouvait essuyer la main de Claudia. Alors le malheureux, comme pour échapper à lui-même, s'enfuyait effaré par la campagne, où on le voyait porter ses pas précipités, suivant de près le bord du fleuve, qu'il contemplait d'un œil avide pendant de longues heures.

*
* *

Un jour de l'an 39, sous le second consulat de Caïus César Caligula Auguste, et celui de L. Apronius Cæsanius, on entendit parler, dans la maison de Pilate, d'une troupe de Juifs et de

Juives qui venaient de débarquer à Marseille. De là ils s'étaient dispersés dans la vallée du Rhône, prêchant un Dieu nouveau, et opérant, disait-on, de ces prodiges surhumains que le peuple se plaît à prêter aux magiciens de l'Orient. Une femme de cette nation, appelée Marthe, était venue à Vienne qu'elle enchantait de ses récits et aussi des merveilles de son art prestigieux. Tout le peuple courait à elle et s'attachait à ses pas.

Cette nouvelle apportée à Pilate lui déplut : « Des Juifs! partout des Juifs! s'écria-t-il irrité. Qu'est-ce que ces mendiants peuvent donc venir faire ici? Ne saurait-on trouver dans tout l'Empire un coin où ne pénètre, où ne pullule cette engeance maudite? Des Juifs! Des Juifs! Des Juifs! »

Claudia, comme toujours, s'efforça de le calmer. Elle s'assit près de lui, sous un atrium ouvert d'où de grands jardins descendaient en pente jusqu'au fleuve que l'on voyait au loin s'enfoncer entre des collines argentées par les feux du matin.

« Mais, seigneur, lui disait-elle d'une voix qu'elle rendait encore plus douce qu'à l'ordinaire, que peuvent vous faire ces pauvres Juifs qui eux ne vous connaissent pas? Pourquoi toujours penser à ce peuple? Pourquoi tant vous agiter? Ne sauriez-vous vivre heureux dans cette

villa où tout respire la paix. Allons, si vous m'en croyez, nous ne songerons plus au passé, et nous jouirons au jour le jour du bonheur de vivre ensemble et de n'être plus rien...

— « N'être plus rien, Claudia! Mais comprenez-vous ce mot? N'être plus rien, au lendemain de si belles destinées, et à la veille de grandeurs plus magnifiques encore! Ces grandeurs supérieures, il les atteindra peut-être lui, ce Vitellius, ce gouverneur de la Syrie, cet ennemi de ma fortune, qui, vendant ses services à ces vils Samaritains, m'a dénoncé à Rome, où il a fallu me rendre comme un criminel vulgaire, pour me justifier. Et qu'avais-je fait, sinon réprimer la révolte de Samarie menaçante, arrêter les insurgés au pied du mont Garizim, décapiter leurs chefs et servir ainsi Rome, l'État et le Prince? (1)

— « Il est vrai que vous avez fait beaucoup pour le Prince...

— « J'ai fait tout, Claudia. C'est pour lui que je me suis fait un ennemi de ce peuple qui ne prononce plus le nom de Pilate qu'avec horreur. Ce sont ses images sacrées que j'avais introduites de nuit à Jérusalem, malgré la religion de cette race superstitieuse. Et quand toute la ville en

(1) Josèphe, *Histoire des Juifs*, livre XVIII, ch. V.

deuil se porta à Césarée, enveloppa mon palais, se jeta à terre autour de ma demeure et resta ainsi durant cinq jours et cinq nuits, pleurant, gémissant, mêlant de la cendre à ses cheveux, déchirant ses vêtements, me suppliant d'enlever de la Cité sainte ces signes sacrilèges, vous m'êtes témoin que je ne fléchis point, je montai sur mon tribunal, et j'ordonnai à la cohorte d'envelopper cette troupe et de tirer l'épée... Si je cédai enfin, si à la vue de ces Juifs qui, prosternés à terre, présentaient d'eux-mêmes leur gorge aux légionnaires, je leur fis grâce de la vie, c'est moins pour eux que pour lui, car je craignais une sédition et une nouvelle insulte aux aigles de César (1).

— « Il est digne de vous, seigneur, d'avoir été clément. Je sais bien, d'ailleurs, que vous n'êtes pas cruel. »

En disant ces paroles, Claudia avait mis sa main dans celle de Pilate; il comprit ainsi qu'elle était contente de lui et qu'elle le remerciait.

— « Oh! non, je ne suis pas cruel; reprit-il aussitôt. Je n'aime pas le sang, Claudia, il ne faut jamais verser le sang inutilement. Et puis, ne serait-ce pas dommage de souiller un glaive

(1) Josèphe, *Ibid.*, ch. IV.

romain du vil sang de ce peuple? Je le méprise trop pour cela. Témoin cette insurrection que je réprimai, à Jérusalem, mais à coups de bâtons simplement. Vous en souvenez-vous? »

Claudia baissa les yeux.

Pilate se frottait les mains, et, s'efforçant de rire : « Cette populace ! Croyez-vous qu'elle avait eu l'audace de murmurer contre moi, parce que — belle affaire ! — j'avais enlevé quelques drachmes à ce qu'ils nomment leur corban, leur trésor sacré, pour avec cela construire des acqueducs et leur donner de l'eau. Les ingrats ! J'aurais pu tirer d'eux une sanglante vengeance. Je préférai n'armer nos soldats déguisés et mêlés à la foule que de bâtons au lieu d'épées, avec ordre de frapper au premier cri séditieux. Il est vrai qu'ils frappèrent fort. Quelle collision ! quels cris ! quel tumulte ! quelle déroute ! Il fallait voir ces circoncis s'enfuir sous cette grêle de coups, ou se traîner à demi-assommés et rompus ! Plusieurs restèrent sur place. Du moins les autres n'y revinrent plus ; la leçon était donnée. En vérité, ce n'est pas une race comme les autres celle-là. » (1)

La matrone se taisait; sa main avait abandonné celle de son époux.

Pilate, lui, s'applaudissait : « N'est-ce pas

(1) Joseph, *La guerre des Juifs*, liv. II, ch. XIV.

bien joué? demandait-il. Vous ne dites rien, Claudia, vous détournez la tête? Est-ce que vous allez encore plaindre ces misérables? Vous avez montré toujours quelque faible pour eux.

— « Il est vrai, seigneur; et vous daignerez pardonner cette faiblesse chez une femme. Mais je ne peux m'égayer du supplice de l'innocent.

— « L'innocent! L'innocent! Mais de qui voulez-vous parler? J'ai supplicié l'innocent? quel est donc cet innocent? »

Claudia regarda son époux : il était agité.

— « O seigneur, pardonnez-moi si j'ai réveillé en vous quelque souvenir pénible. Mais vous me semblez souffrir. Pourquoi, grands dieux! ces regards, ce tremblement, ce trouble? Vous ai-je offensé, seigneur? »

Pilate n'entendait rien, et continuant toujours: « L'innocent! L'innocent! Je vous ai compris, Claudia : vous pensez à votre protégé, à ce juif, ce Galiléen, ce séducteur des foules que vous me recommandiez jusque sur le tribunal où je siégeais pour son affaire, et qu'aujourd'hui vous venez encore m'accuser d'avoir crucifié. Vous êtes cruelle, Claudia. »

Ayant dit cela, Pilate allait, venait, s'animait, parlait tout seul comme s'il plaidait un procès personnel devant je ne sais quel juge importun,

invisible, celui de sa conscience et celui de l'avenir :

« Cet innocent, Claudia, qui vous tient tant au cœur, qu'ai-je de commun avec lui et avec son supplice? Vous savez bien que moi, je ne voulais pas le faire mourir; et que je refusai formellement de me mêler de cette affaire. Lorsque les Juifs envieux l'amenèrent à mon prétoire, me le dénonçant comme un malfaiteur, je leur dis pour toute réponse de le prendre eux-mêmes et de le juger selon leur propre loi. Ils me répondirent alors qu'ils n'en avaient plus le droit : c'était vrai. Il fallut bien ainsi commencer l'instruction. Elle fut bénigne. Quand ils vinrent l'accuser ridiculement d'élever des prétentions à la royauté, lui ce pauvre ouvrier, je ne pus les prendre au sérieux, et je leur déclarai à tous que cela ne me regardait pas. Est-ce que j'étais juif, moi, pour me mêler de leurs querelles? Quant à lui, ce monarque pour rire, je l'interrogeai sur son royaume. Lorsqu'il m'eut dit que ce royaume n'était pas de ce monde, je ne vis plus en lui qu'un rêveur; et j'eus le courage de déclarer qu'il n'y avait en lui aucun sujet de condamnation. Est-ce vrai, Claudia, est-ce vrai?

— « Il est vrai que vous avez publiquement reconnu son innocence : vous êtes juste, seigneur.

— « Que pouvais-je de plus? J'allais de cet homme au peuple et du peuple à cet homme : il était vraiment extraordinaire. Je le pressais de se justifier, mais lui ne répondait rien. Pourquoi ne se justifiait-il pas? Il semble qu'il avait pris le parti de mourir; pouvais-je le sauver malgré lui? Je m'avisai d'un expédient. On venait de me dire qu'il était de la Galilée, je le renvoyai à Hérode comme à son juge naturel. Hérode se moqua de lui et peut-être de moi, et il me le renvoya : la fatalité me poursuivait. Une ressource toutefois me restait encore. Je proposai de lui faire grâce, à l'occasion de la Pâque, comme c'est la coutume des Juifs. Mais eux, les insensés! préférèrent à celui-ci je ne sais quel scélérat, pris dans une sédition les armes à la main. Ils s'acharnaient sur leur proie. Des voix criaient dans le prétoire : « Crucifiez-le! crucifiez-le! »

— « Oui, les voix de cette populace que vous aviez su tant de fois mépriser et réprimer...

— « C'est vrai; mais je ne me sentais plus le maître, ni de la foule ni de moi. Il fallait les satisfaire au moins en quelque chose. Vous voyez bien, Claudia, que je ne cédais que pas à pas, et ne reculais qu'en bon ordre. Ne voulant pas prendre sur moi de faire mourir ce malheureux,

je le fis battre de verges; et, espérant que cela apaiserait cette plèbe de le voir ainsi flagellé, meurtri, épuisé, sanglant, je le lui présentai en disant : « Voilà l'homme! » Rien ne put les attendrir; j'essayai donc de les faire rire. C'était une tactique de ma clémence de rendre ce pauvre prétendant ridicule, afin de le rendre pardonnable. Je le fis revêtir, non, pas moi, mais je laissai ma garde l'affubler d'une pourpre de dérision, l'armer d'un sceptre de roseau, le couronner d'épines, en le saluant roi. Cette fois encore, comptant désarmer leur colère par le rire ou la pitié : « Voilà votre roi! » leur dis-je. Rien n'y fit. Je dus m'entendre de nouveau crier par mille voix : « Crucifiez-le! crucifiez-le! » — « Quoi, « crucifier votre roi! » — Je disais cela par ironie, mais eux ne riaient pas : « Au nom de la loi, « reprenaient-ils, il doit mourir! »

— « La loi! Quel autre que vous en était l'interprète, seigneur? Était-ce à cette multitude à vous imposer la sienne?

— « J'étais plein d'épouvante, je me sentais poussé à une extrémité que je voulais éviter; car ils hurlaient toujours : « Enlevez-le, crucifiez-le! » Ce qui m'impressionnait, c'est que, parmi ces voix, il y en avait de plus savamment perfides qui disaient : « Nous n'avons pas d'autre roi que « César. » Celles-là m'entraient dans le cœur

comme un glaive. Il y en eut même quelques-uns qui me dirent clairement que, si je faisais grâce, je n'étais plus ami de César. Je sentais comme le fantôme du dénonciateur qui rôdait autour de moi, tenant la délation suspendue sur ma tête. C'était trop fort. Que faire? Est-ce que je pouvais me perdre moi-même pour le plaisir de sauver un homme de Nazareth? Et, après tout, dites-moi, n'avais-je point fait mon devoir? Le devoir! Peut-il y en avoir d'autre, pour un magistrat romain, que de faire respecter la souveraineté de Rome? Est-ce qu'il y a pour nous, mandataires de l'État, une autre autorité, une autre majesté, une autre divinité que la sienne?

« Non; c'était trop longtemps avoir pris ce juif au sérieux. Vous savez le reste, Claudia : ce concurrent de César, ce prétendu roi des Juifs, je lui donnai un trône, il monta sur une croix. Et pour montrer le cas que je faisais et d'eux-mêmes et de lui, je fis lire au-dessus de sa tête : JÉSUS NAZARÉEN, ROI DES JUIFS. Le soir, justice était faite, et il avait vécu....... »

Pilate se drapait et se redressait, affectant l'assurance, comme s'il venait de sauver l'Empire. Il regarda sa femme : « Mais vous semblez pleurer, Claudia? Vous tremblez, qu'est-ce cela? Eh quoi? voyons, n'avais-je pas fait ce que je devais? Qu'eussiez-vous fait vous-même? »

*
* *

Claudia releva sa tête qu'elle tenait dans ses mains : « Ce que j'aurais fait, seigneur? Ce que vous deviez faire? Mais j'avais pris, dès lors, la liberté de vous le dire. Ne venez-vous pas de rappeler qu'à cette heure même je vous envoyai prier à votre prétoire : « De grâce, qu'il n'y ait « rien entre vous et ce juste! »

— « Ce juste, dites-vous, Claudia? Ce juste, disiez-vous? oui, c'est le nom que vous lui donniez. Mais qu'en saviez-vous donc? Est-ce qu'on est juste encore du jour où l'on devient un danger pour l'État? Et vous, femmes, qu'entendez-vous aux affaires de ce genre?

— « C'est vrai, seigneur; et voilà pourquoi vous voudrez bien me pardonner de n'avoir vu dans ce malheureux qu'un homme de bien à ménager, sinon un sage à admirer.

— « Un sage? eh bien, oui, peut-être, ce n'était pas un homme vulgaire. Il aurait pu devenir un personnage dans son pays, s'il eût su comprendre son rôle. Mais pourquoi s'est-il aliéné à plaisir tous les puissants de sa nation? Pourquoi ces idées de réforme et ce rêve insensé d'un royaume de Dieu? Il a soulevé la colère, il a déchaîné la vengeance. Il s'est perdu lui-même.

— « Oui, seigneur, mais cela pour le salut de son peuple.

— « Il l'eût sauvé en le dominant, car il avait de l'éloquence, de la puissance, de l'empire. On l'a bien vu après lui. Enfin, faut-il que je vous l'avoue? moi-même, je ressentais une certaine impression étrange devant lui. Son regard entrait dans mon âme, et y jetait des troubles dont je n'étais pas le maître. Il se disait roi, et il en avait l'autorité, la grandeur; une grandeur qui s'imposait et qui me subjuguait. Je n'ai jamais vu de criminel comme ce criminel-là. Il se disait descendre d'en haut et venu en ce monde pour témoigner de la vérité, comme s'il y en avait une! Qu'est-ce que la vérité, et que voulait-il dire? Je souriais, et pourtant je me sentais aux prises avec un terrible mystère. Je ne pouvais deviner ce que c'était que cet homme. Quand je lui parlais de mon pouvoir, il me parlait du sien. Il me disait, lui ce juif, à moi magistrat romain, que je n'aurais nulle puissance sur lui, si elle ne m'avait été conférée d'en haut, par lui apparemment! Il me parlait, le croiriez-vous? à moi son juge, de mon péché et d'un autre péché encore plus grand que le mien! C'était à ne plus savoir qui était l'accusé. Je vous l'avoue, Claudia, je n'étais pas tranquille. Mais que craignais-je donc? On parlait, il est vrai, beaucoup de cet

homme singulier, depuis trois ans dans le pays; on en faisait un prophète. Mais qu'est-ce qu'un prophète pour nous? Un voyant de l'avenir? Mais l'avenir, qui le connaît, Claudia? Ah! vous peut-être. Oui, vous croyez aux songes, je devrais m'en souvenir. Car enfin n'est-ce pas à un songe que vous vouliez m'intéresser, d'un songe que vous prétendiez me faire peur, lorsque vous vous empressiez tant de me l'envoyer dire, séance tenante, à l'audience? (1)

— « Ah! mon ami, ce songe, cette vision, que j'en ai souffert cette nuit-là, à cause de vous! Ne m'en parlez jamais.

— « Quel était-il, Claudia? Vous en souvenez-vous?

— « Ah! Dieu! si je m'en souviens! Je le porte sans cesse devant les yeux, sans pouvoir m'en distraire. Mais il restera mon secret jusqu'à mon dernier jour.

— « De secret entre vous et moi il n'en peut exister, Claudia. Dites-moi ce songe, je le veux. »

Claudia se taisait.

« Je le veux, » dit Pilate, et d'un geste souverain il lui commanda de parler.

Elle obéit : « Eh bien, dit-elle, ce même

(1) Matthieu, XXVII, 19 : Sedente autem illo pro tribunali, misit ad eum uxor ejus dicens : Nihil tibi et justo illi. Multa enim passa sum hodie per visum propter eum.

homme, qui à cette heure, comparaissait devant vous, moi, pendant ce même temps, je le voyais, je ne sais comment, sur des hauteurs célestes, plein de gloire et de majesté! Il me semblait qu'il portait des cicatrices dans ses pieds et dans ses mains, mais des cicatrices desquelles s'échappaient des gerbes de lumière. Son visage avait l'éclat du soleil, sa robe la blancheur de la neige. Des esprits innombrables formaient autour de lui comme une armée d'étoiles qui l'enveloppaient de clarté et d'harmonies inénarrables. Une grande foule l'environnait, et j'eus alors le spectacle d'un triomphe tel que Rome n'en vit jamais de semblable. Cet homme que des millions de voix appelaient le Roi des siècles, je vis les siècles, un à un, défiler devant lui, tous les siècles du passé, tous les siècles de l'avenir, un nouvel ordre de siècles qui tous dataient de lui et portaient son signe sur le front. C'étaient des multitudes sans nombre d'hommes, de femmes, d'enfants, qui venaient tour à tour déposer leurs hommages d'adoration à ses pieds. Il y avait des soldats, des philosophes, des esclaves, des empereurs, des rois, des impératrices, des vierges, des veuves, des mères, des prêtres, des magistrats, toutes les langues, tous les âges, toutes les conditions. Il en venait du midi et du septentrion, de l'orient et du couchant, de l'Asie, de

l'Afrique, des îles lointaines et inconnues encore. Il en venait toujours, et je ne pus compter le nombre des siècles successifs qui arrivèrent ainsi apporter à ses pieds l'or, l'encens et la myrrhe... »

Pendant qu'elle parlait de la sorte, Pilate s'efforçait de sourire, mais sa face pâlissait, mais ses traits se contractaient, mais ses membres tremblaient. Claudia ne le voyait pas; elle avait les yeux au ciel comme si la vision était encore devant elle. Elle continuait disant :

« Vous et moi étions là, seigneur, contemplant ce défilé céleste dans une stupeur muette, quand ce Souverain du monde tourna son regard vers vous. Et je crois entendre encore de quel accent il vous dit : « Tu me demandais si j'étais roi : « suis-je Roi maintenant? » Ses yeux lançaient des éclairs.

« Au même instant, tous ces siècles, tous ces peuples, tous ces mondes entonnèrent un hymne qui remplit la terre et les cieux. Cet hymne commençait par cette parole : *Credo!* qu'ils répétaient ensuite comme un refrain à chaque strophe de l'immense cantique. On lui chantait, à cet homme glorieux, qu'il était Dieu, Fils de Dieu, lumière de lumière et vrai Dieu de vrai Dieu. On le bénissait de ce qu'il était descendu des cieux, afin de se faire homme pour le salut des hommes.

A ce moment, l'immensité se prosternait et adorait...

« Poursuivrai-je, seigneur ?... Tout à coup, ce chant des mondes se continuant sur un mode plaintif, les harpes gémirent, les cieux frémirent, la terre trembla, les esprits se voilèrent la face, et l'univers chanta tout d'une voix, avec stupeur : *Et il a été crucifié sous Ponce-Pilate!*

« Ponce-Pilate! Votre nom, seigneur, votre nom vénéré, voué à l'exécration du ciel et de la terre, de tout ce qui est, de tout ce qui sera! J'en reçus un tel coup, que je m'éveillai de ce songe, si toutefois ce n'était qu'un songe. Et y voyant une sorte d'avertissement du ciel, — pardonnez à la superstition d'une femme, — j'envoyai aussitôt à votre tribunal un message qui vous apprît le grand tourment que je souffrais, que je souffrais pour vous, au sujet de cet homme qui maintenant était plus qu'un homme pour moi. »

*
* *

Pilate était atterré. Il branlait la tête, il serrait les lèvres, il y avait dans ses yeux de la colère, de la terreur, du dédain; il y avait un feu sinistre, mais il n'y avait pas de larmes. Il essuyait son front, il disait des mots confus, il parlait de tombeau qu'il avait fait garder, de soldats

qu'il avait placés, de sceau qu'il avait posé sur la pierre du sépulcre, de fausses nouvelles, de dires de femmes, de disciples trompeurs : c'était incohérent.

Puis, éclatant tout à coup : « Est-ce ma faute à moi si les Juifs me l'ont livré? Est-ce moi qui l'ai tué? Ne m'ont-ils pas dit eux-mêmes au prétoire qu'ils prenaient sur eux cette affaire? Ne se sont-ils pas écrié : « Que son sang retombe sur « nous! » Et moi, pendant ce temps, qu'ai-je fait? Tout le peuple l'a vu : je me suis lavé les mains; et j'ai ajouté : « Vous voyez, je suis innocent du « sang de ce juste; arrangez-vous! » (1)

En prononçant ces derniers mots, Pilate était étrange. Ces mains dont il parlait, ces mains qu'il avait lavées à son prétoire, ces mains qu'il disait pures, il les tordait, les secouait, les regardait sans pouvoir en détacher les yeux. Il les retournait, les rapprochait, les éloignait, puis les ramenait encore, et y fixait des regards pleins d'épouvante. Quelque chose, je ne sais quoi, une tache sanglante peut-être, que lui seul voyait, y demeurait toujours. Il se mit à frissonner :

— « Je sors, dit-il à Claudia d'une voix altérée. Ces pensées me fatiguent. Ne me parlez

(1) Matthieu, XXVII, 24 : Accepta aqua, lavit manus coram populo, dicens : Innocens ego sum a sanguine justi hujus : vos videritis.

plus de ces choses. La paix de la campagne me rendra le repos. Je veux être seul; je sors. »

Et comme Claudia, le voyant partir, lui présentait la main, Pilate retira la sienne, qu'il craignait de montrer.

Il sortit effaré, et marchait à grands pas, comme s'il était poursuivi par des êtres invisibles; et, descendant la colline qui portait ses jardins, il ne s'arrêta plus qu'il ne fût parvenu auprès du fleuve profond. Claudia l'avait suivi et se tenait à quelque distance, inquiète de ce qui arriverait. Elle le vit qui descendait au bord du Rhône, et là penché, il trempait, plongeait ses deux mains dans le courant. Puis le malheureux les retirait, les regardait, gémissait, les replongeait encore, les tordait l'une dans l'autre comme un insensé, s'irritait, blasphémait, contemplait d'un œil fixe les vagues succédant aux vagues, puis ouvrait ses deux bras comme pour leur demander de le cacher dans leur sein et de l'y engloutir.

Un cri d'effroi l'arrêta. Sa femme était près de lui. Elle ne lui dit rien, elle pleura. Elle prit ses mains dans les siennes, les arrosa de ses larmes, les essuya de son voile, dans lequel elle les enveloppa comme pour les dérober aux regards de l'infortuné. Lui se laissait faire, semblable à un blessé dont on bande les plaies. Sa pensée était ailleurs, absorbée tout entière par



je ne sais quel souvenir terrible qui le poursuivait en le torturant. Mais son œil était sec et il ne pleurait point.

Il se calma peu à peu, au contact pacifiant de cette douce bonté. « Venez, dit Claudia, rentrons. Vous paraissez tant souffrir ! Il ne faut pas qu'on puisse vous apercevoir en cet état. Aussi bien, voici qu'un rassemblement extraordinaire se forme au bord du fleuve. Qu'y a-t-il donc là? Venez, remontons chez nous, vous vous y reposerez. »

*
* *

Près de là, en effet, les gens de la ville se pressaient autour d'un spectacle qui semblait absorber toute leur attention. Un jeune homme venait de se noyer dans le fleuve. On avait déposé son corps sur le rivage, étendu sur une natte; et son père et sa mère à genoux auprès de lui s'arrachaient les cheveux de désespoir, poussant d'affreux gémissements. Ce jeune homme était connu et aimé dans la ville. On racontait qu'attiré par les merveilles qu'opérait la Juive récemment arrivée à Vienne, il se rendait précipitamment auprès de l'étrangère pour se faire initier, quand la barque qui le portait avait chaviré dans le

fleuve, d'où l'on n'avait plus retiré qu'un cadavre. (1)

Pilate et Claudia entendirent cette multitude qui poussait de grands cris de supplications. Ils s'avancèrent instinctivement de ce côté. Une femme était là, qu'à son costume ils reconnurent pour une des filles des Hébreux. « Rendez-le-nous! lui répétait ce peuple suppliant. Vous nous dites que votre Dieu est le Dieu très bon et très grand : qu'il le montre! c'est le moment. Aurait-il moins de puissance que Proserpine qui rendit la vie à Adonis?

— « Ne blasphémez pas, dit la Juive. Le Dieu que je vous annonce s'est nommé lui-même la Résurrection et la Vie. Je l'ai vu, à Béthanie, ressusciter mon frère qui, depuis quatre jours, était dans le tombeau. »

Pilate et Claudia s'étaient approchés de cet attroupement. — « De quel Dieu parle-t-elle? demandèrent quelques voix.

— « C'est de Jésus, le Dieu béni dans tous les siècles, reprit-elle en s'inclinant. Et à ce nom

(1) Raban Maur, *De vita Beatæ M. Magdalenæ et sororis ejus sanctæ Marthæ*, place ce fait à Avignon, *apud Avenionem Viennensis provinciæ civitatem*. Il dit : Juvenis qui erat trans Rhodanum volens audire verbum Dei et videre miracula, Rhodani fluentis undæ se committens, subito æstuantis Rhodani turgentibus intercipitur undis, submersusque necatus est (v. M. Faillon, t. II, p. 454).

divin, tout genou doit fléchir, sur la terre, dans le ciel et dans les enfers. »

En entendant ce nom, Claudia dit à son époux : « Ne restons pas ici. » Et elle l'entraînait.

— « Non, demeurons, dit Pilate; je veux voir la fin de tout cela. Ces Juifs sont audacieux de raconter de telles choses. Déjà, étant en Judée, j'avais entendu parler de ce mort de Béthanie; certaines gens en avaient fait grand bruit à Jérusalem. Mais ici il n'y a plus place à la supercherie. Que va faire cette magicienne devant ce corps sans vie? Je l'attends là. Je veux jouir de sa confusion. Restons. »

C'était irrésistible. Pilate se sentait enchaîné, mais enchaîné à son supplice. En effet, la Juive racontait à la foule comment ce Dieu inconnu avait passé en ce monde en faisant le bien, faisant voir les aveugles, marcher les boiteux, entendre les sourds, parler les muets et revivre les morts. Elle et sa sœur Marie l'avaient reçu sous leur toit, servi à leur table, oint ses pieds de leurs parfums; puis, quand leur frère s'était endormi du suprême sommeil, il était venu pleurer avec elles sur son sépulcre, puis il avait frémi, puis il avait commandé d'autorité à Lazare de sortir du tombeau, et Lazare était sorti. Pour prix de tant de bienfaits, ses ennemis jaloux l'avaient livré entre les mains du gouverneur de la ville, nommé Ponce-Pilate, qui après l'avoir

reconnu innocent, l'avait néanmoins fait mourir du supplice de la croix. Mais, il s'était, selon sa promesse, ressuscité le troisième jour. Enfin, après s'être montré pendant quarante jours en Judée et en Galilée, il s'était élevé au ciel, à la vue de tous ses disciples. Mais il avait laissé des héritiers de sa puissance dans des apôtres, qu'il avait envoyés prêcher son nom par toute la terre, avec le pouvoir de faire éclater sa gloire par des miracles, afin que tous croient en lui et aient la vie par lui. C'est pourquoi son frère Lazare le ressuscité, Marie sa sœur, et elle, menacés de mort par les Juifs, étaient venus sur ces rivages, avec d'autres disciples, apporter la bonne nouvelle du Royaume des cieux....

*
* *

Pendant qu'elle disait ces choses, le père et la mère de la jeune victime l'écoutaient avidement, embrassant ses genoux. La Juive les releva : « Ayez confiance, dit-elle, cette mort n'a pas été voulue de Dieu pour votre malheur, mais pour que la gloire de son Fils soit manifestée aujourd'hui. »

Elle se tut. Un frémissement intérieur l'avertit que la puissance d'En-haut était en elle : « Écoutez, peuple ! Si, au nom de Jésus, je dis

à ce mort de se lever et de vivre, croirez-vous que JÉSUS est le fils du Dieu vivant qui est venu en ce monde?

— « Nous le croirons tous! dit la foule, et nous l'adorerons! »

La Juive leva les yeux au ciel : « O Maître, qui avez daigné vous faire notre ami sur la terre, je me souviens que, le jour où je pleurais sur mon frère Lazare au tombeau, vous m'avez dit à moi-même : « Je suis la résurrection et la vie, celui « qui croit en moi, fût-il mort, revivra. » A quoi je vous répondis : « Je sais que vous pouvez tout, « et que votre Père vous donnera tout ce que « vous demanderez. » Alors levant les yeux, ô Maître, vous fîtes à Dieu cette prière : « Mainte- « nant voici que l'heure est venue et déjà je vous « rends grâces, ô Père tout-puissant, car je sens « que vous m'exaucez, à cause de ce peuple, afin « qu'il croie que c'est vous qui m'avez en- « voyé (1). » O JÉSUS, dites de même, et que votre nom soit glorifié! »

Un immense silence planait sur toute la foule. La Juive s'inclina vers le mort, et lui prenant la main : « Au nom de JÉSUS de Nazareth, lève-toi! » dit-elle d'une voix forte.

Et le jeune homme se leva, ouvrit les yeux,

(1) S. Jean, XI.

comme s'il sortait d'un lourd sommeil, et il tendit les bras à son père et à sa mère. Puis tous trois tombèrent ensemble aux pieds de Marthe, en prononçant un seul nom : « Jésus! »

— « Jésus est Dieu! s'écria la multitude. Il est Dieu, il est Dieu! » Ce fut une immense clameur, et le fleuve la porta au loin sur ses rives (1).

Claudia elle-même n'avait pu se contenir. Fendant la foule, elle était maintenant auprès de la Juive, dont elle pressait les mains avec tremblement, n'osant parler, mais pleurant; et prononçant avec transport le nom de ce Dieu Jésus, qui se manifestait à elle dans sa puissance surhumaine, pour la seconde fois.

Elle revint vers son époux : mais il n'était plus là. A ce cri : « Jésus est Dieu! » poussé par tout le peuple, Pilate s'était dérobé et avait pris la fuite. Quelques-uns l'avaient entendu répéter : « Il est Dieu! Il est Dieu; et je l'ai fait mourir! » Puis, tournant le dos au miracle et s'échappant à grands pas, il s'était dirigé seul sur le bord du fleuve, où il avait fini par disparaître aux yeux.

(1) Raban Maur, *loc. cit.* Corpus inventum est, et allatum Marthæ sanctissimæ est oblatum. Convenit universa civitas, et nobiliores urbis obsecrant, flexis genibus, ancillam Christi, ut Christi salvatoris magnalia liceret eos cernere, in juvenis hujus resurrectione. Annuit illa etc.

Quod videntes populi conclamaverunt Jesum Christum Deum esse.

On le chercha, les jours et les nuits suivantes, mais en vain. Des pêcheurs racontèrent que le cadavre d'un homme avait été vu flottant pendant quelque temps sur les eaux, tenant ses mains fermées et crispées convulsivement, mais qu'à mesure que la vague le poussait sur la rive, la terre le rejetait, comme si elle avait eu horreur de lui. Alors les gens s'étaient dit que sans doute cet homme était un parricide, et ils avaient laissé passer la justice de Dieu (1).

Comment retrouva-t-on ensuite le corps du déicide? Qu'est-ce qui resta de lui? Comment ses cendres furent-elles déposées dans le tombeau élevé aux portes de la ville? Y reposèrent-elles jamais? L'histoire ne nous l'a pas appris.

Claudia resta dans ce lieu pendant quelque temps, à prier et pleurer. Puis elle alla retrouver Marthe de Béthanie, qui était à Avignon, où elle prit le voile des veuves dans l'Église chrétienne.

(1) Eusèbe, *Histoire Ecclésiastique,* lib. II, cap. VII : Pilatus qui Conservatorem nostrum morti addixit, postmodum, imperante Caio, in tantas incidit calamitates ut mortem sibi consciverit, suorum ipse scelerum vindex..: ἐξ ἀγάγκης φονευτην εάυτοῦ, και τίμωρὸν ἀυτόχειρα γενέσθαὶ,..

X

ROMAINE DE TODI



X

ROMAINE DE TODI (1)

Charité mène à Dieu.

I

Du temps que Constantin le Grand était empereur et que le Pape saint Sylvestre gouvernait l'Église, il y avait à Rome un Préfet, à qui l'histoire que je traduis donne le nom de Calpurnius. Il était, paraît-il, de la famille des Pisons, célébrée par le poète Horace; et son antique noblesse, non moins que son attachement aux traditions nationales, lui avaient valu une notoriété qui le porta aux premières dignités de l'Empire. Bien que, depuis quelque temps, le

(1) Écrit à Cannes en 1862, au retour de mon premier voyage en Italie, et dédié aux jeunes Patronesses des pauvres de la paroisse Sainte-Croix, d'Orléans.

La légende de *Sainte Romaine de Todi* qui a fourni le cadre à ce récit, est aux *Bollandistes*, tome VI, 23 février, p. 380.

christianisme commençât à couronner de ses lueurs célestes les cimes de la société, le Préfet était païen. Ce n'est pas qu'il portât dans le culte de ses dieux de bien chaudes convictions, mais son patriotisme s'était habitué à voir dans le paganisme la loi fondamentale de l'État, et dans le christianisme un crime de lèse-majesté contre les institutions de la Ville éternelle. Du fond de ses catacombes ce culte souterrain minait Rome par sa base, creusant sous elle un abîme où allaient s'effondrer les mœurs et la gloire antiques, avec les temples et les dieux, si le vieux patriciat, et en particulier si lui, Préfet urbain, ne prenait ses mesures pour sauver la patrie en danger.

C'est plein de ces graves soucis, et le front chargé de nuages, comme un Jupiter-Tonnant, que le VI[e] jour des Ides de février de l'année 313, le Préfet rentrait chez lui, après une longue délibération du Sénat assemblé dans l'enceinte de la basilique Ulpia.

Vous avez pu, comme moi, admirer, sur le forum de Trajan, au pied du Capitole, cette double rangée de belles colonnes de granit, debout mais décapitées, et émergeant du sol où elles marquent le champ de la première victoire de la religion chrétienne. C'est là en effet que venait d'être promulgué le nouvel édit de Milan, qui mettait

le culte du Christ sur le pied d'égalité avec l'ancien culte quirite. Le Sénat qui, depuis l'avènement de Constantin, se croyait libre parce qu'on parlait toujours de liberté, eut toutefois la haute prudence de ne pas en user pour faire opposition ouverte à un Empereur victorieux et tout-puissant. C'était tout bas qu'il murmurait contre une tolérance religieuse qu'il taxait à la fois de dangereuse et de sacrilège; et personne en secret ne s'y montrait plus contraire que Calpurnius, lequel d'ailleurs, en sa qualité de Préfet de la ville, se trouvait avoir alors la pénible charge d'indemniser de leurs pertes les chrétiens spoliés, selon les termes de l'édit.

A peine rentré dans sa demeure, il déchargea ses ennuis dans le sein de son épouse, laquelle toutefois ne prêta à ses longues doléances qu'une attention distraite. Tranquillement assise sur la terrasse appelée *solarium*, que les riches Romains élevaient sur les maisons, elle tenait sur ses genoux la tête blonde d'une petite fille dans sa huitième année dont, sans trop y prendre garde, elle dénouait par jeu la chevelure bouclée. De là, le regard plongeait sur les mille carrefours de la ville tumultueuse, tandis que, dans le lointain, s'étendaient à l'horizon de grandes bandes couleur de feu que le soleil en se retirant traînait au-dessus des cimes bleuâtres du Latium, comme

les dernières franges de son manteau de pourpre. Mais ni les tons nuancés de l'Occident ni les longues lignes d'aqueducs qui coupaient la campagne, ni le parfum des fleurs qui redressaient leurs tiges dans leurs vases d'Étrurie, et encore moins les doléances politiques du Préfet ne la pouvaient détacher de cette contemplation de son unique enfant. Aussi fut-ce bien en vain que le Sénateur s'offrit la consolation de débiter devant elle les tirades d'une harangue que le respect du divin Empereur avait arrêtée sur ses lèvres. Sempronie eut le mauvais goût de paraître moins touchée de la confidence de cette éloquence rentrée, que des espiègleries de l'enfant adorée qu'elle tenait devant elle. Pour toute réponse, elle-même assit la fille sur les genoux de son père, avec un geste nonchalant et un sourire qui semblaient dire : « Eh bien, oui, l'Empire est malade, c'est vrai, mais regardez donc comme notre Romaine est belle ! »

L'enfant, on le devine, avait eu le bonheur de ne pas comprendre un mot de toute cette politique. Mais avec ce tact exquis qui, chez les filles surtout, devance les années, elle avait deviné un nuage sur le front de son père. Aussi elle l'enlaça si résolument de ses bras, elle se pendit si joyeusement à son cou, elle cacha sa tête mutine dans les plis de sa toge avec une grâce

si câline, que la gravité du magistrat se fondit toute aux rayons de cet astre charmant. Elle rit, elle fit rire, elle donna au nom de père cet accent particulier qui en dit encore plus que le mot; elle lui chanta enfin je ne sais quelle vieille scolie du temps des Gracques; et si bien que le père, se prêtant à ce manège aimable, tomba absolument sous le charme. Perdant de vue peu à peu les affaires et les dieux, il ne vit plus que sa fille, et il n'entendit plus rien, dans son cœur apaisé, que l'écho de ce gazouillement de l'alouette qui se balançait sur ses bras.

Cependant la nuit se faisait, les étoiles montaient dans le firmament une à une, puis se déployaient en chœur au-dessus de la Sabine déjà noyée dans l'ombre. Sur la terre, d'autres flambeaux s'allumaient graduellement sur les places, dans les rues et aux portes des temples. Les cris du champ de Mars expiraient dans le lointain, avec le bruit des chars et les voix de la foule. Une vapeur transparente enveloppait les maisons de cette atmosphère humide qui chaque soir jette un voile sur les collines de Rome. Il était temps de rentrer. C'est dans ce moment qu'une jeune esclave parut sur le solarium pour emmener l'enfant.

Le Préfet et sa femme demeurèrent quelque temps encore pour se dire leurs impressions et

les nouvelles du jour. Pendant qu'ils s'entretenaient, penchés l'un près de l'autre au-dessus des maisons sans nombre, ils aperçurent briller, à la lueur d'une torche, la lance en forme de croix que portait la statue récemment élevée à Constantin vainqueur. « Voilà donc, dit le Préfet, le nouveau palladium de la ville des Césars. Nos pères nous ont élevés sous l'aile de nos aigles, et nous, nous laisserons nos fils, nous laisserons nos filles à genoux devant une croix!

— « Les dieux nous en préservent, répondit Sempronie. Romaine sait trop bien de quel sang elle est issue pour que le culte des esclaves puisse jamais séduire une fille des Pisons. »

Puis elle ajouta, plus bas : « Que le fils d'une hôtelière devenu empereur adore un crucifié et lui brûle son encens, je ne vois pas qu'en cela il déroge beaucoup à son illustre origine. Mais à chacun son rang! Que le dieu des parvenus protège les siens, c'est justice : les anciennes familles garderont les anciens dieux! »

Ils s'entretinrent encore de l'Empereur, du sénat, de la religion, des affaires civiles et domestiques, puis de ces mille riens importants qu'ont à se dire ceux qui s'aiment, quand ils ont vécu une journée sans se voir. Ils se dénoncèrent l'un à l'autre avec horreur les déserteurs de plus en plus nombreux de l'ancien culte natio-

nal. Même des patriciens et des patriciennes de marque n'entraînaient-ils pas dans leur apostasie leur maison tout entière! « La nôtre sera plus fière », se récria la matrone. C'était ramener la pensée et l'entretien sur leur fille, et dès lors courir le risque d'éterniser le discours... Mais il fallait finir. On se sépara sur cet adieu et sur cette espérance.

II

Cependant, demeurée seule avec son esclave, qui était une jeune Gauloise, Romaine près de s'endormir lui raconta son innocent triomphe de tout à l'heure sur les soucis de son père, en refaisant toute cette scène avec une mimique pleine de gaieté :

— « Mais, Galla, dites-moi, quel était donc ce Dieu dont mon père parlait à ma mère avec tant de couroux? J'en ai peur maintenant : ne me fera-t-il point de mal? »

Galla rougit. Puis, après un moment de silence : « Ne craignez pas, enfant, c'est un Dieu qui vous aime; et je vais le prier pour que vous aussi l'aimiez un jour. »

Alors elle s'agenouilla auprès du lit de bois de citre, d'où l'enfant la regardait avec un étonnement mêlé de vénération. « Ma Galla, disait-

elle en éteignant sa voix, comme pour ne pas troubler un religieux mystère, que dis-tu à ce Dieu? Que lui demandes-tu pour moi? Lui demandes-tu qu'un jour je sois grande et riche comme mon père, et belle comme ma mère? Veux-tu lui demander que je sois sage et bonne? »

Elle crut entendre soupirer sa servante fidèle : « Mais pourquoi pleures-tu? Que désires-tu de ton Dieu? Lui parles-tu de ton pays, que tu as quitté si jeune? Lui recommandes-tu ton père et tes frères que le méchant Maximin a fait tuer, comme tu m'as raconté, dans la légion Thébaine? Ils sont bien malheureux!

— « Ce n'est pas eux que je plains, répondit à demi-voix la Gauloise, ceux-là sont avec Dieu. Mais je pense aux âmes qu'il aime, qui sont dignes de l'aimer, et qui cependant peut-être ne le connaîtront jamais. »

Romaine tout étonnée leva sur elle ses grands yeux tout pleins de questions. Mais quand elle vit que l'esclave ne lui répondait point, elle s'en prit aux deux belles figures d'ivoire sculpté qui ornaient son chevet et elle se mit à jouer tranquillement avec elles comme avec des amies familières de chaque soir. Peu à peu ses yeux se fermèrent, tandis que sa bouche balbutiait encore des mots inarticulés, comme le bourdonnement de l'abeille dans une fleur. Lorsqu'elle

fut endormie, Galla, silencieusement suspendue sur un pied, se pencha sur l'enfant qu'elle contempla longtemps. Puis écartant de son front quelques cheveux égarés et humides de sueur, elle y fit de son doigt un signe religieux, ferma le conopéum, revint à la fenêtre qui dominait la ville, et se tournant du côté de la colline Vaticane qu'éclairait une sorte de météore céleste, elle se recueillit encore dans une longue prière.

La matrone Sempronie entra dans ce moment.

Elle venait, elle aussi, de prier de son côté. Dans la partie la plus secrète du gynécée, Sempronie, comme beaucoup de grandes dames romaines, avait un oratoire nommé *penetrale,* dans lequel elle avait entassé tous les dieux connus et inconnus de l'Orient et de l'Occident, sous leurs formes les plus mystérieuses ou les plus monstrueuses : griffons aux yeux éclatants et aux ailes déployées, pierres informes tombées du ciel, pygmées de Syrie, serpents de Phénicie. Il se passait peu de jours sans que la pieuse païenne ne vînt les implorer suppliante pour son enfant; et, allant de l'un à l'autre, elle jetait devant eux dans un petit trépied aux pieds de chèvre quelques grains de cinnamone cueillis, près du Liban, par les prêtres Sabéens avant le lever du soleil. Ce jour-là elle remarqua que la vapeur parfumée s'é-

tait élevée droite vers la voûte : le présage était heureux. Elle se retira donc contente, et, refermant la porte incrustée de nacre, elle eut soin de recommander à un jeune esclave de rester là toute la nuit, tenant à la main une branche de natrix pour chasser de la maison les malfaisants génies qui auraient pu troubler les rêves de son enfant.

Dès qu'elle vit sa maîtresse, le visage de Galla se colora soudain de cette douce rougeur qui ne manquait jamais d'écrire sur ses traits les émotions de son âme captive : « Vous étiez à prier, Galla, et vous faisiez bien, dit la mère en entrant. Il faut tâcher de nous rendre tous les dieux favorables, et n'en mépriser aucun, car qui sait si celui que nous aurions dédaigné ne se trouverait pas être le plus puissant de tous? On dit que le vôtre est grand : il est très en faveur auprès de certaines gens, et quoique je l'aime peu, je ne lui refuserais pas une place dans mon sanctuaire s'il n'avait pas aujourd'hui la prétention étrange de régner seul sur la ruine de ses rivaux de l'Olympe. »

Elle s'arrêta un moment, puis elle reprit plus vivement : « Non, je ne puis supporter que ce dieu chasse les autres. Cela nous attirera un jour de grands malheurs. Aussi veuillez me comprendre et ne l'oublier jamais : Je vous défends

de prononcer jamais le nom de votre Christ en présence de ma fille. Vous êtes bonne, Galla, et je ne regrette pas de vous avoir confié ce trésor de ma vie, pour former son esprit et cultiver son cœur. Mais au premier mot que vous oseriez lui apprendre de vos funestes erreurs, je vous séparerais d'elle, et je vous enverrais si loin, si loin de cette enfant, que c'en serait fait à jamais! »

La chrétienne baissa la tête en signe de soumission. Elle se tenait debout au chevet de Romaine endormie, comme on représente l'ange gardien; et elle regardait tristement l'enfant prédestinée qu'on venait de lui défendre de conduire au paradis (1).

Les deux femmes se séparèrent.

III

A mesure que Romaine grandissait sous cette double influence, de nouvelles facultés s'éveillaient dans son âme comme une nichée d'oiseaux qui chantent confusément au lever du soleil. Elle avait maintenant une douzaine d'années. Elle entendait en elle mille murmures intérieurs à peine articulés, sans que ni elle ni d'autres

(1) Bolland, t. VI, p. 381. Romana fidei mysteriis a pueritia fere, clam parentibus, instituta est.

autour d'elle pussent encore savoir vers quel être monterait cette vague harmonie, et quelle grande affection en ferait un concert. Contente du présent, insoucieuse de l'avenir, elle aimait à se mirer dans cet éblouissement de la vie, heureuse et pure comme une colombe qui se regarde dans l'eau sans penser à la fange.

Rome la fascinait par sa grandeur et son éclat. Du haut d'un char léger que traînaient deux petits chevaux noirs de Numidie, la jeune patricienne ne se lassait pas de voir cette cité reine des cités, pleine de mouvement et de bruit, et elle glissait rapide entre les temples, les portiques de marbre, les riches basiliques, les palais fastueux, et ces milliers de statues d'empereurs, de grands hommes, de héros et de dieux formant un peuple mort au milieu d'un peuple vivant. On la voyait passer, comme la jeune sœur des Grâces, à travers ce flot mouvant d'une population de trois millions d'hommes de toute langue et de tous pays qui saluait en elle tous les charmes de l'enfance et les espérances de la fortune.

Elle s'en allait ainsi, tantôt sur le Forum dont les colonnes blanches projetaient leur ombre tournante sur la foule affairée, tantôt parmi les Thermes de Titus et de Caracalla, ou dans ceux que venait de bâtir Dioclétien avec une magnificence digne de son génie. Chaque pas variait

l'aspect de la ville et de la foule. Ici une matrone se reposait à l'ombre des superbes étalages des plus fameux tissus de Babylone. Là une autre s'extasiait devant des vases de porphyre, récemment venus d'Asie et dont le prix eût nourri une famille d'esclaves. La veuve d'un sénateur se balançait mollement dans une litière à franges d'or que quatre rudes Sarmates portaient sur leurs épaules en courant. Plus loin des chars brillants fuyaient emportés par des chevaux de Sicile aux crins dorés et aux housses écarlate. Un petit Grec parfumé coudoyait un Germain à la longue chevelure rousse, ou un Breton ou un Batave encore vêtu de peaux de bêtes. Un brillant escadron de la garde prétorienne traversait rapidement la foule mutinée, paradant avec grâce sous les yeux des curieuses. La toge patricienne heurtait la saie grossière du paysan de la Sabine; et la tunique de l'esclave froissait l'écharpe de la fille d'un consulaire. Quelquefois ces costumes de mille formes et de mille couleurs s'échelonnant sur les marches d'un temple, d'un portique ou d'un amphithéâtre, les bonnets thessaliens, les mitres phrygiennes, les légers bandeaux grecs s'agitant à la fois, présentaient au regard l'image d'un coteau chargé de fleurs variées qui ondoyaient au vent.

C'était là un spectacle que nul autre n'a égalé.

Et quand le ciel d'Italie, étendant sur cette scène son vaste dôme d'azur, couronnait de sa lumière élyséenne cette reine des nations, Romaine sentait s'élever sourdement dans son cœur la fierté de sa race; et son cœur emporté par le brillant tourbillon se surprenait dans des rêves qui l'enivraient longtemps et lui laissaient un trouble qu'elle ne comprenait pas.

« Galla, que Rome est belle! » disait-elle chaque soir à sa fidèle esclave, en lui redisant toutes les merveilles qui venaient de s'étaler à ses regards charmés. Celle-ci l'écoutait avec un intérêt affectueux et sincère. Elle lui expliquait ces miracles des arts, elle lui donnait le sens de ces souvenirs antiques, avec ce goût supérieur que la possession de la vérité pleine ajoute aux âmes religieuses. Mais on devinait que son cœur était plus haut que ces choses. Romaine ne résistait pas à l'ascendant de cette supériorité dont elle ignorait la cause; et quand elle demandait à son esclave comment elle pouvait faire pour regarder ces merveilles sans être transportée, Galla se contentait de lever son regard vers le ciel et de répondre avec un tranquille sourire : « Je connais une Cité plus belle, où nous irons un jour. »

Un matin, de bonne heure, la Gauloise se rendit à l'église des chrétiens. Elle y allait prier

pour l'enfant qu'elle aimait, plus que jamais inquiète de savoir où se porterait l'essor de ce cœur qui déjà sentait pousser ses ailes.

A quelques pas des ruines des Thermes de Domitien, on voit encore à Rome une petite chapelle dédiée à saint Sylvestre. C'était là en effet que le pieux pontife avait coutume de réunir son troupeau naguère caché au fond des catacombes dont elle rappelait les pauvres et simples proportions. Quand vous la visiterez, vous ne trouverez là ni les trésors des arts, ni les riches ornements des basiliques impériales. Vous descendrez dans une sorte de sous-sol sombre et froid; et sur les murs verdis par l'humidité, vous distinguerez à peine quelques pâles peintures au fond du sanctuaire. Telle fut donc la première cathédrale du Pontife élevée à la hâte sur le terrain d'un prêtre nommé Equitius. C'est là, sur ce pavé de petites dalles de lave, que Galla s'agenouilla aux pieds du saint Évêque pour décharger son cœur. Elle lui disait : « Mon Père, il me semble que cette jeune âme m'est plus chère que la mienne. Je ne prie pas pour moi comme je prie pour elle, et je ne la regarde pas sans chercher sur son front la place de la couronne que Dieu met à ses Anges. Vous qui parlez à Dieu, demandez-lui cette enfant, et dites-moi par quelle route je conduirai vers lui cette brebis

aimée qu'on m'a défendu de faire entrer dans votre bercail. »

L'Évêque la regarda plein de compassion. Il lui demanda : « Êtes-vous courageuse et patiente, ma fille?

— « Je le serai, mon Père ; mais peut-être pas assez pour braver la colère de mes maîtres en lui prêchant l'Évangile, et courir ainsi le danger de me voir éloignée d'elle à jamais.

— « Vous ne la prêcherez pas, puisqu'on vous le défend. Vous ne lui enseignerez pas les mystères de la foi, mais vous l'initierez aux sublimes mystères de l'universel amour. Ne savez-vous pas, ma fille, qu'il y a plusieurs chemins qui conduisent à Dieu, mais que le plus court est le chemin de la charité? Faites-lui trouver Dieu dans les pauvres, les petits, les infirmes, les faibles, faites-lui une âme chrétienne ; l'esprit s'illuminera quand la flamme sera au cœur, car le divin Maître dit : « Heureux sont les cœurs « purs, parce qu'ils verront Dieu, et les miséri- « cordieux de la terre attirent sur eux les miséri- « cordes du Ciel. »

Quelques instants après, la foule remplissait l'oratoire chrétien, le Pontife élevait vers le ciel l'Hostie pure, une voix chanta ces mots que le Maître avait laissés jadis comme une espérance, et qui allaient enfin se réaliser dans le monde :

« Je vous donne ma paix! » Galla reçut dans son cœur le gage divin de cette paix; le Pontife la bénit; elle quitta ce lieu sacré plus heureuse, et quand elle se retrouva aux côtés de Romaine, elle sentit que jamais elle ne l'avait plus fortement, mais aussi plus chrétiennement aimée.

IV

La jeune fille l'attendait déjà dans l'atrium : « Il y a longtemps, Galla, que j'étais là, me promenant et pensant à vous; et je ne sais d'où me venaient toutes les folles idées qui assiégeaient mon âme pendant toute votre absence?.. Allons, sortons ensemble, car la journée sera belle. Mon père me l'a dit et mon père doit le savoir, puisqu'il fait partie du collège des Augures.

— « Où voulez-vous aller, lui demanda l'esclave? Vous plaît-il de visiter le Forum, le Champ-de-Mars, le Vicus Patricius, ou la Suburra ?

— « Non, je suis lasse du bruit, je préfère aujourd'hui des quartiers plus tranquilles.

— « Allons, si vous voulez, vers la porte Capène où l'on voit ces pauvres Juifs si misérablement couchés dans leurs corbeilles. Ils sont d'une race haute et forte.

— « Non, Galla, j'aime mieux monter sur

l'Aventin, d'où le ciel est si beau et la ville si grande! Nous nous y reposerons dans le bois sombre qui entoure le vieux temple de Diane; et, assise sur le bord de la fontaine des Faunes, vous me raconterez l'histoire de Cacus auprès de l'antre où il fut étouffé par Hercule. »

La jeune fille et l'esclave étaient déjà assises dans le char aux chevaux noirs; et pendant qu'ils descendaient vers la vallée du Tibre, Galla disait à l'enfant : « Il y a cent ans, il s'est passé ici une histoire bien autrement touchante que celle de Cacus. Sur le mont Aventin vivait une jeune dame d'une vertu parfaite. Elle s'appelait Sabine, et elle avait comme vous une esclave chrétienne appelée Séraphie. Comme vous aussi, chère Romaine, elle avait un père riche qui habitait là-haut un magnifique palais. Mais, chose étrange! Sabine n'aimait pas la richesse. Quelqu'un lui avait dit qu'il est meilleur pour l'homme de donner que de recevoir, et elle donnait beaucoup aux pauvres, aux petits, aux orphelins, aux veuves qui regardaient en elle une envoyée de Dieu et s'agenouillaient de reconnaissance à son passage. Je crois bien en effet qu'elle venait du ciel, car elle s'ennuyait tellement sur cette terre qu'elle ne tarda pas à retourner vers sa patrie. Il y eut des méchants qui la mirent à mort sous prétexte, je crois, que le Dieu qu'elle adorait n'était pas le

bon Dieu. Mais pour prouver le contraire, avant que d'expirer, elle bénit tous ses pauvres et même ses bourreaux. Je sais qu'elle a trouvé un autre Père dans le ciel, j'espère que sur la terre elle trouvera des sœurs qui lui ressembleront, et je connais un lieu où l'on garde ses restes, devant lesquels les pauvres se mettent à genoux chaque jour. »

Pendant ce récit, Galla avait souvent senti une main d'enfant qui frémissait dans la sienne; mais cette esquisse rapide était loin de satisfaire la curiosité de Romaine. Elle pressait les questions avec impatience, et à chaque trait nouveau que Galla ajoutait à cette figure céleste, Romaine se prenait pour elle d'une sympathie presque fraternelle. Elle se surprenait à trouver dans son âme les mêmes sentiments, sinon les mêmes vertus, et elle souriait d'aise à se regarder ainsi, comme sourit et s'étonne l'enfant à qui sa nourrice présente une glace où il se mire pour la première fois.

Elles arrivèrent de la sorte presque sur le bord du Tibre près du Pont Palatin. Elles se trouvèrent bientôt sur une petite place oblongue où de grands bœufs du Clitumne aux longues cornes étaient couchés nonchalamment, léchant leurs poils au soleil. Quelques jeunes Romains, à peine revêtus de la prétexte, sortaient tumul-

tueusement de l'école grecque qui s'élevait à côté des vieux temples de Cérès et de Proserpine. Presque en face on voyait des esclaves à demi-vêtus, accroupis sur les marches du temple de la Fortune virile et se demandant entre eux quand arriverait leur tour d'être enfin visités par cette capricieuse déesse. « Ils vont être vendus dans un instant peut-être, dit Galla d'une voix triste, car c'est en ce lieu que se tient le marché aux esclaves. Regardez : ils s'en inquiètent peu, car à nous misérables, qu'importe à qui nous sommes? Nous changeons si rarement de sort en changeant de maîtres ! »

Romaine la regarda avec étonnement :

— « Que dites-vous, Galla? Ne suis-je pas bonne avec vous? Ne parlez plus ainsi. Descendons en ce lieu; je n'ai plus peur maintenant de voir des haillons en face, vous m'avez aguerrie par l'histoire de votre Sabine. Venez, nous nous reposerons près du petit temple de Vesta : j'ai quelques mots à dire à cette chaste vierge de l'Olympe. Nous remonterons ensuite le Clivus Publicius sur la pente de l'Aventin qu'on aperçoit d'ici. »

Quand elle eut cessé de parler, la jeune fille entendit une voix de sanglots qui partait d'auprès d'elle. Assise sur les degrés du petit temple circulaire, une jeune femme pleurait, la tête cachée

dans ses mains. Deux petits enfants charmants et semblables entre eux l'entouraient de leurs bras, cherchant à consoler une douleur qu'ils ne pouvaient comprendre. La mère promenant ses regards de l'un à l'autre les embrassait l'un après l'autre dans une étreinte passionnée, contemplait le ciel implacable, puis se remettait à pleurer en prononçant deux noms qu'elle venait déjà de prononcer mille fois. Romaine s'approcha d'elle avec timidité et ne sachant que lui dire, elle prit un sesterce d'or qu'elle déposa dans sa main. La jeune mère la regarda :

« Soyez remerciée, Madame. Oh! que ne puis-je avec cet or racheter ces petits esclaves, ces chers jumeaux que l'on veut séparer aujourd'hui pour la première fois? Je n'ai plus qu'eux au monde, je ne vivais que pour eux; il y a dix ans que leur chère et douce ressemblance trompait souvent mes yeux. Ma condition est dure, mais quand je les regardais, je ne me souvenais plus de ma misère. Ah! je n'avais jamais pensé que ces deux existences commencées le même jour pussent être jamais séparées. Hélas! elles vont l'être. J'ai un maître, Madame; vous ne savez pas, vous, ce que c'est que d'avoir un maître. Mon maître a déclaré qu'il lui fallait vendre un de ces infortunés; et sa cruelle pitié me laisse à choisir celui que je dois condamner à ne

plus me revoir. Est-ce que je ne les aime pas tous deux, comme les deux yeux de mon cœur? Est-ce que je n'ai pas vu leurs deux têtes dans le même berceau? Est-ce que je ne les ai pas nourris du même lait, dans cet âge, hélas! où les enfants donnent à leurs parents la plus douce joie? Claudius, Martius, n'êtes-vous pas tous deux mes enfants adorés? Ces hommes ne savent donc pas que vous séparer c'est vous faire mourir. »

La mère sanglotait. Elle embrassait tour à tour l'un et l'autre et disait :

« Pauvre orphelin sans mère! Ils l'emmèneront donc je ne sais où, là-bas, sans une âme qui l'aime. Il aura faim et soif, il aura froid l'hiver, et je ne serai pas là pour réchauffer son corps auprès du mien. Le pauvre enfant esclave est l'esclave de tous. Je te vois, mon fils, accablé de travaux, pensant à ton jeune frère, redemandant aux dieux l'autre moitié de ta vie, pendant que moi ici je te tendrai mes bras à travers les montagnes, les fleuves et les mers, sans pouvoir rejoindre les tiens, sans t'embrasser jamais! Ah! vous pleurez, Madame, et cependant vous n'êtes pas mère; vous ne savez pas ce que c'est qu'une mère condamnée à sacrifier elle-même le plus cher de ses fils. Car, le plus cher, je le sens, sera celui que je n'aurai plus... Sera-ce toi? Sera-ce toi? »

Et en disant ces mots, elle les contemplait tour à tour pleurante, violente, désespérée, telle que l'on représente la triste Niobé voyant ses dernières filles tomber à ses côtés sous les flèches d'un dieu.

Romaine fondait en larmes. Tout à coup d'un geste souverain attirant à soi les deux pauvres enfants : « On ne les prendra pas, c'est moi qui vous le dis; j'y mettrai tout ce que j'ai, mais on ne les prendra pas, ces hommes ne viendront pas. »

— « Ils viennent! » répondit l'esclave en poussant un grand cri, et elle montrait du doigt l'intendant des esclaves de la maison de son maître, qui s'avançait tranquillement, en s'entretenant d'affaires avec un trafiquant d'esclaves étranger.

Romaine marche droit à lui, par un mouvement rapide comme l'élan de son cœur; elle redresse sa tête, et tâchant d'affermir sa voix qui tremblait :

« Je m'appelle Julia Romana Calpurnia, fille de Calpurnius votre Préfet urbain. J'achète ces trois esclaves, et je demande qu'ils me soient livrés à l'instant... »

L'intendant se mit à rire. Mais Galla se tournant vers cet homme : « Mon maître est riche, dit-elle, il adore sa fille. Elle va lui demander ces esclaves qu'elle désire, et elle peut tout obtenir, si vous voulez attendre. »

« Attendez, attendez! » s'écria la jeune fille, s'adressant en même temps aux esclaves et au maître. Puis elle remonta sur son char, et un instant après elle était près de son père qu'elle suppliait à genoux. Quelques esclaves de plus n'étaient pas une grosse affaire; le préfet se laissa fléchir : « Puisque tu le veux, ma fille, ils seront dès ce soir tous trois à ton service. Mais garde-toi désormais de cette émotion d'enfant. Sénèque n'a-t-il pas dit que la compassion était une faiblesse? » — « Une faiblesse divine, » se dit tout bas Galla, en portant à ses lèvres une croix qu'elle cachait pieusement sur son cœur.

Il arriva que cet événement fit du bruit à Rome. Ce n'était pas pourtant un fait bien singulier, et il aurait passé sans doute inaperçu dans d'autres circonstances. Mais l'opinion chrétienne avait soulevé de toutes parts la question de l'esclavage. On commençait à croire que ces rebuts de l'humanité pouvaient bien être des hommes comme les autres; et les sages s'unissaient aux chrétiens pour penser qu'ils avaient le droit de s'aimer et qu'il était humain de ne pas briser les liens de la famille et du cœur. Le Sénat s'en émut, on cita cet exemple, et je trouve justement dans l'histoire de ce temps-là une loi de Constantin qui est ainsi conçue : « En partageant les biens entre différents possesseurs, veillez à ce

que chaque famille d'esclaves demeure entière sous le même maître. Qui permettrait que les fils fussent séparés de leurs pères, les frères de leurs sœurs, le mari de sa femme? Faites cesser toute séparation qui aurait rompu des liens de cette famille, et désormais veillez à ce que les esclaves ne soient plus troublés dans leurs légitimes affections. » (1)

V

A peu de jours de là, Sempronie reçut un billet de l'impératrice Hélène. La mère de Constantin venait d'apprendre l'action généreuse de la jeune fille, et elle reprochait aimablement à la mère de ne lui avoir pas encore fait connaître la noble enfant. Elle l'attendait donc le lendemain à son palais, où Romaine trouverait la société de jeunes vierges de son âge. « J'ai hâte de l'embrasser, Madame, disait-elle à la fin; d'avance je la bénis, la bénédiction d'une septuagénaire ne saurait porter malheur à votre enfant. »

Il n'y a pas de voyageur qui, dans une fraîche matinée de printemps, ne soit allé promener ses

(1) Constantin, I, Code Théodosien, *De Communi dividundo.* — V. M. de Champagny, *La Charité chrétienne dans les premiers siècles de l'Église,* p. 2, 9.

méditations ou ses rêveries dans ces vertes solitudes qui environnent Sainte-Croix en Jérusalem. C'est là, sur le lieu même où s'élève la vénérable basilique, que se dressait autrefois la demeure d'Hélène, à quelques pas seulement du palais de Fausta, femme de Constantin, et de l'ancienne maison du riche Lateranus. Hélène vivait retirée dans ce qu'on appelait jadis le palais Sessorien, et elle avait fondé autour d'elle un asile pour les vierges chrétiennes sous les ombrages des *Horti Variani,* comme pour sanctifier ainsi les lieux souillés par les orgies d'Héliogabale.

Secrètement flattée des avances d'Hélène, Sempronie oublia ses dédains de patricienne pour ne voir que l'insigne honneur de cette invitation, et n'écouter cette fois que son orgueil de mère. Le lendemain, un char richement attelé l'amena, elle et sa fille, au palais Sessorien, où elles furent introduites par deux jeunes chrétiennes vêtues de blanc.

La princesse accueillit l'enfant et la mère avec cette noble bonté qui est le cachet de la vraie grandeur. Elle était simplement enveloppée de l'ample manteau qu'on appelait *palla,* la tête à demi-couverte du voile blanc des veuves, sans autre parure que la longue robe ou stole de laine rattachée sur l'épaule par une agrafe d'argent. L'im-

pératrice n'avait rien perdu de cette jeunesse d'âme qui l'avait élevée d'une humble condition jusqu'au trône des Césars, et le souvenir constant de ses premières années attendrissait son cœur pour les misères qu'elle-même avait touchées de près. Elle portait dans sa personne un mélange de dignité et de simplicité qui tenait à la fois de la grande souveraine d'aujourd'hui et de l'humble paysanne d'autrefois. Romaine en fut frappée.

« Je désirais vivement vous connaître, ma fille, lui dit l'impératrice, mais je n'ai pas attendu à ce jour pour vous aimer. »

Elle l'embrassa alors, et elle la fit asseoir sur un siége de bois de cèdre recouvert d'un tapis de simple laine des Gaules. Elle lui parla à peine de sa belle action, pour ne pas évaporer ce parfum de charité qui ne doit s'exhaler que vers Dieu. Mais elle l'entoura de si délicates prévenances que la timidité respectueuse de l'enfant se fondit peu à peu, comme une gelée de printemps au lever du soleil. Seulement, de temps en temps elle détournait les yeux de cet auguste visage pour les reposer sur la vaste plaine du Latium, qui se déroulait devant ses yeux toute semée de villas éclatantes au soleil, et traversée par les arches rougeâtres des aqueducs. Hélène s'en aperçut.

« Ce spectacle vous plaît, et je ne m'en étonne pas. Je l'aime beaucoup moi-même; il me re-

[illegible] et [illegible] reposé, en ne me montrant du monde que ce que [illegible] veux voir. J'ai vu dans ma longue vie de beaux et riches pays, mais peu d'autres égalent ce site incomparable. Vous savez bien d'ailleurs, ajouta-t-elle avec un sourire modeste, que je n'ai pas toujours habité des palais. »

Puis, par ce mouvement qui reporte les vieillards vers le temps passé, elle se mit à raconter le séjour qu'elle avait fait dans les Gaules avec le César Constance-Chlore. Elle rappela comment elle avait habité dans la ville de Lutèce, sur les rives d'un fleuve qu'on appelait la Seine et presqu'au faîte de la colline Lucotitius. « Il y avait aussi, dit-elle, de l'autre côté du fleuve, une autre montagne célèbre appelé le Mont de Mars. Mais les chrétiens de ce lieu l'appellent le Mont des Martyrs, parce qu'il y a sur ce coteau les traces d'un sang versé pour l'honneur de notre Dieu. Je m'y rendais souvent, car les souvenirs m'attirent, ajouta-t-elle vivement. »

Dans ce moment, ses traits s'animèrent tout à coup, ses yeux reprirent le feu ardent de la jeunesse, sa voix prit un accent d'enthousiasme religieux et d'éloquence virile : « Même aujourd'hui, dit-elle, mes vieilles années ne m'empêcheront pas de faire connaissance avec les grandes routes de l'Orient. Je vais partir bientôt, j'irai à Jérusalem, et je n'en reviendrai pas sans en rap-

porter, coûte que coûte, la croix de mon Sauveur. N'est-il pas indigne que moi, sa pauvre servante, j'habite parmi ces marbres, tandis que là-bas le bois sur lequel mourut mon Dieu est profané!. Je la retrouverai, fallût-il pour cela descendre au fond de la terre et obtenir des miracles. Ce sera l'honneur de ma vie, et je ne veux mourir que lorsque je me serai reposée à son ombre sacrée. »

Elle s'arrêta soudain : « Ah! Sempronie, dit-elle, je m'égare et j'oublie que vous n'êtes pas chrétienne. Vous me le pardonnerez. Vous ne pouvez pas comprendre ce que c'est que d'aimer un Dieu qui vous a aimé jusqu'à cette folie d'être supplicié pour vous! Vous ne pouvez pas savoir quelle ardeur on peut mettre à chercher, à baiser ce gibet des esclaves, quand l'esclave fut un Dieu et qu'on est son enfant! Alors, plus il s'est fait petit, méprisé et souffrant, plus bas on se met à genoux pour lui dire qu'on l'aime et essayer de le lui prouver un peu. Désormais les grands amours sont là. Vous autres, refoulés dans les brillants souvenirs d'une grandeur terrestre, comment pourriez-vous comprendre ces abaissements qui feront le relèvement de l'avenir? Pourtant, l'avenir est là. C'est là, au pied de l'arbre sacré que j'irai élever de terre, que viendra s'abriter la Rome des temps futurs. Nos enfants y viendront, et ils y apprendront que la vraie

grandeur d'âme n'est pas dans les honneurs, les plaisirs et l'orgueil, mais dans la gloire de souffrir et de s'immoler en s'oubliant soi-même pour servir les autres. »

Romaine buvait chacune de ces paroles ardentes. Jamais semblable langage n'était venu jusqu'à elle. Ses yeux étincelaient, ses lèvres s'entr'ouvraient tremblantes de questions qu'elle n'osait articuler, son visage rougissait sous le feu d'une émotion dont elle ne pouvait pas deviner le foyer. Elle semblait suspendue à ces lèvres qui paraissaient rendre des oracles, bien qu'ils fussent encore enveloppés de mystère. C'était la première fois qu'on exaltait devant elle le nom de ce Dieu nouveau; mais je ne sais pourquoi il la remuait jusqu'au fond le plus intime de son être; et, elle le sentait bien, ce n'était pas pour elle le nom d'un étranger.

Hélène vit cette impression et ne parla plus. Les deux patriciennes furent invitées par elle à visiter les vastes jardins ombragés où se promenait alors sa cour joyeuse de vierges. Romaine eut le bonheur de reconnaître parmi elles quelques filles des plus nobles familles de la ville, dont elle avait souvent remarqué la modestie. Celles-ci lui firent accueil avec une grande joie. « Ce sont mes Vestales chrétiennes, dit Hélène, mais celles-là n'ont pas de sièges d'honneur à

l'amphithéâtre. En retour, vous auriez pu les rencontrer souvent chez les pauvres qu'elles nourrissent, chez les veuves qu'elles consolent, et chez les orphelins à qui elles servent de mères. Vous voyez cependant qu'elles sont de bonne maison. »

L'impératrice désigna de la main une sorte de tertre champêtre sur lequel elle convia Sempronie à venir se reposer. « J'espère que d'autres viendront s'y agenouiller un jour, car c'est à cet endroit que je bâtirai un temple pour déposer le trésor que j'apporterai de la Judée. »

Pendant qu'elle conduisait Sempronie sous l'ombrage de ces arbres, parmi les plantes rares, les marbres, les bassins, les fleurs aromatiques dont Alexandre-Sévère avait orné ce lieu, les jeunes vierges confiaient secrètement à Romaine : « L'impératrice ne montre pas ce qu'elle a de plus précieux. » Et en disant ceci, elles indiquaient l'endroit où Hélène gardait les pauvres vêtements de sa jeunesse. Puis une d'elles raconta tout le détail d'un festin où la mère de Constantin avait voulu servir les vierges de son palais, avec cette robe de servante, la même qu'elle portait le jour qu'elle eut l'honneur de fixer sur elle le regard de Constance-Chlore.

Quand elle sortit de là, Romaine se sentait à la fois heureuse et troublée. Elle repassait en

elle-même toutes ces impressions dont le secret lui échappait encore. Mais qui ne sait ces riches suppléments que le cœur ajoute à la mémoire, quand on le met de moitié dans les souvenirs heureux? Elle s'entretenait sans cesse avec ces souvenirs comme l'enfant qui s'amuse et converse avec l'écho qui redit ses syllabes. Ce qu'elle n'entendait pas encore, elle le devinait, et le soir elle disait à son esclave chrétienne : « Galla, sais-tu pourquoi je me prosternerais volontiers devant ton Dieu? C'est qu'on vient de m'apprendre que ce fut un Dieu souffrant et supplicié par amour. »

VI

Depuis ce jour-là, Romaine continuait bien de parcourir chaque jour quelque quartier de Rome, mais elle s'étonnait de n'y voir plus les mêmes choses. Ce n'est pas que la ville eût changé, mais ses yeux allaient maintenant au delà de cette riante surface pour pénétrer dans le fond où se cache tout ce qui souffre. Ses traits prirent peu à peu une expression de douce et tranquille gravité, qui est le charme profond de cet âge. Elle ne répudiait pas les joies de sa jeunesse et de son rang, mais elle savait maintenant que la meilleure de toutes était celle de donner. On la voyait donc aller avec Galla dans ces entassements de

misérables maisons, ces îles comme on les nommait, séparées par des ruelles, et d'où, à chaque pas s'élevait contre Rome un long cri de colère et de malédiction.

— « C'est une déesse, disaient quelques femmes esclaves, dont elle assistait les enfants : les déesses doivent être belles et bonnes comme elle.

— « C'est une fille des Gracques, disait un vétéran; elle aime le peuple comme ses aïeux, et elle reprend à sa façon l'œuvre des lois agraires.

— « Non, c'est une chrétienne, soutenait un mendiant : je l'ai bien reconnu aux conseils de vertu qu'elle donne à mes filles.

— « Mais non, objecta une autre, elle ne fait pas ses largesses au nom de Jésus-Christ. »

C'est ainsi qu'on parlait de Romaine dans toute la ville. Sempronie le savait, et lui en faisait reproche. « Pourquoi, lui disait-elle, te donner un souci qui n'est pas de ton âge? Veux-tu nous faire revenir aux distributions des patrons d'autrefois? Ce temps est passé, ma fille; c'est l'affaire des chrétiens de le ressusciter, s'ils en ont le loisir; mais toi, noble, jeune et belle, que fais-tu parmi ces pauvres femmes des Liburniens et des gladiateurs?

— « Je fais comme Titus, lui répondait Romaine, je gagne ma journée. »

Toutefois, secrètement flattée de la popularité de sa fille, la mère se rassurait en pensant qu'à peine savait-elle le nom de Jésus-Christ. Déjà même elle caressait l'espérance du grand jour où elle parerait Romaine de la robe de laine blanche ornée de bandelettes; et, plaçant sur sa tête le voile couleur de flamme, elle la conduirait dans la famille de l'époux pour y rompre avec lui le gâteau de l'alliance.

Dans une de ses tournées de bienfaisance, Romaine arriva auprès d'un édifice de modeste apparence, précédé d'un portique sous lequel se tenaient des infirmes et des pauvres qu'elle ne connaissait pas. Elle s'approcha et vit que chacun d'eux, ayant reçu l'aumône de ceux qui entraient, les remerciait à voix basse avec une formule qu'elle ne put entendre. Elle alla droit à eux, comme c'était son usage, et leur ayant glissé quelques deniers dans la main, elle les entendit qui la saluaient ainsi : « *Deo gratias*, grâces à Dieu. » — « Me prennent-ils pour un Dieu? » se demanda-t-elle en riant.

Au même instant elle vit une noble matrone se pencher doucement vers une veuve en haillons, en l'appelant *ma sœur,* et mettant une pièce de monnaie dans la main de son petit enfant, lui demander tout bas de prier pour elle. La dame entra ensuite dans le saint édifice où elle

fut aussitôt suivie par des personnes de tout rang et de tout âge. « Qu'est-ce que ceci ? dit Romaine, où sommes-nous ? dites-moi : aurions-nous surpris quelque mystère? — Il n'y a ici, ma fille, lui répondit Galla, que des mystères d'innocence; vous êtes à l'entrée d'une église chrétienne. »

Au même instant, la porte s'ouvrit devant la jeune fille. Elle était déjà prête à franchir le seuil, mais Galla l'arrêtant : « Vous n'êtes pas initiée, retirons-nous, » dit-elle, et, lui prenant la main, elle cherchait doucement à entraîner l'enfant.

Celle-ci lui opposait une résistance suppliante; elle levait sur elle des yeux pleins de regrets, et, d'une voix encore plus éloquente que ses paroles, elle lui disait : « Laisse-moi, pourquoi m'arrêtes-tu, tu vois bien que c'est ton Dieu qui m'a conduite ici. Je le connais assez pour savoir qu'il est bon, il ne me repoussera pas. Il sait bien que je l'aime, puisqu'on dit que c'est l'aimer que de chérir ceux qui souffrent. Laisse-moi le saluer pour qu'il me bénisse. »

Galla résistait mal. Sa main n'opposait plus aux désirs de l'enfant que des efforts si timides qu'on sentait qu'ils étaient désavoués par son cœur. Romaine allait entrer, quand de l'intérieur un diacre prononça à haute voix la formule : « Hors d'ici les profanes ! » La jeune fille aussitôt s'arrêta interdite, comme si cette parole ne

s'adressait qu'à elle seule. D'un regard elle plongea jusqu'au fond du sanctuaire d'où le Pontife assis sur un siège de bois enseignait les fidèles. Il leur annonçait que des jours mauvais étaient proches : « Encore un peu de temps et vous me reverrez; encore un peu de temps et vous ne me reverrez plus. Le temps est arrivé où ceux qui sont dans la ville doivent fuir sur les montagnes; mais votre tristesse bientôt se changera en joie. Ayez confiance, c'est moi qui ai vaincu le monde. »

Dans ce moment, un ministre ferma la porte de l'église. Le dernier regard de la vierge rencontra au-dessus de l'autel l'image d'un Pasteur qui portait une brebis sur ses épaules. Elle se retira, comme durent se retirer nos premiers parents quand le chérubin les chassa du paradis terrestre. Humiliée, mécontente, elle baissa la tête, affectant devant Galla une attitude boudeuse. Elle marcha longtemps auprès d'elle en silence, et quand elle le rompit ce fut pour demander : « Du moins ne puis-je savoir quel est le beau berger que j'ai vu peint à la voûte et qui semblait tourner ses yeux vers moi ? — C'est notre bon Pasteur, reprit la Gauloise. — Et la brebis qu'il porte avec tant de tendresse? — C'est l'image de tout cœur souffrant et de toute âme blessée. — Alors pourquoi ne veut-il pas se charger de la mienne? »

VII

Ce que le Pontife avait annoncé aux fidèles dans ce jour mémorable, s'accomplit promptement. Pendant que Constantin était à Sirmium, une grave tempête se déchaîna sur l'Église privée de son soutien. Un jour d'été de l'année 314, une foule nonchalante se reposait à l'ombre d'une des salles immenses des Thermes de Dioclétien, en s'entretenant de toutes les nouvelles de la ville et des affaires de l'Empire. Mille propos se croisaient dans cette multitude de toute race et de toute âme, et l'on pouvait remarquer que l'éloignement de l'Empereur n'avait pas peu contribué à donner libre carrière à la conversation, à travers tous les champs permis et défendus.

— « N'est-il pas temps enfin, disait une voix grêle, de réduire les chrétiens au rôle de leurs devanciers, et de faire rentrer sous terre ces gibets sacrés dont le spectacle offense les regards des hommes et attriste la face du ciel? »

Celui qui parlait ainsi était un poète de Corinthe, qui préparait une pièce pour le théâtre de Marcellus.

Un grave sénateur parla : « Bientôt dans la Curie, dit-il solennellement, il n'y aura plus de

place que pour ces nouveaux venus, ni d'autre loi dans l'Empire que celle du Juif de Galilée pendu sous Ponce-Pilate.. Ce n'est pas, ajouta-t-il avec un sens prudent, que je veuille faire à l'Empereur la moindre opposition, mais je ne serais pas fâché que quelqu'un ou quelque chose éclairât Constantin que son entourage aveugle.. On pourrait lui donner de très utiles conseils.

— « Des conseils? reprit un prêtre, coiffé de la mitre orientale, en faut-il d'autres que ceux que nous donne le Ciel même? Les dieux se sont prononcés; ils demandent l'extermination de cette race impie.

— « Vos dieux ont donc enfin réussi à s'entendre? dit un vieillard toscan avec un fin sourire. Pour moi, j'aimerais mieux que Rome en revînt simplement aux primitives traditions religieuses de l'Étrurie. Cette religion des aïeux a fait ses preuves, et j'estime, qu'en fait de culte comme en fait de vin, le plus vieux est le meilleur.

— « Le meilleur, quel est-il? demanda un philosophe, en soulevant les flots d'une barbe qui inondait les plis de son manteau.

— « Ne valait-il pas mieux, reprit un vétéran, combattre comme autrefois à l'ombre de nos aigles, que sous ce nouvel étendard d'importation barbare, qui doit faire peur à la Victoire?

— « C'est le signe des esclaves et ils sont fort

en faveur, reprit un affranchi qui, à force de dédains, voulait faire oublier son origine servile. «

On entendit une voix qui osa prononcer le nom de liberté. Elle n'eut pas d'écho.

« Soyons francs, dit quelqu'un qu'à sa chevelure blonde et à sa haute taille on pouvait reconnaître pour un homme du Nord : il nous est déplaisant que l'influence nous échappe, pour passer à ces prêtres qui n'étaient rien hier et qui sont tout aujourd'hui.

— « Et qui de plus, ajouta un jeune chevalier, en épilant sa barbe et faisant étinceler les bagues de ses doigts, et qui de plus endoctrinent les plus nobles filles de Rome, lesquelles bientôt ne sauront plus fréquenter que les esclaves et aimer que les haillons.

— « Vous avouerez du moins qu'ils ont la main heureuse, repritun prétorien. Connaissez-vous la fille de Calpurnius, cette charmante enfant de quinze ans, déjà plus belle que sa mère? Eh bien, il n'y a pas quatre jours que je l'ai vue sur le seuil de l'église des Chrétiens, où elle distribuait ses largesses opimes à cette engeance d'affamés, qui lui ouvrait la porte. »

Le sénateur protesta : » Calpurnius est le plus ardent champion de notre cause; son nom est un drapeau. Et je ne souffrirai pas qu'on parle ainsi devant moi de ceux de sa famille!

— « Ne vous fâchez pas, dit le Gaulois, on ne dit point que le Préfet ait trahi son parti. Il s'est contenté seulement de donner un gage à l'autre. Et qui pourrait le blâmer de tourner cette belle fleur vers le soleil levant?

— « Par Hercule, je vous jure de nouveau qu'il n'en est rien. Du reste, justement je vais souper chez lui, et la chose sera éclaircie dès ce soir. »

Ce soir là, en effet, Calpurnius sut tout. Il ne put contenir une violente colère en apprenant la quasi-défection qu'on lui prêtait, et le démenti flagrant que sa fille infligeait à toutes ses convictions : « Est-ce là, répétait-il, la fille des Pisons! Quel rôle me fait jouer cette enfant, et cela à la veille de l'affaire...

— « Chut, répondit son ami en étouffant sa voix : on pourrait nous entendre; et il faut assourdir le plus possible le coup que nous allons porter. Nous forcerons le Pontife à abandonner nos murs, car il est évident que, tant que Sylvestre demeurera à Rome, le Préfet ne sera rien, et l'Empereur lui-même peu de chose. Quant à Romaine, rassurez-vous, c'est une pauvre enfant qu'on aura éblouie. Une jeune fille de cet âge est si facile à tromper! Mais pourquoi vous êtes-vous si longtemps obstiné à la laisser aux mains d'une esclave chrétienne? »

Dans ce mot il y avait l'arrêt de proscription de l'infortunée Galla.

Le lendemain, quand Sempronie apprit ce qu'on disait, elle éclata en reproches contre la trahison de l'esclave gauloise. Il y avait quelque temps qu'elle dissimulait mal son dépit de l'influence que l'étrangère avait prise sur son élève chérie. Il n'y avait plus à attendre : elle pressa le Préfet d'en finir à l'instant.

Galla fut appelée. Dès qu'elle eut vu la violente émotion de sa maîtresse, elle comprit ce qui l'attendait. Elle rougit, et courbant légèrement la tête, elle attendit l'orage. Il éclata, sans l'ébranler. Mais lorsque Sempronie en vint à formuler le reproche d'avoir trompé sa fille, afin de l'attirer à sa secte maudite, Galla se redressa :

« Ne maudissez pas ma secte, comme vous l'appelez, Madame, vous serez peut-être heureuse de la bénir un jour. D'abord, rassurez-vous, votre fille n'est pas chrétienne. Si on l'a crue chrétienne, parce qu'on la voyait bonne, vous avouerez, Madame, que c'est une confusion qui nous est glorieuse. Elle n'a jamais reçu de moi d'autres leçons que les leçons de la charité; et si j'ai un reproche à me faire devant Dieu, c'est celui de vous avoir trop fidèlement obéi, en ne lui nommant pas même cet adorable Jésus-Christ, à qui je demande maintenant de

me le pardonner. N'accusez donc que Dieu qui a façonné lui-même le cœur de la noble enfant, que vous devez être fière d'appeler votre fille. Accusez-en aussi ces pauvres, qui la nomment dans chacune de leurs prières et de leurs larmes de reconnaissance. Voilà, Madame, une puissance bien autrement sérieuse que celle de mes paroles. Si c'est de cela néanmoins que vous me croyez coupable, vous pouvez me punir : chassez-moi loin de cet enfant que, sans doute, j'aimais trop, puisque Dieu m'en sépare. Je puis lui donner encore et vous donner, Madame, une plus grande preuve d'amour que de lui consacrer ma vie, c'est de vous obéir et de souffrir pour elle, hélas! et loin d'elle! »

En achevant ces mots, sa voix se mit à trembler comme une feuille d'automne; elle fondit en larmes. La pensée de quitter sa chère catéchumène avait vaincu son âme. Elle cachait son visage dans ses deux mains, pleurant et sanglotant comme une mère.

Quand la matrone eut prononcé l'arrêt définitif, la Gauloise sortit. Le lendemain elle quittait le palais du Préfet et la ville de Rome avec une troupe d'esclaves que le riche Préfet allait embarquer, pour l'exploitation d'un bien de campagne qu'il avait en Sicile.

VIII

Pendant cette exécution, une pitié cruelle avait pris soin d'envoyer Romaine à une villa suburbaine, afin de lui épargner ces rudes déchirements.

Avez-vous visité Albano, Larricia, Castel Gandolfo, et la villa Chigi, dans la fraîcheur de sa floraison printanière? J'ai rencontré rarement un site qui réunisse plus de charme et de grandeur. On va, on revient, on s'égare dans cette obscure vallée ombragée d'arbres immenses, dont le pied est dans les fleurs et qui entremêlent leurs têtes, seules baignées de lumière. L'âme se recueille comme dans un sanctuaire sous cette ombre profonde, entre ces troncs séculaires que le temps a dénudés jusqu'à la racine, mais que le printemps revêt de sa riante jeunesse.

Sortez de là; l'horizon déborde de toutes parts. D'un côté, c'est la grande et fameuse montagne où fut Albe-la-Longue et que, seule aujourd'hui, une maison de prière couronne de ses tours. De l'autre, Larricia jette sur toute la largeur de la vallée ses arches colossales dont les trois étages, se superposant à une effrayante hauteur, semblent faire rivaliser le travail de l'homme avec le travail de Dieu.

Au delà, il n'y a plus que l'immensité de la plaine et l'immensité de la mer. Seulement, une masse indistincte de lignes harmonieuses, dorées par le soleil, se perd dans un nuage de brume transparente. C'est Rome éternellement assise dans l'auréole. Une immense jonchée de ruines en marque le chemin, où se pressent et se suivent les antiques tombeaux de la voie Appienne, semés là comme ces pierres qui guident dans l'Orient la marche des caravanes.

Cette villa était celle du préfet Calpurnius. Des merveilles plus vivantes s'étageaient sur ces collines, au quatrième siècle, mais le cadre était le même. Romaine ne se lassait point d'en repaître ses yeux, en y mêlant je ne sais quel sentiment nouveau qui germait dans son cœur avec une nouvelle foi. Elle aimait de passion Dieu, la nature et l'humanité, mais son âme cherchait le lien qui les pouvait unir en un amour unique. L'aurore d'un jour naissant flottait sur les sommets de son intelligence, mais en laissant encore la vallée dans l'ombre. Romaine ne savait comment se rendre compte de cet état, seule et abandonnée qu'elle était maintenant; et elle se demandait si elle devait ouvrir ou fermer son oreille à ces voix intérieures qui, semblables aux harpes balancées par le vent, lui apportaient des sons sans lui dire des mots.

Un des repos de Romaine était de venir, au déclin du jour, s'asseoir à l'écart, près de la tour d'Ascagne ou au pied des *Pila Horatiana*, pour écouter les bruits lointains qui venaient de Rome. Un jour qu'elle était là, de nombreux paysans qui arrivaient de la Ville lui apprirent qu'une émeute venait d'y éclater contre les chrétiens. On ne s'était pas porté aux dernières violences, par crainte de représailles lors du retour de l'Empereur, et par crainte du peuple qui recevait de grandes aumônes de la main des fidèles. Mais une populace aveugle, de complicité avec le Préfet urbain, secrètement excité lui-même par le Sénat, avait forcé Sylvestre à sortir des remparts de Rome, et un grand nombre de disciples l'avaient accompagné.

Romaine sentit vivement le contre-coup de cette nouvelle. Par la pente de son cœur elle prenait parti pour les persécutés. Elle demanda donc à revenir à la ville, pour embrasser Galla qu'elle y croyait encore présente, et y chercher des victimes à sauver ou à consoler.

La première nouvelle qu'elle apprit, en mettant le pied sur le seuil de sa demeure, fut que Galla n'y était plus depuis plusieurs jours. En ce moment elle sentit se briser ce qu'elle portait de plus pur dans son cœur. Elle pleura d'abord, elle courut ensuite se jeter aux pieds de sa mère, re-

demandant son esclave à grands cris, et faisant parler pour elle cette éloquence éplorée à laquelle d'ordinaire les mères ne résistent pas.

Sempronie s'efforça d'abord de consoler sa fille, s'étonnant de l'importance qu'elle paraissait donner à cette femme, cette esclave. Puis, voyant que ses dédains ne faisaient qu'ulcérer le cœur de son enfant, la mère s'exaltant passa de la plainte au blâme, et en vint à reprocher amèrement à Romaine de lui avoir préféré cette femme de service. Elle voyait bien aujourd'hui qu'elle seule depuis longtemps avait la clef de son cœur. Mais elle ne pouvait plus sacrifier désormais à cette affection contre nature l'honneur de sa famille et la paix de sa maison. Elle avait sur sa fille d'autres pensées que celle d'en faire la reine des mendiants et l'esclave du Crucifié. « Voilà pourquoi, dit-elle d'une voix aiguisée par un cuisant dépit, vous ne reverrez jamais votre chère séductrice; votre mère désormais redeviendra votre mère. Et si jamais ma fille songe à se faire chrétienne, je lui conseille de songer également à chercher qui se chargera de l'aimer en lui servant de mère. »

Romaine n'avait jamais entendu Sempronie tenir un semblable langage. Sa poitrine se souleva sous le poids de sanglots, qui semblaient dire : « Est-ce que vous pouvez croire que je

ne vous aime pas? » Hors d'elle-même elle laissa retomber sa tête entre ses mains; et, dans son égarement, elle appela Galla qu'elle nomma trois fois... Quand elle se releva, sa mère n'était plus là, elle venait de sortir avec la flèche dans le cœur.

IX

Romaine restée seule alla demander asile à la chambre recueillie qui était devenue la discrète confidente de toutes ses joies d'enfant et de ses peines de jeune fille. C'était là que naguère Galla venait la visiter, et elle n'en sortait jamais sans y laisser après elle une lumière ou un parfum des cieux. Ce souvenir se représenta plus vivant que jamais. Tout ce que la pieuse Gauloise lui avait appris, tout ce qu'elle lui avait témoigné de bontés et montré de vertus, se redressait devant ses yeux, consacré par la souffrance et agrandi par l'absence de celle qu'elle pleurait.

C'est alors que, se mettant à genoux, elle rencontra près de son chevet l'image du Bon Pasteur que Galla avait déposée là pour être son dernier souvenir et sa dernière espérance. Le premier mouvement de Romaine fut pour y coller ses lèvres... Elle s'arrêta soudain, le visage irrité de

sa mère lui revint à l'esprit : cette adoration du Dieu des chrétiens ne serait-elle pas une révolte contre des ordres vénérables?

Son père entra alors. Il était agité, tremblant. Sempronie venait de lui apprendre l'obstination de sa fille, et vingt sentiments opposés se combattaient dans son cœur : l'amour paternel d'abord, mais avec lui l'orgueil blessé, l'attendrissement et la colère, la compassion et la violence. Il allait, venait dans cette chambre; et, comme se parlant à lui-même, il disait des paroles entrecoupées, mystérieuses, dont Romaine n'entendait que quelques syllabes brisées, desquelles elle avait peine à reconstituer le sens :

« Cette enfant me perdra... Et si elle ne perdait que moi! Mais tous nos projets qu'elle entrave! Notre moment était bien choisi. L'Empereur est loin : à son retour, il eût, bon gré mal gré, tout accepté ou tout subi... Rome se ressaisissait elle-même. Le Sénat redevenait encore une fois le libérateur de la patrie... Sylvestre est déjà en fuite, et son Christ avec lui. Et tout cela, tout ce retour des choses reposait sur moi, sur moi!... Et c'est chez moi, près de moi, que mon enfant conspire avec mes ennemis contre moi! Fille imprudente, cruelle enfant, qui fais douter de moi! Que n'es-tu loin d'ici? »

Entendant cela, l'enfant n'osait lever ses yeux

sur ces yeux irrités; mais tout son corps tremblait, et sa bouche entr'ouverte n'osait proférer les protestations filiales qui brûlaient sa poitrine.

Le père s'adressa à elle, semblant se radoucir : « Si tu renonçais à ce Christ?.. Si tu voulais encore être ma fille, mon honneur, mon espérance, ma joie? Si tu disais bien haut que cette esclave t'a séduite, à mon insu, malgré ta mère, malgré moi? Ce Christ des misérables, ce Christ l'ennemi de ton père, de ta famille, de ta patrie, si tu proclamais ouvertement que tu le maudis, que tu le hais? »

A ce dernier mot Romaine répondit seulement par un geste énergique qui voulait dire : Jamais!

A cette vue, hors de lui, le préfet s'avança vers elle : « Va-t'en, s'écria-t-il, je ne te reconnais plus; je ne te reverrai plus, va-t'en! »

L'enfant se jeta à genoux. Mais déjà son père n'était plus là.

On la laissa longtemps seule à ses réflexions. La dernière parole du préfet s'éclairait d'une lueur sinistre : Elle était donc répudiée, chassée, et sans retour? Dans l'égarement de sa douleur, elle n'en pouvait douter. Abandonnée, désespérée, elle pria le Dieu du Ciel de lui tenir lieu de père désormais et de guider ses pas; puis, se levant, elle s'échappa en pleurant et disparut.

Elle s'en allait devant elle au hasard, secrètement attirée vers les lieux que Galla avait beaucoup aimés et qui pourraient encore lui parler d'elle. C'est ainsi qu'elle se trouva, après quelques détours, à l'entrée de l'église qu'elle avait naguère entrevue. Elle la trouva fermée. Seulement les mêmes mendiants stationnaient à la porte. Elle leur donna l'aumône, en leur demandant la cause de cette solitude. Ceux-ci, qui la croyaient du troupeau des fidèles, lui apprirent que les Chrétiens s'étaient retirés vers le nord, avec le pape Sylvestre, et qu'il fallait peu de temps pour aller les rejoindre. A chaque pierre milliaire, elle trouverait d'ailleurs un pauvre, posté là pour indiquer le chemin, selon l'usage du temps de la persécution. Ils lui livrèrent le mot d'ordre qui la ferait reconnaître par ces guides chrétiens, et lui souhaitèrent ensemble la paix de Jésus-Christ et la main de son Ange pour soutenir ses pas.

La légende, en effet, raconte que des Anges marchaient à ses côtés pour lui montrer la route (1). En était-il besoin? De distance en distance, elle rencontrait les guides qui lui avaient été désignés. C'étaient des estropiés, des aveugles,

(1) Bollandistes, tome VI, p. 376 : Abiverat se eo tempore S. Silvester pontifex in quædam montis Soracti latibula, cum nonnullis e clero, ut tempestatem declinaret... Eo igitur Romana iter intendit, ductoribus angelis usa, et ad speluncam devenit.

des vieillards, des esclaves abandonnés de leurs maîtres, de pauvres enfants, des veuves qui cent fois l'ayant vue faire la charité, ne s'étonnaient aucunement de la voir aujourd'hui demander le chemin de l'église de Jésus-Christ. Ils étaient échelonnés au pied de vertes collines, sous les touffes de lauriers-roses, à l'ombre des figuiers, le long des haies de lentisques, entre les vignes grimpantes; et leurs haillons formaient avec cette riche nature un contraste navrant.

Romaine s'attendrissait à chaque misère nouvelle qui se présentait à ses yeux, et tour à tour regardant les mendiants du chemin et se souvenant de l'Homme de douleurs, elle se disait: « Étrange religion! Est-ce Dieu qui s'est fait pauvre, ou le pauvre qui est devenu un Dieu? »

X

A quelques milles de Rome, une montagne se détache de la chaîne des Apennins et descend dans la plaine par des pentes ondulées que sa cime couronne d'une tiare étincelante. Les vers les plus connus des anciens poètes de Rome l'ont saluée et décrite; et du *stibadium*, où ils buvaient le petit vin de la Sabine, les Romains aimaient à la voir, au fort de l'hiver, élever au-dessus de la Ville sa tête blanchie de neige.

On l'appelait le mont Soracte. On le connaît aujourd'hui sous le nom de mont Saint-Sylvestre, parce que c'était ce lieu qu'avait choisi le pontife des Chrétiens pour se dérober à l'hostilité du Sénat, pendant ces mauvais jours. Une grotte de vaste dimension, creusée dans la montagne, lui servait à la fois de retraite et de temple. Il en sortait rarement; seulement, aux grands jours, se transportant sur le seuil, et contemplant de loin Rome qui le proscrivait, il étendait les mains, et bénissait de ces hauteurs la Ville et l'univers.

Un soir, il était là au milieu de ses clercs. Quelques évêques venus de l'Espagne et de l'Orient y réglaient avec lui les affaires de la foi. Les fidèles priaient près d'un autel rustique, sur lequel tombait la lueur pâle de petites lampes suspendues à la voûte et affectant la forme symbolique d'une colombe; de grands lierres humides formaient une draperie sombre sur les parois de la roche : les vieillards se rappelaient le temps des catacombes.

En ce moment, on vit apparaître tout à coup, au fond de la caverne, une jeune fille vêtue de blanc, telle que l'on représente l'Ange de la Résurrection dans la grotte du Sépulcre. Elle glissa comme une ombre à travers le dédale de ce séjour obscur, et la légende ajoute qu'en effet le pon-

tife crut voir l'Ange de Dieu, car la beauté de son âme la faisait doucement resplendir au dehors.

La vierge s'avança doucement vers l'homme sacré. Mais quand elle fut devant lui, elle ne put prononcer une seule parole.

« Qui êtes-vous, mon enfant? lui demanda le Pontife. D'où venez-vous? Que voulez-vous? Prenez confiance, car la charité de Jésus-Christ nous presse. »

La jeune fille reprit courage, et dit ces paroles qu'on nous a conservées :

« Je m'appelle Romaine. Je suis la fille de Calpurnius, préfet de la ville. J'ai tout quitté pour l'amour de votre Jésus, qui m'a conduite. Je suis prête à tout pour le voir un jour dans son royaume. Or, c'est à vous, mon Père, que je viens pour que vous daigniez me laver de mes fautes et me consacrer à Dieu. »

Quand elle eut dit ces mots, Romaine baissa la tête. Elle laissa lentement retomber ses mains jointes, qu'elle avait tenues élevées comme une suppliante, et elle se mit à penser aux choses qu'elle venait de dire, presque sans les comprendre. La foule silencieuse la contemplait, comme une apparition de la grâce divine sous les traits de l'Innocence, et le prêtre attendri ne savait que la regarder et rendre grâces à Dieu dans son cœur:

Il lui dit à la fin qu'elle était la brebis attendue

depuis longtemps dans la bergerie du bon Pasteur, et que plus d'une fois il avait entendu parler d'elle par l'esclave chargée de l'instruire. Galla n'était pas dans ce refuge des chrétiens : on l'avait exilée loin de Rome, mais avant de partir, elle était venue se jeter aux pieds de l'Évêque pour lui recommander la fille de ses larmes. « S'il faut une victime pour racheter cette enfant, pourquoi ne serait-ce pas moi? avait-elle dit. J'ai la confiance que mon sacrifice sera bien reçu. » — « Elle ne s'est pas trompée, ajouta le Pontife, puisque je vous vois ici. Vous ne la reverrez peut-être que dans l'autre vie, mais il faut que ce soit pour vous la vie heureuse, et je vais vous en ouvrir la porte par le baptême. »

Après qu'on eut achevé de l'instruire, Romaine fut baptisée par l'Évêque de Rome. Les jeunes vierges chrétiennes lui firent ce jour-là un cortège d'honneur. Pendant que la noble fille se consacrait à Dieu, un diacre ordonna de chanter l'hymne nouveau que venait de composer dans son *Banquet des Vierges* le vénérable évêque de Tyr, Méthodius.

Se partageant en deux chœurs, elles redirent ce cantique :

« C'est pour toi que je suis chaste et pure. C'est pour toi que brille ma lampe; Époux chéri, je viens à toi!...

« Vierges, entendez-vous retentir du plus haut des cieux la trompette qui appelle les morts? C'est votre Époux aussi qui vous appelle. Mettez vos robes blanches, prenez vos lampes, l'Époux va venir.

« C'est pour toi que je suis chaste et pure. C'est pour toi que brille ma lampe; Époux chéri, je viens à toi!...

« Adieu, joies mortelles et périssables! Adieu palais resplendissants d'or! C'est à toi que je viens, Époux chéri.

« C'est pour toi que je suis chaste et pure. C'est pour toi que brille ma lampe; Époux chéri, je viens à toi!

« Toi qui habites la demeure du ciel, qui n'as point de commencement, et dont la force éternelle embrasse tout l'univers, Dieu tout-puissant, daigne avec ton Fils me recevoir au séjour de la vie.

« C'est pour toi que je suis chaste et pure. C'est pour toi que brûle ma lampe; Époux divin, je viens à toi (1)! »

Quand les chants eurent cessé, l'écho de la caverne répéta : « Je viens à toi. » On en tira le présage que Romaine ne serait pas conservée longtemps à la terre.

(1) Saint Méthodius de Tyr, *Banquet des Vierges*. Saint Méthodius fut martyrisé en 312.

XI

Ceux qui les premiers ont raconté la vie de sainte Romaine nous disent qu'elle ne revint pas à la maison de son père, qui l'en avait chassée. Ici je ne fais plus que transcrire le récit de sa précieuse fin, tel qu'ils nous l'ont laissé, avec les circonstances extraordinaires dont ils se portent garants.

La persécution devenait plus menaçante. Les chrétiens fuyaient la Ville. Romaine, sachant que ses parents la voulaient contraindre à abjurer l'Évangile et renier Jésus-Christ, prit le parti de se dérober par la fuite, en attendant le retour prochain de meilleurs jours. Elle pria des chrétiens qui sortaient de Rome de l'emmener avec eux, sans leur dire son nom, résolue de se tenir cachée, tant que durerait l'orage.

Elle arriva ainsi, en remontant le Tibre, jusqu'à vingt-cinq lieues de Rome, proche d'une ville de l'Étrurie appelée Tudertum, bâtie sur une colline qui domine le cours du Tibre et de la Naja. C'est aujourd'hui Todi, dont on admire la cathédrale avec sa place carrée et ses trois enceintes de murailles. Mais arrivée là elle ne put aller plus loin. La pauvre enfant était brisée de fatigue et de souffrance. Elle s'arrêta, malgré elle,

à cinq milles des remparts, et pria ses compagnons et compagnes de route de la déposer dans une grotte que l'on visite encore au flanc de la colline.

— « Allez à la ville, dit-elle, et laissez-moi ici. Je n'ai plus besoin que de Jésus-Christ, car je vais bientôt mourir. Allez chercher les prêtres, afin que je reçoive le corps de mon Dieu, avant de me réunir éternellement à lui. »

Deux prêtres revinrent apportant l'Hostie sainte, recouverte des plis de la stole sacrée. Quand ils entrèrent dans la grotte, ils trouvèrent la vierge à genoux. Ils s'agenouillèrent eux-mêmes; puis l'un d'eux déposa sur ses lèvres brûlantes le Pain descendu du ciel.

En ce moment ils virent une colombe planer sur la tête de la vierge, en même temps que ces paroles se faisaient entendre : « La route est ouverte qui va te mener au Ciel. » (1)

Aussitôt la colombe s'éleva dans les airs. Romaine se tournant alors vers les deux prêtres : « Vous avez entendu la voix de l'Époux qui m'appelle. Je pars. Je ne reverrai pas Rome. Le Seigneur m'a fait connaître que ma mort sauvera mon père des grands maux qu'il s'est attirés par la guerre qu'il fait à Jésus-Christ et

(1) Bollandistes, *Ibid.*, nº 6. Nivea e cælo advolans columba, supra Romanæ caput adstitit, atque ipsas protulit voces : Sanctorum semita, qua ad cælum venias, parata!

à l'empereur chrétien. Je sais aussi que son âme et celle de ma mère seront rachetées au prix du sacrifice que j'offre pour leur vie éternelle. J'ai tout donné. Je me donne moi-même pour ceux que j'aime. Les voici ! Ils vont venir, ils viennent. Dites-leur que je vais au Ciel, et qu'ils m'y suivront. »

Dans ce moment, en effet, le Préfet et sa femme entraient au même lieu. Il y avait de longues journées qu'ils cherchaient leur enfant. Déjà, ils se livraient à un grand désespoir, quand ils apprirent qu'une jeune vierge de l'âge de Romaine avait été vue sur le chemin de Todi.

Ils arrivent auprès d'elle. Sempronie reconnaît sa fille, l'appelle, lui tend les bras. Mais il était trop tard. Elle venait de rendre l'âme.

Or, voici ce qu'ajoute son histoire, écrite par deux plumes savantes :

Le père et la mère regardaient ce corps inanimé qu'ils arrosaient de leurs larmes, appelant leur enfant avec des sanglots. Ce que voyant, un des prêtres leur dit : « Ne pleurez pas, votre fille est au port. Bien plutôt priez pour qu'elle vous fasse entrer dans la même lumière et dans le même bonheur. » (1)

(1) Bollandistes, *Ibid.*, n° 7. Calpurnius cum conjuge illuc properat. Sed ut illuc venit, jam expiraverat. Cujus corpus parens uterque effusis lacrymis rigarunt, etc.

Les deux prêtres donnèrent la sépulture à la sainte dépouille qui devait ressusciter un jour. Puis ils se dirent entre eux : « Pourquoi ne resterions-nous pas dans cet endroit où nous avons été témoins de tant de merveilles ? Demeurons dans la grotte, pour garder un tombeau qui sera glorieux dans le temps à venir. » Et, faisant ce qu'ils avaient dit, ils élevèrent un autel sur les reliques que chaque nouveau printemps couvrait de lis et de roses.

C'est alors qu'un lépreux, qui depuis dix-huit ans vivait retiré loin des hommes, leur demanda d'intercéder en sa faveur auprès de celle qui jadis faisait tant de bien aux misérables. Sa lèpre fut guérie et il vécut encore sept ans en pleine santé.

Cependant Constantin était revenu à Rome, qu'il avait fait promptement rentrer dans le devoir. La mort de Calpurnius avait été résolue dans son conseil. Mais sa mère Hélène le supplia de lui faire grâce en faveur de la jeune chrétienne qu'elle avait aimée et qu'on commençait à vénérer comme une sainte de Dieu. Ainsi le Préfet rebelle fut-il sauvé du supplice par son enfant.

Lui et son épouse vinrent en rendre grâces au tombeau où de grands miracles ne cessaient de s'accomplir. Un des prêtres en prit sujet de leur dire que le dernier vœu de leur fille avait été que sa mort servît à leur salut et qu'ils allassent

trouver le Pape Sylvestre pour recevoir le baptême. Le saint Pape, les ayant instruits de nos mystères, les régénéra dans le lieu même où il avait donné le baptême à leur enfant (1).

La fête de sainte Romaine se célèbre le XXIIIe jour de février. Il est écrit qu'elle n'avait guère que onze ou douze ans quand elle mourut; mais je soupçonne, d'après ce qu'en rapporte son histoire, qu'elle devait bien avoir quelques années de plus.

En l'année de Notre-Seigneur 1301, le 19 du mois d'août, le Sénat et l'Évêque de Todi, qui était Angelo Cestio, firent transférer son corps dans l'église de saint Fortunat. C'est là qu'elle repose encore dans son tombeau de marbre. On y vient prier de fort loin; et le grand annaliste de l'Église, Baronius, dit avec raison que « c'est la plus belle fleur que Sylvestre ait plantée dans le jardin de Dieu ». (2)

(1) Bollandistes, *Ibid.*, nº 8 : Monuit eos sacerdos summe id in votis filiæ fuisse ut ipsi quoque baptismum suscipiant, adeant proinde Silvestrum pontificem in Soracte latentem, etc.

(2) Baronius, t. III, *Annal.*, ad an. 335 : De Silvestro non prætermittimus ejus plantationem fuisse nobilissimam virginem Romanam.

Voir J. B. Possevin, *Vies des saints de Todi.* — Lud. Jacobilli, *Vies des saints de l'Ombrie.* — Ph. Ferrari, *Catal. des saints de l'Italie.*

XII

LE RUMINAL



XII

LE RUMINAL

PAUL ET SÉNÈQUE (1)

Tacite raconte au livre XIII de ses *Annales*, à la date de la 812e année de la fondation de Rome, que « le figuier du Ruminal, placé dans le Comice où, plus de 840 ans auparavant, il avait abrité l'enfance de Romulus et de Remus, vit mourir ses dernières branches et son tronc se dessécher, ce qui fut regardé à Rome comme un présage sinistre (2) ».

(1) Il est superflu de dire que, dans cette fiction, nous n'entendons nullement prendre parti dans le savant débat soulevé entre M. Amédée Fleury, dans son ouvrage *Sénèque et saint Paul*, où il affirme les rapports du philosophe et de l'apôtre, et M. Ch. Aubertin qui les nie dans son *Étude critique* sur le même sujet (un vol. in-8°, Eug. Belin, 1857).

(2) Hoc anno Ruminalem arborem in Comitio, quæ, super octingenta et quadraginta ante annos, Remi Romulique infantiam texerat, mortuis ramalibus, arescente trunco diminutam, prodigii loco habitum est, donec in novos fetus revivisceret. (*Annal.*, lib. XIII, 58.)

Qu'était-ce que le Ruminal? Je me souviens qu'au mois d'avril 1862, m'étant rendu à Rome pour la Semaine sainte et les fêtes de Pâques, j'eus l'honneur d'accompagner dans plusieurs de ses excursions archéologiques M. Jean-Jacques Ampère, auprès duquel j'avais été introduit par une lettre de l'excellent docteur Butura son ami, que je venais de beaucoup connaître à Cannes. M. Ampère avait vraiment la divination de l'ancienne Rome; et non seulement il voyait, mais il savait faire voir les lieux, les choses et les personnages d'autrefois, dans une vérité de peinture si vivante que c'en était presque la résurrection. Naturellement ses premières observations se portèrent sur la première page de l'histoire romaine; et la première excursion qu'il me permit avec lui fut vers l'endroit légendaire où Tite-Live fait sortir la Ville éternelle d'un bourbier sédimentaire, et ses premiers rois de la hutte d'un berger.

C'est entre le Palatin et l'Aventin que nous nous arrêtâmes. Là, son Tite-Live à la main, cherchant parmi ces rues entrecroisées à s'orienter dans une Rome qui n'était plus, il suivait à la piste, avec son flair infaillible, la trace, visible pour lui seul, d'un âge préhistorique dont il semblait le revenant. S'avançant du pied du Palatin vers la *Cloaca maxima*, il nous amena —

nous étions deux avec lui, — dans un des quartiers les plus abandonnés, autrefois marécageux, en présence d'une vieille église encore humide et moisie à l'intérieur : « C'est *San Giorgio in Velabro,* nous dit-il; le Vélabre était ici. C'est ici qu'il y a vingt siècles, le berceau de Romulus s'arrêta près de l'antre Lupercal. Le Lupercal, la grotte aux loups, s'enfonçait ici sous une roche consacrée par les Pélasges à leur dieu Pan. Au bas était un figuier, le figuier de Romulus, ou *Ruminalis*, comme on l'appela plus tard. C'est ce figuier sauvage sous lequel le pâtre Faustulus trouva les deux nouveau-nés qu'une louve allaitait, le figuier qui fut le premier et rustique abri du lointain ancêtre des Césars. »

La légende primitive ainsi localisée, reportée dans son cadre par ce prestigieux magicien, pénétrait, il m'en souvient, mon imagination d'une poésie redoublée par celle d'une belle soirée, l'heure favorable entre toutes pour visiter les ruines. Nous étions descendus, par une déclivité aujourd'hui gardée et fermée d'une grille, vers une voûte d'égout de profondeur obscure et impénétrable, qu'on dit être le plus ancien débris de la Rome des rois. Tout est triste et abandonné à l'entour de ces lieux, abandonné comme le furent, au bord de ce marais, les jumeaux dont nous croyons presque entendre les vagissements :

vastæ solitudines in iis locis erant, dit Tite-Live. C'est encore cela.

— « Voyez-vous, disait le maître, et vous représentez-vous ici, non pas un débordement du Tibre, comme Tite-Live le suppose, mais un grand marécage que dessécha plus tard la *Cloaca maxima?* En reconnaissez-vous encore les eaux stagnantes, noirâtres, recueillies ici, sous cette voûte antique? » Et il nous la montrait sombre, froide, tapissée de mousses, de scolopendres, de grandes herbes qui frissonnaient dans la nuit.

— « Vous représentez-vous les saules et les roseaux qui penchaient leurs têtes sur ses bords? C'est à travers les arbres et les plantes aquatiques que, sortant du Lupercal, la louve se glisse pour venir boire à cette eau; puis les jumeaux qui sont là, deux robustes garçons, vagissants, affamés... Vous savez le reste. » (1)

*
* *

Certes l'aspect de ces lieux sauvages avait bien changé, à la date où nous reporte le passage de Tacite que nous avons cité. Le Vélabre se confondait alors avec ce monde d'édifices, temples, basiliques, palais, portiques, colonnes et statues

(1) Voir la description qu'en donne M. Ampère lui-même: *Histoire romaine à Rome*, tome Ier, p. 270 et suiv.

de bronze, de pierre, de marbre, qui faisait ressembler cet antique quartier à un Olympe de dieux et de héros. Au fond du *Comitium*, l'ancienne place des comices, près de la Voie-Neuve, et à l'angle de la Curie Julia, un groupe de bronze représentait la louve et les deux enfants nus attachés à ses mamelles : c'était le lieu du mystère. Le figuier, le vieux figuier plus de huit fois séculaire, était encore là alors, mais décrépit et cherchant à réchauffer au soleil ses bras tremblants et décharnés. Enfin, à quelques pas plus loin, un lion de pierre marquait la tombe du berger Faustulus, le père adoptif des deux abandonnés.

C'est là qu'un jour des ides de Mars de l'an 65 de l'ère chrétienne, l'année 817 de la fondation de Rome, sous le principat de Néron Auguste, un peu après la neuvième heure romaine, correspondant à notre troisième heure de l'après-midi, passait gravement un homme d'une soixantaine d'années. Il avait une belle tête brune que sillonnaient des rides profondes, des yeux ardents creusés par la pensée, des traits fatigués plus fins que forts, des lèvres que plissait un sourire d'ironie et de dédaigneuse amertume (1). Il avait d'ailleurs grand air sous sa

(1) D'après un buste de Sénèque du musée de Naples, — s'il est authentique?

toge de laine fine, qu'il portait très ample, à la manière espagnole, et dont il se drapait avec une distinction qui n'était pas sans recherche. On devinait en lui un personnage de marque.

Plusieurs des passants le reconnurent, et se le nommèrent entre eux : c'était le philosophe Annæus Lucius Sénèque. Il était seul, ayant jugé plus prudent de renvoyer sa litière dorée, incrustée d'ivoire et tendue de pourpre et de soie. Aussi bien, il ne faisait pas bon de paraître trop riche sous Néron. Et puis le peuple, lui non plus, ne pardonnait pas ce déploiement de faste au riche parvenu, qu'on avait vu à dix-sept ans arriver maigrement de son pays d'Espagne, sans autre bagage que la petite *Rhétorique* de son père, et dont aujourd'hui on évaluait la fortune à dix-sept millions cinq cent mille drachmes. On se racontait ses bassesses suppliantes durant son exil en Corse, ses grossières insultes à la mémoire de Claude son bienfaiteur d'autrefois, son ostentation de philosophie et de vertu au sein d'une insolente opulence. Mais ce que surtout l'on ne lui pouvait pardonner, c'est que récemment Néron ayant osé adresser au Sénat une lettre justificative du meurtre de sa mère, cette lettre, on le disait du moins, cette lettre était de la main de Sénèque lui-même, lui créature d'Agrippine (1) ! C'est pourquoi nul ne le

plaignait de ce qu'aujourd'hui son crédit était en baisse et sa personne menacée, à la cour de son impérial élève. Ce jour-là même l'ancien précepteur de Néron put remarquer que les salutations se faisaient rares sur son passage. C'était un homme fini.

Il s'arrêta précisément devant le figuier *Ruminalis*, ce vieux témoin de plus de huit siècles de l'histoire romaine. Qu'il était triste à voir! C'était bien le tronc aride et les branches desséchées que Tacite a décrites. Cependant le patriotisme n'avait pas voulu désespérer de ses jours. Par ordre des édiles, on l'avait entouré, étayé, émondé, arrosé, protégé comme un être sacré : c'était le palladium de la ville éternelle. Les flamines étaient venus et avaient fait autour de lui des conjurations aux divinités protectrices de l'Empire. Quelques pousses nouvelles étaient parties de son pied; Tacite le dit encore : *donec in novos fetus revivisceret*. Mais l'embrasement du Forum, en l'an 64, les avait étouffées dans une atmosphère de feu. Le printemps était revenu sans lui rendre une feuille. En était-ce fait de lui? Sénèque contemplait silencieux ce débris vénérable, qu'un souffle pouvait briser. Songeait-il

(1) Tacite, *Annales*, XIV, 11 : « Nero litteras ad senatum misit, quarum summa erat Agrippinam luisse pœnam sceleris quod paravisset. Non jam Nero sed Seneca adverso, etc... »

à la patrie? songeait-il à lui-même? Nul n'aurait pu le dire.

*
* *

Quelqu'un le tira de ses pensées. C'était un homme de petite taille, plutôt pauvre, mais tout âme, tout feu, et de qui l'apparence, bien que chétive et grêle, laissait l'impression de la grandeur et de la force. L'étranger s'approcha, s'inclina, noble et réservé à la fois, et porta sa main à sa bouche en signe de révérence et de salut.

Sénèque le reconnut : — « Quoi! Paul de Tarse, vous ici, vous de nouveau à Rome!... Mais avez-vous oublié?..

— « Je n'ai pas oublié, illustre Sénèque, que, par votre crédit et par celui de Burrhus, j'ai naguère échappé à la gueule du lion (1). Et c'est pour vous en remercier que je me permets de vous aborder en ce lieu.

— « Mais, Paul, le lion n'est pas mort. Prenez garde! Il veille plus menaçant que jamais. Partez et ne revenez plus, si vous tenez à la vie.

— « J'étais parti, je reviens. Le Seigneur m'avait donné l'ordre de me rendre en Espagne,

(1) S. Paul, ad Tim., IV, 17 : Et liberatus sum de ore leonis.

votre Espagne, Sénèque, pour l'évangéliser. Mais voici que son Esprit m'ayant fait connaître la grande tribulation qui est tombée sur mes frères, et celle qui les menace encore, je reviens la partager.

— « Qu'une grande tribulation vous menace, je n'en suis pas surpris, car qui donc à Rome n'est point menacé dans ce temps? L'Empire s'en va, tout le présage. Les signes se multiplient, et des signes effrayants... Regardez donc, Paul, regardez! »

Paul regarda le figuier que, moitié moqueur, moitié sérieux, le philosophe lui désignait de la main. L'Apôtre cependant paraissait ne pas comprendre.

— « Quoi! vous ne voyez pas? Vous ne connaissez donc pas les prédictions antiques qui disent que l'arbre sacré qui a vu les commencements de la puissance romaine en verrait aussi la fin? Que du jour de son dépérissement daterait notre décadence; et que, dès qu'il aurait disparu tout à fait, ce serait autre chose qu'on verrait, un nouvel ordre de choses, un autre Empire, que sais-je? »

Disant cela, Sénèque s'efforçait de sourire, de l'air d'un homme qui est au-dessus de la superstition et des croyances vulgaires. Mais il était visiblement impressionné, troublé.

Paul ne riait pas : « Je me souviens, dit-il, avoir entendu raconter, moi aussi, que mon Maître, un jour qu'il s'en allait de Béthanie à Jérusalem, rencontra le long de la route un figuier qui n'avait que des feuilles et ne portait pas de fruits. Et parce qu'il ne portait pas de fruits, le Seigneur le maudit. Et, le soir, lorsque les disciples repassèrent par le même lieu, ils furent étonnés de voir le figuier entièrement desséché sous cette toute-puissante malédiction de mon Maître.

— « Par là que voulez-vous dire?

— « Je veux dire, Sénèque, que Rome est ce figuier stérile, que sa brillante civilisation, étendant ses branches sur l'univers entier, n'a donné que des feuilles, et pis que cela, des fruits empoisonnés pour les générations qui se sont assises à son ombre; et qu'à cause de cela Dieu la réprouve, et qu'elle est, comme ce pauvre arbre, condamnée à bref délai à se dessécher et à périr. »

Sénèque semblait réfléchir : « Cela est grave, dit-il, et demande qu'on s'en explique. Allons en causer là-bas, à l'ombre de la Basilique. Vous savez, Paul, combien j'ai aimé vos entretiens; nous les reprendrons aujourd'hui... pour la dernière fois. Il y a peu de monde au Forum, à cette heure; et ceux qui nous y rencontreront par hasard feront bien rire Rome, demain

matin, quand ils raconteront qu'ils ont vu Sénèque philosophant sérieusement avec un des maîtres de la religion de Jésus. »

La Basilique Émilia n'était qu'à quelques pas du Comitium. Trois Sybilles de marbre en gardaient le seuil, attentives, semblait-il, à des événements nouveaux, et comme prêtes à prophétiser encore. L'Apôtre et le Philosophe vinrent s'asseoir entre deux colonnes du portique. « Restons là, dit Sénèque. Les Sybilles qui nous font face nous tiendront compagnie. Nous les prendrons, s'il vous plaît, pour arbitres de nos différends, si nous en avons quelqu'un. Voyez! On dirait déjà qu'elles prêtent l'oreille. L'audience est ouverte : commençons. »

La basilique Émilia voyait se déployer autour de sa colonnade de marbre phrygien, comme une végétation d'édifices de tous les âges. C'était l'arc de Fabius, la Curia Julia rebâtie par Auguste, les Rostres, le temple de la Fortune, le temple de Saturne, le temple de Jules César, celui de Castor et de Pollux près du lac de Juturne, autant de pages d'histoire écrites elles-mêmes sur d'autres pages effacées par le temps.

C'était là que s'était arrêté l'incendie qui, l'année précédente, avait commencé à éclater entre le Cœlius et le Palatin, et avait dévoré tout ce vaste quartier de la Ville éternelle. L'immense

chaos de décombres était encore là, dans tout son désordre et son horreur, sous les yeux. La flamme avait souillé ce qu'elle n'avait pas détruit, et l'on suivait sa trace aux longs sillons de fumée qui noircissaient jusqu'au faîte les palais éventrés, les colonnes décapitées, les temples à demi-écroulés, et les maisons sans nom qui ne formaient plus qu'un monceau de briques calcinées et de pierres croulantes.

Sénèque en prit occasion de rappeler avec horreur ce qu'il avait vu de ses yeux : le feu consumant d'abord les boutiques remplies de matières inflammables dans la vallée qui sépare le Palatin et le Cœlius; bientôt l'ovale immense du grand Cirque tout embrasé; l'incendie dévorant les constructions entassées entre les collines, puis gagnant les sommets, entourant le Palatin d'une ceinture de flammes, se détournant du Capitole, courant à travers le Forum, consumant les maisons de la Voie sacrée, détruisant la région alors si peuplée d'Isis et de Sérapis, ravageant le Cœlius, l'Aventin, la vallée qui sépare le Palatin et l'Esquilin, n'épargnant que les monuments isolés et enfin ne s'arrêtant, faute d'aliments, que devant le grand abattis de maisons qu'on lui avait opposé au pied de cette dernière colline. Rome avait flambé durant six jours et six nuits.

Paul ne se lassait pas de contempler cette

vaste tombe où étaient couchées tant de victimes, et de laquelle s'exhalait encore une odeur de mort.

— « Vous ne me dites pas tout, répondit-il à ce récit. Après le grand fléau, vous ne me dites pas le grand crime. Vous ne dites pas, Sénèque, les chrétiens mes frères livrés comme incendiaires à la fureur populaire; les chrétiens mis en croix, enveloppés de peaux de bêtes pour être exposés aux déchirures des chiens; les chrétiens enduits de poix et de bitume, comme autant de torches humaines, et ainsi, attachés à des poteaux dans les jardins de César, éclairant la course des chars où triomphait Néron Auguste, quatre fois consul, proclamé vainqueur et immortel! »

Le philosophe rougissait. Paul lui demanda pardon : — « Excusez-moi, Sénèque, je ne devrais pas oublier que, lorsque de cruels devins inspirés par l'enfer poussaient Néron à multiplier les supplices, vous l'en avez détourné, et arrêté son bras (1). Non, vous n'êtes pas de ceux qui, dans l'impuissance de nous convaincre d'aucun crime, nous déclarent convaincus de haïr le genre humain, pour se donner le droit de nous vouer de ce chef à tous les genres de supplice. » (2)

(1) Dion Cassius, *Histoire romaine*, LIX, 18.

(2) Suétone : Afflicti suppliciis christiani genus hominum superstitionis novæ et maleficæ. *Nero.* 16. — Tacite, *Annales*, XV, 44.

L'indignation soulevait son cœur, et reprenant: « Nous, haïr le genre humain! Mais vous ne savez peut-être pas que, tandis que notre accusateur, monté, en habit de théâtre, sur une tour de son palais, se donnait le spectacle de ce brasier sublime qu'il avait allumé; tandis que là, Néron, une lyre à la main, chantait l'élégie troyenne sur l'incendie d'Ilion, eux ces maudits, ces chrétiens, se jetaient au-devant des flammes pour leur arracher leur proie, au péril de leurs jours? Vous ne savez pas qu'on les voyait, eux, recueillir et sauver les vieillards, les femmes, les enfants de ces mêmes Romains qui le lendemain accouraient pour repaître leurs regards du supplice de leurs libérateurs?

— « Oui, Paul, vous dites vrai, j'ai détesté ces horreurs. Ces affreux supplices des vôtres, je les ai vus aussi; j'en ai frémi, et j'en frémis encore. Mais j'en ai en même temps tressailli d'admiration, car c'était un spectacle digne du regard de l'univers que celui de ces braves. « Rien ne les put « effrayer, ni le fer, ni les croix, ni les chaînes, « les flammes, ni la bande des bêtes féroces se « repaissant d'entrailles, ni les chevalets, ni les « crocs, ni le pal enfoncé dans le corps de la victime, « ni l'écartèlement des membres, ni la tunique « enduite de matières inflammables (1). Parmi ces

(1) Sénèque, *Lettre 14 à Lucilius.*

« douleurs atroces, pas un seul n'a faibli, ni gémi; « pas un n'a supplié; pas un n'a protesté. Que dis- « je? ces héros, ils souriaient d'allégresse (1). » Tant de courage, tant d'ardeur m'enlevaient l'âme malgré moi. Pour moi, c'étaient des êtres surhumains que ces hommes; je les applaudissais dans mon cœur. Seulement je les plaignais...

— « Vous les plaignez... Et de quoi?

— « Me pardonnerez-vous, Paul, si je le dis? Je les plaignais de mettre tant de conviction, de courage et de magnanimité au service d'une chimère...

— « Une chimère! Hélas! je ne le savais que trop, Sénèque : le mystère que je prêche est un scandale pour les juifs et une folie pour les gentils. Mais pour nous qui croyons, c'est la vertu du Christ et la sagesse de Dieu.

— « Mais non, Paul, je ne suis pas de ceux qui taxent en bloc de folie la doctrine que vous prêchez. La clémence, la bonté, le mépris des richesses, la patience, la force, nous sont chers comme à vous.

(1) Id., *Lettre* 78. M. Allard, qui cite ces deux passages applicables seulement aux chrétiens, ajoute : « Le sourire ineffable du chrétien expirant pour son Dieu dans les jardins du Vatican poursuit comme une vision à la fois douce et poignante l'imagination émue de l'ancien précepteur de Néron. Comme tous les Romains de ce temps, Sénèque a bien des fois vu mourir; il n'avait jamais vu mourir comme cela. » (P. Allard, *Hist. des Persécutions pendant les deux premiers siècles*, p. 52.)

Mais tout cela n'a pas besoin de descendre des cieux. Qu'avons-nous à faire des dieux pour être sages? Le sage est plus grand que Dieu. Il porte son Dieu en lui. Dieu est lui, lui est Dieu. Dieu est le corps, nous les membres (1). Tel est, Paul, le dernier mot de la philosophie : il n'y en aura plus d'autre. Et si nous voulons renouveler, relever ce monde qui s'abîme dans la boue et le sang, il est temps qu'on lui refasse une nouvelle morale, laquelle ne devra rien qu'à la raison de l'homme et se passera de Dieu.

— « On ne se passe pas de Dieu, Sénèque. Et trop des vôtres l'ont essayé en se refusant à le reconnaître dans la puissance de ses œuvres. Ils sont inexcusables ces esprits qui se sont orgueilleusement égarés dans leurs propres pensées. »

Sénèque sourit amèrement : « Oui, et ces égarés s'appellent Zénon, Épicure, Chrysippe, Aristippe, Cléanthe! Mais non, pour vous, chrétiens, de tels hommes ne comptent pas. Une meilleure doctrine se lève : elle nous viendra des

(1) Sénèque : Quid est aliud natura quam deus, et divina ratio, toti mundo et partibus ejus inserta?... Nec natura sine deo est, nec deus sine natura. (*De Beneficiis*, cap. VIII.) — Quid est deus? mens universi. Quid est deus? Quod vides totum, et quod non vides totum (*Quest. natur.*, præf. I). Sapiens nihilo se minoris æstimat Deo... par Deo surges *Epist.* XXXI et LXI. — Prope est a te deus, tecum est, intus est. Membra sumus corporis magni. (*Ep.* XLI et XCVII.)

Juifs, paraît-il. Quelle sera-t-elle? Et de quel grand nom, Paul, l'appellerez-vous? De votre nom, je présume?...

— « Sénèque, ne riez pas de moi. Il n'est qu'un nom dans lequel les hommes trouveront le salut, le nom devant lequel tout genou fléchit, au ciel, sur la terre et dans les enfers, le nom de Jésus-Christ, Dieu béni dans tous les siècles. » (1)

Sénèque fronça le sourcil et détourna la tête. Ses yeux rencontrèrent alors les statues des Sybilles. Il lui sembla qu'à ce nom de Jésus, le marbre avait tressailli, et que les trois prophétesses avaient incliné leurs fronts en même temps.

*
* *

Sénèque devint caressant. Il rappela à Paul le courage que l'Apôtre avait montré naguère au prétoire de Néron. Avec une telle éloquence et une telle fierté, que ne se faisait-il le disciple d'une meilleure sagesse, lui citoyen romain, pour sauver la patrie qui penchait vers sa ruine?

Paul se redressa, étonné, stupéfait que ce philosophe courtisan eût pu seulement songer à le séduire. Toutefois il se contenta de sourire, car il avait une grande compassion pour cette âme.

— « Quant à moi, reprit Sénèque, c'est à ce

(1) Paul, *Ep. ad Philipp.*, II, 10.

salut de Rome, c'est à son rajeunissement par la philosophie que j'ai employé ma vie et que j'ai consacré ma plume et mon génie. J'ai pris dans le stoïcisme ce qu'il a de plus élevé, de plus noble, de plus pur, de plus universel. Je lui ai fait parler le langage le plus humain, je lui ai prêté les formes les plus aimables, pour qu'elles lui soient un vêtement d'immortalité. C'est fait; Rome et l'Empire sont à lui désormais. Et ne voyez-vous pas que déjà notre philosophie éclaire les sommets supérieurs de la société? Patriciens, sénateurs, chevaliers, affranchis, hommes nouveaux, tous à l'envi, tous ceux qui pensent, qui lisent, se réclament d'elle à cette heure. Autour d'elle, se sont groupées les lettres, l'éloquence, la poésie. Les noms de Quintilien, Lucain, Silius-Italicus, Pétrone, Pomponius-Mela, mes disciples, et pour la plupart mes compatriotes, sont-ils venus jusqu'à vous? D'autres leur succéderont, qui jetteront le même éclat sur nos doctrines conquérantes. Devenues désormais celles de l'élite des intelligences, elles séduiront par leur fierté même les maîtres du monde. Et attendez cent ans, moins que cela peut-être, attendez : le stoïcisme montera sur le trône des Césars, le manteau du philosophe remplacera le manteau de pourpre sur leurs épaules sacrées, et l'Empire est à nous...

Paul l'écoutait tranquille. — « Mais à nous

aussi, Sénèque, le salut de Rome est cher, et non seulement de Rome, mais de toute créature qui est sous le ciel. N'est-ce pas pour la baptiser et la régénérer que le Christ nous a envoyés porter la Bonne Nouvelle à toutes les nations? Et que venons-nous faire, sinon délivrer le monde de la servitude et de la corruption pour l'introduire dans la liberté et la gloire du Fils de Dieu?

— « S'il en est ainsi, Paul, eh bien, unissons-nous.

— « Oui, unissons nos âmes dans le lien de l'amour et de la vérité.

— « Unissons nos mains aussi pour travailler ensemble à cet immortel ouvrage... En vérité, ajouta-t-il moitié sérieux, moitié souriant, cela ferait événement dans Rome qu'un pacte d'alliance conclu entre Sénèque et Paul, ici, solennellement, devant ces ruines funèbres. Aussi bien avouez, Paul, que ce serait un rare spectacle que la sagesse de Zénon et celle de Jésus, partant toutes deux, comme sœurs, du pied desséché du Ruminal, pour marcher de pair à la régénération de l'avenir.

— « Un spectacle plus beau encore, et celui-là digne des regards de Dieu et de ses anges, ce serait celui de Sénèque commençant par réduire sa belle intelligence en la noble captivité de l'obéissance au Christ.

— « Mais vous moquez-vous, Paul? »

Il éclata de rire.

Il y eut un moment de silence. Paul reprit tranquillement : « Ce sera donc la guerre, Sénèque! Le Maître n'avait-il pas dit qu'il apportait non pas la paix, mais le glaive? La lutte est engagée entre la sagesse des hommes et la sagesse de Dieu. Ce qui va partir d'ici, de ce lieu, de ce jour, c'est la guerre, une guerre sans trève, entre le stoïcisme et le christianisme. Elle sera longue, très longue. Ainsi que vous le disiez tout à l'heure, elle remplira tout un siècle dont elle sera l'histoire. Mais ne vous abusez point. En dépit des grands noms dont vous lui faites fête, en dépit de la science, de l'éloquence et de la gloire, en dépit des puissances dont vous lui promettez l'appui, le stoïcisme est condamné; et finalement la victoire qui triomphera du monde, ce sera celle de notre foi. L'avenir est au Christ, car c'est dans le Christ que tout se récapitule et se résume dans le monde. C'est dans le Christ que tout se refera, que tout recommencera; c'est en lui que Dieu le Père a résolu de tout réconcilier au ciel et sur la terre. Il règnera donc en vainqueur; car il faut qu'il règne, Sénèque, il faut qu'il règne! »

En ce moment, les trois Sybilles étaient splendides à voir. Un rayon du soleil couchant illu-

minant leurs fronts y allumait un diadème. Leurs yeux étaient enflammés; leurs lèvres semblaient sourire. On eût dit qu'elles allaient chanter.

*
* *

Sénèque réfléchissait. Paul insistait, dans cette langue de feu qui est celle de ses Épîtres : — « Le stoïcisme est condamné parce qu'il n'a pas de Dieu, qu'il ne veut pas de Dieu, et que conséquemment ses pauvres vertus humaines ne sont que des vertus d'orgueil, qui ne referont pas le siècle et qui ont déjà reçu leur vaine récompense en ce monde. — Le stoïcisme est condamné, parce qu'il n'a pas de cœur, parce qu'il n'a pas d'amour; parce qu'il n'aime pas Dieu, parce qu'il n'aime pas l'homme, parce qu'il n'aime pas le pauvre, le malheureux, l'infirme, l'ouvrier, l'esclave, l'enfant, tout ce qui ne peut rien, tout ce qui n'a rien, tout ce qui n'est pas, mais avec quoi Dieu a résolu de refaire tout ce qui sera. — Le stoïcisme est condamné, parce qu'il n'a pas de ciel, parce qu'il n'a pas d'espérance, parce qu'il ne sait pas que ce court moment de tribulation, qui s'appelle la vie, n'est rien auprès du poids immense de gloire que nous amassons et dont le prix nous sera révélé dans l'immortalité. »

Sénèque essayait de se débattre sous l'étreinte de cet aigle qui le tenait ainsi suspendu dans ses serres, entre la terre et le ciel. Dans sa langue déclamatoire, tantôt ondoyante, chatoyante, diverse, tantôt sentencieuse, brillantée, captieuse, le philosophe répliquait, protestait, se dérobait, prenant tour à tour le ton de la raison et du rire, de la pitié et de l'ironie, de l'autorité et de la supplication, de l'amitié et du dédain. Il riait de la folie de la croix, il alléguait pompeusement les héros de la patrie, il encensait chacun des grands noms de la philosophie. Il redisait les plus beaux passages de ses écrits sur la vertu, et, plus que ses écrits, il citait ses exemples. Les chrétiens en pourraient-ils jamais produire de plus nobles? En témoignage de son magnanime désintéressement, il rappela le discours que l'année précédente il avait adressé à Néron, pour le conjurer de lui reprendre les richesses immenses et les splendides jardins qu'il tenait de sa libéralité. « Viens à mon aide, lui avait-il dit. Comme un soldat épuisé, comme un voyageur lassé, j'ai besoin, vieux comme je suis, d'être déchargé de ce fardeau devenu trop lourd pour mes forces. » (1)

(1) Tacite, *Annales*, XIV, 53, 54: Quatuordecimus annus est, Cæsar, ex quo spei tuæ admotus sum, etc. — Mihi subveniendum est, quomodo in militia aut via fessus adminiculum orarem, etc.

Mais les Sybilles elles-mêmes riaient de cette creuse rhétorique, car qui donc à Rome ignorait que le courtisan disgracié n'avait offert à Néron que ce que Néron était sur le point de lui ravir, et qu'il ne sacrifiait ses biens que pour garder sa vie?

A tous ces sophismes, Paul répondait par un nom qui à chaque instant jaillissait de son cœur, de ses lèvres : le nom de Jésus-Christ. Le stoïcisme ne veut pas de Dieu; mais voici que « le Dieu de toute miséricorde nous a envoyé son Fils, la figure de sa substance, la splendeur de sa gloire, revêtu de l'humanité, anéanti pour nous jusqu'à prendre la forme d'esclave. »

Sénèque louvoyait, essayant de faire prendre le change : « C'est cela, disait-il, c'est ainsi que, dans mes lettres, j'ai tracé le portrait du juste : « être intrépide, tranquille, supérieur aux hom-« mes, marchant l'égal des dieux, en qui est « descendue une vertu divine, qui par une par-« tie de lui-même réside encore au lieu de son « origine, comme le rayon qui reste attaché au « soleil. Être grand, être saint, qui daigne s'a-« baisser vers nous, afin de nous initier de plus « près aux choses divines et nous servir de mo-« dèle (1). » Voilà ce que j'ai écrit. Mais, Paul,

(1) Sénèque, *Lettre* LXI : Si hominem videris interritum periculis, ex superiore loco homines videntem, ex æquo deos, non subibit te veneratio ejus? Animum excellentem

cet être sacré, c'est l'être humain transformé par la philosophie, et voilà pourquoi, comme vous, j'ai dit, j'ai écrit qu'il le faut révérer?

Paul répondait : « Non, Sénèque, toute comparaison est injurieuse à Dieu. Celui qui au commencement était dans la forme de Dieu n'a pas pris un nom d'emprunt en se faisant égal à Dieu. Car il est Dieu, Sénèque, Dieu béni dans tous les siècles, et il le faut adorer! »

Alors on l'entendait pousser vers ce Dieu béni, trésor de la terre et des cieux, ces cris d'amour qui retentissent dans chacune de ces Épîtres : « Pour moi, la vie c'est le Christ. Ma vie est cachée, ensevelie dans la sienne. Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ en moi. Je ne puis rien que par lui; je ne sais rien que Jésus, et Jésus crucifié. Crucifié avec lui, je porte ses stigmates dans ma chair, et j'achève en moi le complément de ses souffrances. Qui donc me séparera de la charité de Jésus-Christ? La tribulation, la misère, la faim, la nudité, le péril, la persécution, le glaive? Tous ces maux, nous les surmontons pour l'amour de Celui qui nous a tant aimés.

— « Paul, répondait Sénèque, ce que vous dites là est beau comme un poème d'amour. Mais que

moderatum, omnia tamquam minore transeuntem, quiquid timemus ridentem, cœlestis potentia agitat... Quis ergo est hic?...

peut-il pour vous ce Christ qui n'est plus en ce monde? »

Alors Paul lui parlait de l'immortalité. Le stoïcisme n'a pas d'espérance, pas de ciel. Et Paul ouvrait sur la tête du philosophe ce ciel où le Christ est assis à la droite du Père et où ceux qui meurent pour le Christ iront vivre avec lui. Au-dessus de la patrie romaine, il faisait apparaître « cette autre patrie céleste que nous, voyageurs lointains, nous saluons de nos désirs et comme de nos baisers. C'est là qu'est monté le premier de ceux qui sont ressuscités d'entre les morts. C'est là qu'à son tribunal, chacun devra rendre compte du bien ou du mal qu'il aura fait, car rien de ce qui est en nous n'est caché aux yeux de Dieu. La mort ennemie sera détruite alors. Les justes iront à la vie et les méchants à la mort sans fin. Et nous les méprisés, les opprimés, nous chanterons : Grâces soient à Dieu qui nous a donné la victoire par Jésus-Christ Notre-Seigneur! »

En entendant ces dernières paroles, Sénèque parut se troubler. L'Apôtre ne s'en aperçut pas. Il était tout entier à la vision de Celui qu'il avait contemplé autrefois dans le ciel des cieux : « Je désire, s'écriait-il dans son ravissement, que mon enveloppe tombe, pour être avec le Christ... La mort pour moi est un gain... Qui me délivrera de ce corps de mort pour être avec le Christ?...

Faut-il mourir, faut-il vivre? Lequel choisir, je l'ignore. S'il faut rester, je resterai; mais mon désir est d'être détruit pour être avec le Christ. Cela est le mieux pour moi!

— « Oui, Paul, répondit Sénèque, le mieux est de mourir. Et, moi aussi, l'heure venue, le monde verra bien comment je saurai le faire...

— « Vous le saurez faire, mais pour qui? Car à quoi bon la mort, si elle n'est le rendez-vous d'une grande espérance, ou l'immolation à quelque grand amour?

— « Un grand amour! Mais lequel? Vous êtes bien heureux, Paul, de garder ces ardeurs qui seules peuvent donner quelque prix à la vie. Il est bien heureux aussi, le Maître que vous servez, d'avoir des serviteurs qui se passionnent pour lui jusqu'au delà de sa tombe! »

Il s'arrêta, se tut pendant quelques instants, puis amèrement il reprit : « Moi j'ai servi un autre maître, je lui ai tout donné, mes forces, mon génie, ma vie. Je lui ai sacrifié ma popularité, mon amitié, mes idées... hélas! ma conscience même! Il ne me reste plus qu'à lui donner mon sang. Il me le demandera; je le lui livrerai quand il voudra le prendre. Il en aura rarement fait couler de plus illustre et de plus pur. Mais lui il ne me paiera pas par l'immortalité et la béatitude. C'est à eux seuls que nos maîtres ré-

servent ces apothéoses, comme le juste prix de leurs divines vertus... »

Sa figure se contracta, et se tournant vers le Palatin : « Néron, Néron! c'est à toi, que j'avais tout donné! »

A ce cri on eût dit que les Sybilles émues s'apprêtaient à répondre. Sénèque fixa l'une d'elles : plus il la regardait, plus elle lui rappelait les traits de la superbe Agrippine, aux jours de ses colères. C'était la Sybille de Cumes. Cumes, Baia, Agrippine, Anicetus, Néron, toute la sanglante tragédie qui s'était jouée dans ce golfe, près de cette île, en cette nuit du parricide, sous un ciel étoilé, ce naufrage, ce poignard, tout ce drame féroce et perfide d'un fils meurtrier de sa mère se représenta aux yeux de Sénèque avec la rapidité et la vivacité de l'éclair. Puis il se revit lui-même écrivant pour Néron la lettre abominable adressée au Sénat, pour justifier le bourreau et flétrir la victime. C'était tout cela qu'il lisait dans les yeux enflammés de la Sybille dont le nom seul lui rappelait ce rivage ensanglanté, maudit.

Sénèque était accablé. Se tournant vers l'Apôtre : « Paul, j'ai assez vécu! J'aurais du moins pour me survivre la philosophie immortelle dont j'ai donné à Rome l'enseignement et l'exemple. Partons! »



Il descendit de la Basilique et l'Apôtre avec lui. Le temps pressait. La journée, qui avait été étouffante, menaçait de s'achever par un violent orage dont les sept collines se renvoyaient déjà les premiers grondements. Le vent, soulevant la poussière, tourbillonnait en gémissant entre les édifices incendiés du Forum, comme une plainte funèbre.

Sénèque et Paul se rapprochèrent ensemble du Ruminal où, une heure auparavant, ils s'étaient rencontrés. Au même moment l'ouragan fondant sur le figuier, l'enleva comme un brin de paille, en déracina le pied, et en pulvérisa les derniers branchages qu'il emporta et dissipa dans les airs. Le tonnerre venait d'éclater, la foudre l'avait touché; du vieux survivant de tant de siècles il ne restait plus que la place.

Romulus et Rémus n'étaient point descendus pour défendre leur premier berceau. Le Ruminal avait vécu.

Sénèque frissonna : « Tout est fini, dit-il.

— « Non, dit Paul, tout recommence. Pierre vient d'entrer à Rome pour y inaugurer un règne spirituel qui n'aura pas de fin. C'est l'humble et pauvre Souverain de qui les successeurs enverront leurs commandements plus loin que ceux

des Césars. Et demain ce Prince auguste, qui est aussi pour nous le Pontife-Maxime, montera à un autel où il immolera pour la première fois à Rome la Victime sans tache, la seule qui ait la puissance d'ôter le péché du monde. »

Les deux amis se séparèrent.

Sénèque rentra dans la riche maison de campagne où, depuis quelque temps, il vivait retiré pour se faire oublier de ses envieux et de Néron, auprès de Pauline son épouse. Il lui raconta avec tristesse que le Ruminal n'était plus, et le funeste présage qu'il en tirait pour Rome, *quod prodigii loco habitum est,* comme l'écrit Tacite. Il ne lui dit rien de son entretien avec Paul de Tarse, sinon ces paroles qui en résumaient son impression : les chrétiens sont bien heureux, et ils deviendront puissants, parce qu'ils ont au cœur un invincible amour. C'était pour lui toute une révélation de l'avenir. Puis, prenant ses tablettes, il y écrivit à son disciple Lucilius ces lignes suprêmes : « Changeons désormais de vouloirs. Ma vieillesse ne peut plus aimer ce qu'a aimé ma jeunesse. Ma vie n'a plus qu'un but, qu'une pensée : voir la fin de tant de maux. Pour cela, que ne puis-je mettre toute ma vie en un jour? Car ce jour peut être le dernier pour moi. Il ne s'agit plus de bien vivre désormais, mais de bien mourir. Or bien mourir, c'est mourir

sans regret. Très cher Lucilius, j'ai assez vécu. J'attends la mort d'un cœur rassasié. Adieu ! » (1) C'était la résignation sans espoir.

De son côté, Paul rentra dans le pauvre quartier du Transtévère, parmi ses frères les ouvriers, les petits marchands, les soldats, les esclaves, au nombre desquels s'en trouvaient de la maison de César. Il ne leur parla pas de sa rencontre avec Sénèque. Il était triste en pensant à cet infortuné... Pour se consoler, il écrivit une dernière lettre à son disciple Timothée « dont il ne cessait de porter la mémoire dans ses prières, et le jour et la nuit ». C'était pour l'exhorter à travailler et combattre en bon soldat du Christ, et à tout supporter pour le salut que Jésus réserve à ses élus, avec la gloire céleste : « Si nous souffrons avec lui, nous règnerons avec lui. Quant à moi je m'en vais, et le temps est proche de la ruine de ce corps. J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi. Il ne me reste plus qu'à aller recevoir la couronne que me garde pour ce jour prochain la justice du Sei-

(1) Sénèque, *Let. à Lucil.:* Desinamus quod voluimus velle. Ego certe id ago senex ne eadem velle videar quæ puer volui. Hoc opus meum est, hæc cogitatio : imponere veteribus malis finem... Paratus exire sum. Ante senectutem curavi ut bene viverem, in senectute ut bene moriar. Bene autem mori est libenter mori... Vixi, Lucili carissime, satis, et jam mortem plenus exspecto. Vale.

gneur mon juge. » (1) C'était l'espérance radieuse.

A la fin de cette même année, 65 de Jésus-Christ, Paul apprit un jour que Sénèque avait reçu de Néron, son élève, l'ordre de se donner la mort (2). Il l'avait acceptée stoïquement, subie solennellement, déclamant des discours pompeux sur la philosophie à ceux qui l'entouraient, tandis que, couché dans son bain, il regardait son sang couler lentement de ses veines. Affectant de poser pour le Socrate romain, il avait, comme Socrate, essayé de la ciguë et, comme Socrate aussi, offert en libation quelques gouttes de la coupe mortelle à Jupiter libérateur. « Je vous lègue comme trésor l'exemple de ma vie, » dit-il à ses amis. Ce fut son dernier adieu.

Cependant Pierre et Paul, Romulus et Rémus, jetaient ensemble les fondements d'une Rome nouvelle. L'arbre de la croix qu'ils y plantaient allait étendre ses rameaux sur la ville et le monde. Il devait vivre plus longtemps que n'avait fait le Ruminal.

Deux ou trois ans après la mort de Sénèque, en 67 ou 68, tous deux ensemble donnaient leur vie pour Jésus-Christ, humblement, simplement,

(1) S. Paul, II *ad Timoth.*, IV, 5-8.

(2) S. Jérôme : Hic Seneca ante biennium quam Petrus et Paulus coronarentur a Nerone interfectus est. (*Lib. de viris illustr.*, cap. XII.)

mais généreusement, joyeusement, après s'être séparés en s'embrassant comme frères.

La couronne que Paul avait appelée, Pierre et lui allaient la recevoir de leur divin Roi, dans le ciel.

XIII

VIA SCELERATA

VIA SCELERATA

« Un crime horrible, barbare, a laissé son souvenir dans le nom donné à l'endroit de Rome qui s'appelle encore la *Voie scélérate*. C'est là que Tullie éperdue, poussée par les Furies, fit, dit-on, passer son char sur le cadavre de son père ; et, le sang paternel jaillissant sur elle-même, elle rentra ainsi sanglante dans sa maison. »

TITE-LIVE, *liv. I*, *ch.* 48.

Nous avons voulu, Nos vénérables Frères, vous témoigner notre douleur au sujet des scènes abominables survenues dans notre Ville, durant la translation des restes de notre vénérable prédécesseur Pie IX, d'heureuse mémoire.....

Au jour et à l'heure marquée, le cortège funèbre, profitant des ténèbres, sortit de l'église du Vatican, au milieu d'une foule d'hommes pieux qui entouraient le cercueil et récitaient avec recueillement les prières de la liturgie...

Mais voici que, dès le commencement, une bande de misérables se met à troubler la cérémonie par des cris insolents. Et, leur audace croissant avec leur nombre, ils répandent autour d'eux le tumulte et la terreur, blasphémant les choses saintes, sifflant et huant les personnes les plus considérables. Ils menacent avec fureur et assaillent à coups de poings et de pierres le convoi mortuaire.

Bien plus, forfait inouï, même chez des barbares, ils n'épargnent pas même la dépouille du saint Pontife. Non seulement on insulte le nom de Pie IX, mais on lance des pierres sur le char qui portait ses restes; et l'on entendit crier qu'il fallait les jeter dans le Tibre! Ces horreurs se prolongèrent sur un long parcours, deux heures durant.

SS. LÉON XIII, *Allocution au Consistoire du 4 août* 1881.

VIA SCELERATA

IAMBES

Il ne manque plus rien, Italie, à ta gloire :
        Tu peux montrer avec orgueil
Les geôliers du Martyr couronnant leur victoire
        En insultant à son cercueil.
Les braves! A ses pieds, dans une longue fête
        Jadis ils chantaient ses pardons:
C'était leur Roi, leur Père! Ils plaçaient sur sa tête
        La liberté des nations.
Et puis : A bas! A mort!.. O Rome, moins ingrate
        Fut ta sanglante Tullia,
Et tu viens de rouvrir la « Route scélérate »,
        Plus lâche qu'à *Porta Pia* (1).

II

Celui qui fut trente ans la lumière du monde
        Sortait, pour la première fois,
Endormi dans la mort, de la prison profonde
        Où l'avaient consigné des rois.

(1) La *Porta Pia*, celle par laquelle les troupes de Victor-Emmanuel entrèrent à Rome, après que le retrait de la garnison française l'eut laissée presque sans défense. Septembre 1870.

[illegible] sur le cada[illegible] elle-même [illegible]

[illegible]

[illegible] Vénérables Frères, vous témoi[illegible] des scènes abominables sur[illegible] Ville, durant la translation des restes [illegible] prédécesseur Pie IX, d'heureuse mé[illegible]

[illegible] l'heure marquée, le cortège funèbre, pro[illegible] ténèbres, sortit de l'église du Vatican, au milieu [illegible] foule d'hommes pieux qui entouraient le cercueil [illegible] récitaient avec recueillement les prières de la liturgie...

M[illegible] dès le commencement, une bande de [illegible] se met à troubler la cérémonie par des cris in[illegible]. Et leur audace croissant avec leur nombre, ils ré[illegible] autour d'eux le tumulte et la terreur, blasphé[illegible] les choses saintes, sifflant et huant les personnes les [illegible] considérables. Ils menacent avec fureur et assaillent [illegible] de poings et de pierres le convoi mortuaire.

[illegible] forfait inouï, même chez des barbares, ils n'épargnent pas même la dépouille du saint Pontife. Non seulement on insulte le nom de Pie IX, mais on lance des pierres sur le char qui portait ses restes; et l'on entendit crier qu'il fallait les jeter dans le Tibre! Ces horreurs se prolongèrent sur un long parcours, deux heures dur[illegible].

SS. Léon XIII, *Alloc*[illegible] *Consistoire du*



[illegible]

ez-vous, chants sacrés [illegible]
Chrétiens [illegible]
hommes de Satan [illegible]
Que les [illegible]
ıme à Gethsémani [illegible]
Avec des [illegible]
'est un homme [illegible]
De blasphèmes [illegible]
rs princes cependant [illegible]
Qui rugit dans [illegible]
eillent : Qu'est-ce [illegible]
« Descends, Christ [illegible]

[illegible]

'en descendra pas. Pierre [illegible]
Dans sa fière captivité
Léon vient de dire aux peuples de la terre
Ce que valait sa liberté [illegible].
st bien : il faut qu'on sache à quelle barbarie
A pas pressés nous descendons ;
aut que quelque part le Droit ait sa patrie
Et les vrais tyrans leurs vrais noms.

[illegible] *Allocution pontificale* du 4 août 1881.

Le rendant à regret, la grande Basilique
Lui fit de funèbres adieux,
Et les Papes martyrs pleurèrent la relique
De leur frère martyr comme eux.
Il s'en allait de là gardé par la prière,
Demander enfin le repos
Au lieu saint où lui-même avait marqué la pierre
Qu'il avait promise à ses os (1).

III

C'était pendant la nuit. — Il faut cacher nos tombes
A l'outrage de ces païens,
Et demander asile à d'autres catacombes
Contre d'autres Dioclétiens.
Ils ont tout pris : Cacus est roi de la montagne,
Le grand Hercule est sous sa main,
Le troupeau muselé suit ses pas; la campagne
Regarde, et rit de son larcin.
Malheur! Malheur à qui viendra dans son repaire
Le prendre; il vomira le feu.
Et Cacus triomphant fera voir à la terre
Qu'un mortel peut braver un Dieu.

(1) L'église Saint-Laurent, dans laquelle Pie IX avait désigné la place de son tombeau.

IV

Taisez-vous, chants sacrés; glissez dans la nuit sombre,
Chrétiens fidèles au grand Mort :
Les hommes de Satan sont embusqués dans l'ombre.
Que les voilà bien tous encor,
Comme à Gethsémani, scribes et valetaille,
Avec des torches, des bâtons!
Et c'est un homme mort que leur bravoure assaille
De blasphèmes et de chansons!
Leurs princes cependant, au bruit de la tempête
Qui rugit dans ces mille voix,
S'éveillent : Qu'est-ce donc? Puis ils branlent la tête :
« Descends, Christ, descends de ta croix! »

V

Il n'en descendra pas. Pierre succède à Pierre
Dans sa fière captivité.
Et Léon vient de dire aux peuples de la terre
Ce que valait sa liberté (1).
C'est bien : il faut qu'on sache à quelle barbarie
A pas pressés nous descendons;
Il faut que quelque part le Droit ait sa patrie
Et les vrais tyrans leurs vrais noms.

(1) *Allocution pontificale* du 4 août 1881.

Attendons : c'est l'instant où trône l'impostu
Le Magicien monte aux cieux (1).
Mais Pierre est là qui prie et qui prend la m
De la chute de l'orgueilleux.

(1) Le magicien Simon s'éleva dans les airs, à Rom
fut précipité à la prière de saint Pierre.

Bellegarde (Loiret).
28 août 1881.

TABLE

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).



OUVRAGES DE Mgr F. LAGRANGE

ÉVÊQUE DE CHARTRES

Vie de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, membre de l'Académie française. 4e édition. 3 volumes in-8°, avec 2 portraits........ 22 fr. 50

— LA MÊME. 7e édition. 3 volumes in-18 jésus........ 10 fr. 50

Histoire de saint Paulin de Nole. 2e édition. 2 volumes in-18 jésus, avec gravure, plan et vue........ 6 fr. »

Histoire de sainte Paule. 5e édition. Beau vol. in-8° avec gravure........ 7 fr. 50

Lettres choisies de saint Jérôme. Nouvelle traduction française avec le texte en notes. 4e édition. In-18 jésus........ 4 fr. »

OUVRAGES DE Mgr BAUNARD

RECTEUR DES FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE

La Vénérable Louise de Marillac (Mlle Le Gras), fondatrice des Filles de la Charité de Saint Vincent de Paul. 2e mille. In-8° écu avec portrait........ 5 fr. »

Le Cardinal Lavigerie, archevêque d'Alger et de Carthage, primat d'Afrique. 6e mille 2 vol. in-8° écu avec 2 portraits et 3 cartes........ 9 fr. »

Franco........ 10 fr. »

Le Général de Sonis, d'après ses papiers et sa correspondance. 46e édition augmentée d'appendices et de pièces justificatives sur les opérations militaires du 17e Corps de l'armée de la Loire durant le commandement du général de Sonis. In-8° écu avec portrait........ 4 fr. »

Franco........ 4 fr. 80

Dieu dans l'Ecole.

Tome I. *Le Collège chrétien*. Instructions dominicales : Les Autorités de l'Ecole. La Journée de l'Ecole. L'Ecole et la Famille. 2e édition. In-8° écu........ 5 fr. »

Tome II. *Le Collège chrétien*. Instructions dominicales : L'Ame de l'Ecole. L'Œuvre de l'Ecole. La sortie de l'Ecole. 2e édition. In-8° écu........ 5 fr. »

Espérance. Un réveil de l'idée religieuse en France. 2e édition revue et augmentée. In-18 jésus........ 2 fr. 50

Le Livre de la Première Communion et de la Persévérance. Edition de luxe, plié en portefeuille ou broché. Grand in-16 carré........ 8 fr. »

— LE MÊME OUVRAGE, édition ordinaire. 6e édition. Grand in-32 carré........ 3 fr. »

Le Doute et ses victimes dans le siècle présent. 8e édition. In-18 jésus.... 3 fr. 75

La Foi et ses victoires. Conférences sur les plus illustres convertis de ce siècle.

Tome I. In-8°. 4e édition........ 6 fr. — In-18 jésus. 6e édition........ 3 fr. 75

Tome II. In-8°........ 6 fr. — In-18 jésus. 4e édition........ 3 fr. 75

L'Apôtre saint Jean. 5e édition. In-18 jésus avec gravure........ 4 fr. »

Histoire de saint Ambroise. 2e édition. Beau volume in-8° avec portrait et plan de Milan au IVe siècle........ 7 fr. 50

Histoire de la vénérable mère M.-S. Barat, fondatrice de la Société du Sacré-Cœur. 3e édition. 2 forts volumes in-8° avec portrait. *Prix net*........ 10 fr. 50

Franco........ 12 fr. 50

— LE MÊME OUVRAGE. 6e édition. 2 volumes in-18 jésus........ 5 fr. »

Histoire de Madame Duchesne, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur en Amérique. In-8° avec autographe et carte........ 6 fr. 25

— LE MÊME OUVRAGE. 2e édition. In-18 jésus........ 3 fr. »

Le Vicomte Armand de Melun. 2e édition revue. In-8° écu avec portrait...... 4 fr. 50

Franco........ 5 fr. 25

Histoire du cardinal Pie. 5e édition. 2 volumes in-8° avec portrait........ 15 fr. »

Panégyrique de sainte Thérèse, prononcé le 15 octobre 1886. In-8°....... 75 c.

***Le Cardinal* Lavigerie.** Oraison funèbre prononcée à Lille en l'église Notre-Dame de *la Treille*, le 7 décembre 1892. In-8° écu........ 1 fr. »

***Autour du* Temple :** Scènes et récits........ (En préparation)

ŒUVRES COMPLÈTES DU R. P. LACORDAIRE

Précédées d'une notice sur sa vie

9 vol. in-8°. 50 fr. — Les mêmes, 9 vol. in-18 jésus. 30 fr.

On vend séparément :

Vie de saint Dominique. In-18 jésus avec portrait........................ 3 fr. »
Conférences prêchées à Paris (1825-1851) et à Toulouse. 5 volumes in-18 jésus. (Tomes II à VI des Œuvres).. 20 fr. »
Œuvres philosophiques et politiques. In-18 jésus........................ 3 fr. »
Notices et panégyriques. In-18 jésus.................................... 3 fr. »
Mélanges. In-18 jésus.. 3 fr. »
Notice sur le P. Lacordaire. In-18 jésus................................ 50 c.
Vie de saint Dominique, illustrée d'après le P. Besson. In-8° raisin........ 12 fr. 50
Lettres à un jeune homme. 10° édition. Joli volume in-32 encadré......... 1 fr. 25
Sainte Marie-Madeleine. 11° édition. Joli volume in-32 encadré............ 1 fr. 25

ŒUVRES POSTHUMES DU R. P. LACORDAIRE

Lettres à Madame la Baronne de Prailly. In-8°........................ 7 fr. »
— Le même ouvrage. In-18 jésus... 3 fr. 75
Lettres à M. Th. Foisset. 2 volumes in-8°................................ 12 fr. 50
Lettres inédites. In-8°.. 7 fr. »
Sermons, Instructions et Allocutions. Notices, Textes, Fragments, Analyses.
— Tome I. *Sermons* (1825-1849). In-8°.................................... 7 fr. »
— Tome II. *Sermons* (1850-1856). *Instructions* données à l'Ecole de Sorèze (1854-1861). In-8°.. 7 fr. »
— Tome III. *Allocutions et écrits divers.* In-8°........................... 6 fr. »
— Le même ouvrage. Tome I. 3° édition. In-18 jésus......................... 3 fr. 75
— Tome II. 3° édition. In-18 jésus.. 3 fr. 75
— Tome III. 3° édition augmentée. In-18 jésus.............................. 3 fr. 75

CONFÉRENCES
DU
R. P. DE RAVIGNAN
5° édit. 4 vol. in-18 jésus. 12 fr. 50

ŒUVRES
DE M. AUGUSTE NICOLAS
13 volumes in-8°....... 77 fr.
11 volumes in-18 jésus. 40 fr.

VIE DU R. P. SIMÉON LOURDEL

DE LA CONGRÉGATION DES PÈRES BLANCS DE NOTRE-DAME D'AFRIQUE
PREMIER MISSIONNAIRE CATHOLIQUE DE L'OUGANDA

Par M. l'abbé A. NICQ, curé-doyen de Rivière

In-8° avec portrait......... 5 fr.

M. AMÉDÉE DE MARGERIE
DOYEN DE LA FACULTÉ CATHOLIQUE DES LETTRES DE LILLE
—
H. TAINE
2° édition. In-8° écu......... 5 fr.

ABBÉ C. PIAT
PROFESSEUR A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS
—
L'IDÉE
In-8° écu...................... 6 fr.

***Géographie de l'Afrique* chrétienne,** par Mgr Toulotte, de la Société des Pères *Blancs, vicaire apostolique du Sahara.* Proconsulaire. In-8° avec carte........ 4 fr

VIE DE S. E. LE CARDINAL GUIBERT

ARCHEVÊQUE DE PARIS

PAR M. L'ABBÉ PAGUELLE DE FOLLENAY

VICE-RECTEUR DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

2 volumes in-8° écu avec 2 portraits.................................. 10 fr.

LE T. H. FRÈRE JOSEPH

SON ACTION PERSONNELLE DANS L'ŒUVRE DE L'ÉDUCATION

PAR M. L'ABBÉ PAGUELLE DE FOLLENAY

In-8° raisin... 60 c.

MONTALEMBERT

D'APRÈS SON JOURNAL ET SA CORRESPONDANCE

Par le R. P. LECANUET, de l'Oratoire

Tome I. SA JEUNESSE. (1810-1836). 2° édition.

In-8° écu avec portrait...................................... 5 fr.

Tome II-III.... (*En préparation.*)

HISTOIRE DE LA VIE ET DES ŒUVRES

DE MGR DARBOY, ARCHEVÊQUE DE PARIS

Par S. Em. le Cardinal FOULON

In-8° avec portrait et autographe............ 7 fr. 50

Sur papier de Hollande.. 20 fr.

VIE DE MGR A. JAQUEMET

ÉVÊQUE DE NANTES

PAR M. L'ABBÉ VICTOR MARTIN

PROFESSEUR AUX FACULTÉS CATHOLIQUES D'ANGERS

PRÉCÉDÉE DE LETTRES DE S. EM. LE CARDINAL RICHARD, ARCHEVÊQUE DE PARIS ET DE LL. GG. MGR LECOQ, ÉVÊQUE DE NANTES ET MGR LABORDE, ÉVÊQUE DE BLOIS

In-8° avec portrait.............................. 7 fr. 50

UN CURÉ D'AUTREFOIS

L'ABBÉ DE TALHOUËT (1737-1802)

Par M. GEOFFROY DE GRANDMAISON

In-18 jésus .... 3 fr. 50

VIE DU VÉNÉRABLE PÈRE LIBERMANN

PREMIER SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE

PAR S. EM. LE CARDINAL PITRA

3° édition. In-8°... 8 fr. — 4° édition. In-18 jésus. 4 fr.

LETTRES SPIRITUELLES

DU *V. P.* LIBERMANN

2° édit. 3 vol. in-12. 10 fr.

ÉCRITS SPIRITUELS

DU V. P. LIBERMANN

In-18 jésus.... 3 fr. 50

LE R. P. H.-D. LACORDAIRE

SA VIE INTIME ET RELIGIEUSE

PAR LE R. P. CHOCARNE, DES FRÈRES PRÊCHEURS

5e édit. 2 vol. in-8°, portrait. 10 fr. — 8e édit. 2 vol. in-18 jésus.... 5 fr.

VIE DU REVME PERE A.-V. JANDEL

XANTE-TREIZIÈME MAITRE GÉNÉRAL DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

PAR LE R. P. CORMIER

3e édition revue. Beau volume in-8° avec portrait. 5 fr.

R. P. NORBERT, franciscain

LES

ELIGIEUSES FRANCISCAINES

NOTICES

LES DIVERSES CONGRÉGATIONS DE SŒURS
TIERS-ORDRE RÉGULIER DE SAINT-FRANÇOIS
ÉTABLIES ACTUELLEMENT EN FRANCE

n-12 illustré.............. 3 fr. 50

R. P. MARIE-BONAVENTURE

FRANCISCAIN

L'EUCHARISTIE

ET

LE MYSTÈRE DU CHRIST

D'APRÈS L'ÉCRITURE ET LA TRADITION

Elévations et considérations

Fort volume in-4°............. 7 fr. 50

R. P. LÉOPOLD DE CHERANCÉ

S. FRANÇOIS D'ASSISE

édit. In-18 jésus avec portrait. 2 fr. 50

S. ANTOINE DE PADOUE

11e mille.

In-12, gravure. 1 fr. 25 *franco*. 1 fr. 50

SAINTE MARGUERITE DE CORTONE

2e édition. In-18 jésus avec gravure..... 1 fr. 75

Docteur COTELLE

S. FRANÇOIS D'ASSISE

ÉTUDE MÉDICALE

In-12.............. 1 fr. 50

MOIS DE S. ANTOINE DE PADOUE

PAR

Mme HENRI COMOLET

In-16 raisin, gravure. 1 fr. 50

tiques et Hymnes en l'honneur de saint Antoine de Padoue, publiés sous la irection des PÈRES FRANCISCAINS RÉCOLLETS.

aroles seules. 2e édition. In-18..... 10 c. — Le cent, net.................. 7 fr

lain-chant et musique. 2e édition. In-18.................................. 30 c

MARQUIS ANATOLE DE SEGUR

HISTOIRE POPULAIRE

E S. FRANÇOIS D'ASSISE

5e édition. In-18 raisin. 1 fr. 25

LE POÈME DE S. FRANÇOIS

5e édition. In-18 raisin. 1 fr. 30

Edition de luxe, photographie. 2 fr. 50

OUVRAGES DE M. CH. SAINTE-FOI

ures sérieuses d'un jeune homme. 12e édition. In-32 encadré.......... 1 fr. 2.

ures sérieuses d'une jeune personne. 9e édition. In-32 jésus encadré... 1 fr. 50

ures sérieuses d'une jeune femme. 9e édition. In-18 raisin encadré..... 2 fr.

e du Serviteur de Dieu, Fr. Jérôme de Corleone, profès de l'Ordre des Frère nineurs Capucins par le R. P. ARSÈNE DE CHATEL. In-12 avec portrait..... 2 fr. 50

gende des trois Compagnons : La vie de saint François d'Assise racontée par les *rères Léon, Ange et Rufin*, ses disciples. Traduite pour la première fois du latin a *ne introduction* de *M. l'abbé* HUVELIN. In-18.............................. 1 fr

VIE
DE LA VÉNÉRABLE MÈRE MARGUERITE-MARIE
PAR Mgr JEAN-JOSEPH LANGUET
NOUVELLE ÉDITION
PAR M. L'ABBÉ L. GAUTHEY, VICAIRE GÉNÉRAL D'AUTUN
PRÉCÉDÉE D'UNE ÉPITRE DÉDICATOIRE A SA SAINTETÉ LÉON XIII PAR MGR PERRAUD

In-8° raisin, avec portrait et autographes.............................. 6 fr.
Edition ordinaire, in-18 jésus.. 4 fr.

HISTOIRE DU P. CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE
PAR LE P. E. SEGUIN
2° édition. In-18 jésus avec portrait....... 3 fr. 50

VIES DE QUATRE DES PREMIÈRES MÈRES DE LA VISITATION
PAR LA R. MÈRE DE CHAUGY
REPRODUCTION INTÉGRALE DE L'ÉDITION DE 1659, ENRICHIE D'EXTRAITS INÉDITS DES MANUSCRITS ORIGINAUX
PUBLIÉE PAR LES SOINS DES RELIGIEUSES DE LA VISITATION D'ANNECY
In-8° écu................................. 5 fr.

R. P. HENRI DE GRÈZES, capucin

VIE
DU
R. P. BARRÉ
FONDATEUR DE L'INSTITUT DU S.-ENFANT-JÉSUS
DIT DE SAINT-MAUR
ORIGINE ET PROGRÈS DE CET INSTITUT
(1602-1700)
In-8° avec 2 portraits........ 1 fr. 25

HISTOIRE
DE
L'INSTITUT DU S.-ENFANT-JÉSUS
DIT DE SAINT MAUR
DEPUIS 1700 JUSQU'A NOS JOURS
ET
VIE DE LA R. MÈRE DE FAUDOAS
SUPÉRIEURE GÉNÉRALE (1837-1870)
In-8° avec 3 portraits....... 1 fr. 75

Un grand Missionnaire Capucin au XVII° siècle : Vie et missions du R. P. Honoré, de Cannes (1632-1694). In-8°...................................... 4 fr.

SAINT ANTOINE
LE GRAND
PATRIARCHE DES CÉNOBITES
PAR M. L'ABBÉ VERGER
In-8° écu................ 4 fr.

SAINT GRÉGOIRE
DE NAZIANZE
SA VIE, SES ŒUVRES ET SON ÉPOQUE
PAR M. L'ABBÉ BENOIT
2° édition. 2 vol. in-18 jésus. 7 fr.

VIE DE SAINT PAUL
PAR M. L'ABBÉ VIX, DOCTEUR EN THÉOLOGIE, DU DIOCÈSE DE STRASBOURG
Un beau volume in-8° raisin............. 4 fr.

SAINTE MARCELLE
LA VIE RELIGIEUSE
CHEZ LES PATRICIENNES DE ROME
AU IV° SIÈCLE
PAR M. L'ABBÉ L. PAUTHE
2° édition. In-18 jésus...... 4 fr.

SAINT HILAIRE
ÉVÊQUE DE POITIERS
DOCTEUR ET PÈRE DE L'ÉGLISE
PAR M. L'ABBÉ P. BARBIER
DU DIOCÈSE D'ORLÉANS
In-18 jésus.............. 3 fr. 75

ELIZABETH SETON
ET LES COMMENCEMENTS DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE AUX ÉTATS-UNIS
PAR MADAME DE BARBEREY
5e édition. 2 volumes in-18 jésus, avec portrait. 5 fr.

RISTOPHE COLOMB
'APRÈS LES TRAVAUX HISTORIQUES
DU COMTE ROSELLY DE LORGUES
PAR M. L'ABBÉ LYONS
NIER DES RELIGIEUSES DU S.-SACREMENT
A NICE
In-8e écu............. 4 fr.

GLORIFICATION RELIGIEUSE DE CHRISTOPHE COLOMB
PAR M. L'ABBE CASABIANCA
SECOND VICAIRE DE S.-FERDINAND-DES-TERNES
A PARIS
In-12........... 2 fr. 50

Vie de la Révérende Mère
MILLE DE L'ENFANT-JÉSUS, née DE SOYECOURT
RELIGIEUSE CARMÉLITE
Avec préface de Monseigneur d'HULST
In-8e avec portrait................................... 7 fr. 50

MARIE THÉRÈSE DE MARQUESSAC
En religion THERÈSE DE JÉSUS
FONDATRICE ET PREMIÈRE PRIEURE DU CARMEL DE LOURDES
PAR L'UN DE SES DIRECTEURS, PRÊTRE DE SAINT-SULPICE
2 volumes in-18 jésus..

HISTOIRE DE MLLE LE GRAS
FONDATRICE DES FILLES DE LA CHARITÉ
PAR MADAME LA COMTESSE DE RICHEMONT
DÉE DE LETTRES DE S. E. LE CAL MERMILLOD ET DU SUPÉRIEUR DES PRÊTRES DE LA MISSION
4e édition. In-18 jésus. 3 fr. 50. — In-8e.......... 7 fr. 50

HISTOIRE DE SAINTE ANGÈLE MÉRICI
E TOUT L'ORDRE DES URSULINES, DEPUIS SA FONDATION JUSQU'A NOS JOURS
PAR M. L'ABBÉ V. POSTEL
2 beaux volumes in-8e, avec portrait.......... 15 fr.

STOIRE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE MARIE DE L'INCARNATION
PREMIÈRE SUPÉRIEURE DU MONASTÈRE DES URSULINES DE QUÉBEC
D'APRÈS DOM CLAUDE MARTIN, SON FILS
Ouvrage entièrement remanié, complété à l'aide de plusieurs autres historiens
et de nouveaux documents
PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION GÉNÉRALE PAR M. L'ABBÉ LÉON CHAPOT
AUMÔNIER DU MONASTÈRE DE SAINTE-URSULE DE NICE
2 vol. in-8e écu, avec 2 portraits................. 8 fr.

VIE DE M. LE PREVOST
NDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES FRÈRES DE SAINT-VINCENT DE PAUL
PRÉCÉDÉE D'UNE LETTRE DE MGR GAY, ÉVÊQUE D'ANTHÉDON
In-8e orné de 3 portraits..... 6 fr.

VIE DE FRÉDÉRIC OZANAM
PAR SON FRÈRE C.-A. OZANAM
3e édition. In-18 jésus................................ 4 fr.

OUVRAGES DE M. LE VICOMTE DE MELUN

e la Sœur Rosalie, fille de la charité. 8e édition. In-8e avec portrait... 6 fr. »
édition. In-18 jésus avec portrait........................... 1 fr. 50
e Mademoiselle de Melun. In-8e avec portrait...................... 6 fr. »
arquise de Barol. sa vie et ses œuvres, suivi d'une notice sur Silvio Pellico. In-8e
s portrait............. 6 fr. — In-18 jésus avec portrait.............. 2 fr. 50

e Jeanne de France (1464-1505), duchesse d'Orléans et de Berry, par Mgr
ARD. In-8e écu... 5 fr. »

VIE DE M. OLIER

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE ET DU SÉMINAIRE SAINT-SULPICE

PAR M. FAILLON, PRÊTRE DE LA MÊME COMPAGNIE

3 volumes in-8° raisin. 4° édition, avec 30 gravures............... 22 fr. 50

HISTOIRE DE M. ÉMERY ET DE L'ÉGLISE DE FRANCE

PENDANT LA RÉVOLUTION ET L'EMPIRE

PAR M[GR] MÉRIC

5° édition. 2 vol. in-12 avec portrait.................... 5 fr.

ŒUVRES SPIRITUELLES DE M. OLIER

Catéchisme chrétien pour la vie intérieure. In-32 raisin............... 75 c.
Esprit d'un directeur des âmes (L') 70 c.
Explication des cérémonies de la grand'messe de paroisse, selon l'usage romain. In-32 raisin....... 1 fr. 25
Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes. In-32 raisin...... 1 fr. »
Journée chrétienne (La). Nouvelle édition augmentée. In-32 raisin... 1 fr. »
Lettres spirituelles. Nouvelle édition. 2 volumes in-32 raisin.......... 2 fr. 50

VIE INTÉRIEURE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

OUVRAGE RECUEILLI DES ÉCRITS DE M. OLIER

Avec approbation de Son Em. le Cardinal Guibert, Archevêque de Paris

2° édition. In-12.......... 3 fr.

MÉDITATIONS SUR LES PRINCIPALES OBLIGATIONS

DE LA VIE CHRÉTIENNE ET ECCLÉSIASTIQUE

PAR M. L'ABBE CHENART

NOUVELLE ÉDITION REVUE PAR UN MEMBRE DE LA COMPAGNIE DE ST-SULPICE

2 volumes in-18............... 3 fr.

VIE

DE M. DE COURSON

12° SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE ET DE LA COMPAGNIE DE SAINT-SULPICE

In-18 jésus avec portrait. 4 fr.

M. TEYSSEYRRE

FONDATEUR DE LA COMMUNAUTÉ DES CLERCS DE SAINT-SULPICE

PAR M. L'ABBÉ PAGUELLE DE FOLLENAY

In-18 jésus avec portrait. 4 fr.

De la Crèche au Calvaire. Méditations d'après saint Bonaventure et saint Ignace, avec une introduction par Mgr D'HULST. In-18 raisin...................... 3 fr. »
Résurrection (De la) **à l'Ascension et du Cénacle à Rome.** Méditations avec une introduction par Mgr D'HULST. In-18 raisin............................. 4 fr. »
Le Chemin de Croix des Enfants, précédé d'une lettre de Mgr D'HULST. 3° édition. In-18 avec gravures, relié toile de couleur, ornements en noir. Le cent. *Net.* 20 fr. »
Manuel des Enfants de Marie, à l'usage des Religieuses du Saint Enfant-Jésus, dites de Saint Maur. In-32 jésus sur papier indien, encadré rouge avec gravure. 5 fr. »
Manuel des Enfants de Marie, à l'usage des Ouvroirs et des écoles des Filles de la Charité. Gros in-32 raisin, avec gravure.............................. 1 fr. 20
Manuel des Enfants de Marie Immaculée, à l'usage des réunions externes, dirigées par les Filles de la Charité. Gros in-32 jésus avec gravure.................. 1 fr. 75
Manuel des Enfants de Marie, d'après les règles de la Congrégation prima-primaria, par le R. P. A. CAHOUR, S. J. In-32 jésus.............................. 1 fr. »
Zèle de la perfection religieuse (Du), par le P. Joseph BAYMA, S. J. Traduit par le R. P. OLIVAINT. 6° édition. In-32 raisin.................................. 75 c
Rusbrock l'admirable. Œuvres choisies par Ernest HELLO. In-18........... 1 fr. 80
***Philosophie* et Athéisme,** par E. HELLO (Œuvres posthumes). In-12........ 3 fr. 50
Guide du Pèlerin au Sanctuaire séculaire de l'Immaculée-Conception, dans l'église *Saint-Séverin,* à Paris, par M. l'abbé DE MADAUNE. In-12.............. 1 fr. »

R. P. TH. RATISBONNE

NOUVEAU MANUEL DES MÈRES CHRÉTIENNES

18ᵉ édition. In-18 raisin... 2 fr. 50

HISTOIRE DE SAINT BERNARD ET DE SON SIÈCLE

10ᵉ édition. 2 vol. in-18 jésus.................................... 6 fr.

LE MYSTICISME A LA RENAISSANCE

OU

MARIE DES VALLÉES

Dite : **LA SAINTE DE COUTANCES**

Par M. l'abbé J. L. ADAM, vicaire à Notre-Dame d'Alleaume

2ᵉ édition ornée de 42 gravures dans le texte. Petit in-8ᵉ............. 4 fr.

MONSIEUR FRÈRE ET FÉLIX DUPANLOUP

PAR M. L'ABBÉ DAIX

In-18 jésus............... 3 fr.

L'ABBÉ HETSCH

PAR L'AUTEUR DES

Derniers jours de Mgr Dupanloup

In-8ᵒ................ 7 fr.

HISTOIRE DU P. DE CLORIVIÈRE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Par le P. JACQUES TERRIEN, de la même Compagnie

In-8ᵒ écu, avec gravure......... 5 fr.

ALBÉRIC DE FORESTA

FONDATEUR DES ÉCOLES APOSTOLIQUES

SA VIE, SES VERTUS ET SON ŒUVRE

PAR LE R. P. DE CHAZOURNES

3ᵉ édit. In-18 jésus... 3 fr. — LE MÊME OUVRAGE, avec portrait... 3 fr. 50

VIE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE AGNÈS DE JÉSUS

PAR M. DE LANTAGES

ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE PAR M. L'ABBÉ LUCOT

2 volumes in-8ᵒ avec portrait, gravures et autographe................ 12 fr. 50

Œuvres choisies de Mgr Rovérié de Cabrières, évêque de Montpellier. In-8ᵉ. 6 fr.

Vie du Vénérable Frère Jean de Saint-Samson, religieux carme, par le P. SERNIN MARIE DE SAINT-ANDRÉ, carme déchaussé. In-8ᵒ raisin, avec portrait........ 7 fr. 50

Vie de saint Vincent de Paul, par L. ABELLY, évêque de Rodez. Nouvelle édition. 2 volumes in-12 avec gravures... 6 fr. »

Castelli (Le vénérable serviteur de Dieu, François-Marie), Clerc profès barnabite, par le R. P. L. M. FERRARI. In-18 jésus avec portrait............................ 2 fr. »

Vie intérieure du Frère Marie-Raphaël Meysson, diacre, de l'Ordre des FF. Prêcheurs, par le R. P. PIE BERNARD. 2ᵉ édition. In-12..................... 3 fr. »

Vie de saint Philippe Néri, par S. E. le Cardinal CAPECELATRO, traduite sur la seconde édition par le P. P.-H. BEZIN, prêtre de l'Oratoire. 2 vol. in-18 jésus. 8 fr.

La conversion d'un maréchal de France (Pages intimes). Précédée d'une préface de *Mgr FAVA. et suivie* d'un discours de M. l'abbé J. LÉMANN. In-12 illustré..... 2 fr

DISCOURS DU COMTE ALBERT DE MUN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ACCOMPAGNÉS DE NOTICES PAR CH. GEOFFROY DE GRANDMAISON

Tome I. **Questions sociales.** In-8°......... *Epuisé.* — In-18 jésus. 3° édition. 4 fr.

Tomes II et III. **Discours politiques.** 2 vol. in-8°. 15 fr. — 2 vol. in-18 jésus...... 8 fr.

Tomes IV et V. **Discours et écrits divers.** 2 vol. in-8°......... 15 fr. — 2 vol. in-18 jésus.......... 8 fr.

ALLOCUTIONS ET DISCOURS

PAR M. L'ABBÉ PLANUS, VICAIRE GÉNÉRAL D'AUTUN

PRÉCÉDÉS D'UNE LETTRE DE S. E. LE CARDINAL PERRAUD

2° édition. In-18 jésus.................... 3 fr. 50

ENCYCLOPÉDIE POPULAIRE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. PIERRE CONIL

2 volumes in-8° jésus formant ensemble plus de 2,300 pages à 2 colonnes

AVEC SUPPLÉMENT ALLANT JUSQU'AU 1er FÉVRIER 1894

Broché.......................... 20 fr.
Relié toile chagrinée, tr. jaspée.... 27 fr.
Relié demi chagrin, tranche jaspée.......................... 30 fr.

MANUEL DES ŒUVRES

INSTITUTIONS RELIGIEUSES ET CHARITABLES DE PARIS

ET PRINCIPAUX ÉTABLISSEMENTS DES DÉPARTEMENTS

POUVANT RECEVOIR DES ORPHELINS, DES INDIGENTS ET DES MALADES DE PARIS

In-18 jésus.......... 4 fr. — Relié en toile souple. 4 fr. 50

Discussion concordataire (La) au Sénat et à la Chambre des Députés les 9, 11 et 12 décembre 1891, par S. E. le Cardinal PERRAUD, évêque d'Autun, membre de l'Académie française. 2° édition. In-18 jésus.......... 1 fr.

Quelques réflexions au sujet de l'Encyclique du 16 février 1892 adressée à la France, par S. E. le Cardinal PERRAUD, précédées du texte de l'Encyclique et d'une lettre de Sa Sainteté le Pape Léon XIII. In-18 jésus.......... 1 fr.

Frères des Ecoles chrétiennes (Les) et l'enseignement primaire après la Révolution (1797-1830), par M. A. CHEVALIER. In-8°.......... 6 fr.

Vie du Bienheureux de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes, par M. Abel GAVEAU, prêtre. 3° édition. In-8°, ouvrage illustré de nombreuses gravures.......... 1 fr. 50

Vie du Bienheureux de la Salle, par M. le chanoine BLAIN. 3° édition. In-8° 7 fr. 50

Esprit et vertus du B. Jean-Baptiste de La Salle. In-12......... 3 fr. 50

Pensées choisies du R. P. Lacordaire, extraites de ses œuvres et publiées sous la direction du R. P. CHOCARNE. 9° édition. 2 vol. in-32 encadré............ 3 fr. »

Lectures pour chaque jour, extraites des écrits des saints et des bienheureux sous la direction du R. P. CHOCARNE, des FF. Prêcheurs. 2 vol. in-32 jésus........... 5 fr. »

Essai sur les missions dans les pays catholiques. Leur histoire, leur utilité, les diverses méthodes à employer et les devoirs des Missionnaires, par le R. P. DELPEUCH. In-18 jésus.......... 1 fr. 50

Saint Luc, patron des anciennes Facultés de médecine, par le Docteur DAUCHEZ. In-8° illustré.......... 1 fr. 50

***Encyclique* du 8 décembre 1864 et les principes de 1789** (L') ou l'Eglise, l'Etat *et la Liberté*, par M. Emile KELLER, député. 2° édition. In-18 jésus......... 3 fr. »

***Eglise** (L')* **et le Droit romain.** Etudes historiques par M. C. DE MONLÉON. In-12. 3 fr. »

LA SAINTE VIERGE

ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES ET ICONOGRAPHIQUES

PAR M. CH. ROHAULT DE FLEURY

Deux volumes in-4°, imprimés avec luxe sur très beau papier de Hollande, ornés de 157 planches gravées et de 600 sujets dans le texte.......... 100 fr.

LES CARACTÉRISTIQUES DES SAINTS

DANS L'ART POPULAIRE

ÉNUMÉRÉES ET EXPLIQUÉES PAR LE P. CH. CAHIER, DE LA Cie DE JÉSUS

2 vol. gr. in-4°, ornés de nombreuses gravures sur bois. *Net.* 64 fr.

COURS D'ARCHÉOLOGIE RELIGIEUSE

PAR M. L'ABBÉ J. MALLET

Architecture. In-8°, 5e édition avec 255 figures dans le texte.................. 4 fr.

Le Mobilier. In-8°, 2e édition avec 130 figures dans le texte.................. 4 fr.

LA PRATIQUE DU RATIO STUDIORUM

POUR LES COLLÈGES

Par le R. P. PASSARD, S. J.

Nouvelle édition. In-8°.. 3 fr. 50

R. P. DELBREL, S.-J.

DES VOCATIONS

Sacerdotales et religieuses

DANS LES

COLLÈGES ECCLÉSIASTIQUES

In-18 jésus.................... 1 fr. 50

R. P. EMMANUEL BARBIER, S.-J.

LA DISCIPLINE

DANS LES

ÉCOLES SECONDAIRES LIBRES

In-18 jésus...................... 2 fr.

ABBÉ BERTRIN

LA QUESTION HOMÉRIQUE

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

In-12................ 3 fr. 50

R. P. BAINVEL, S. J.

CAUSERIES PÉDAGOGIQUES

In-12...........

L'État et ses rivaux dans l'enseignement secondaire, par le R. P. BURNICHON, S.-J. In-18 jésus...

OUVRAGES DE M. J. GUIBERT

PRÊTRE DE SAINT-SULPICE, DIRECTEUR DU SÉMINAIRE DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

L'Éducateur apôtre : Sa préparation, l'exercice de son apostolat. 5e édit. revue et augmentée. In-18 raisin.. 2 fr. »

La Culture des vocations. 7e mille. In-18 raisin.......................... 1 fr. 50

Conseils sur la vocation, offerts à la jeunesse chrétienne. In-18 raisin....... 60 c.

Des moyens de développer, par l'éducation, la dignité et la fermeté du caractère, par le chanoine G. GINON, ancien supérieur du petit séminaire du Rondeau, 3e édition. In-18 raisin.. 1 fr. 25

La Jeunesse chrétienne, par M. l'abbé P. BARBIER, premier aumônier du pensionnat Sainte-Euverte d'Orléans. In-16 raisin. 1re série : SES DEVOIRS.............. 2 fr.

Centenaire célébré à l'église des Carmes en l'honneur des victimes de Septembre 1792. — Compte rendu des cérémonies du Triduum : Discours prononcés par Mgr DE CABRIÈRES, évêque de Montpellier, M. l'abbé SICARD, du clergé de Paris et Mgr D'HULST. In-8°. 1 fr. 50

La Maison des Carmes (1610-1875), par M. l'abbé PISANI, professeur à l'Institut catholique de Paris. Joli volume in-18 avec plan.............................. 1 fr. 25

Les Apôtres ou Histoire de l'Église primitive, par Mgr DRIOUX, vicaire général de Langres, etc. Ouvrage honoré de plusieurs approbations épiscopales. In-8° 7 fr. 50

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

TRADUCTION INÉDITE DU XVII[e] SIECLE

PUBLIÉE PAR AD. HATZFELD

Un volume in-8° raisin, papier glacé avec gravures........................ 20 fr.

LE MÊME OUVRAGE, in-8° jésus, édition de luxe. 30 fr.

LA MÊME TRADUCTION, sans le texte latin, avec des réflexions tirées des œuvres de Bourdaloue. Gros in-32 raisin avec gravure. 1 fr. 50

DE LA BÉNÉDICTION A TRAVERS LES TEMPS

ÉLÉVATIONS SUR LES BIENFAITS DE DIEU

PAR MICHEL LOUENEAU

In-18 raisin..................................... 3 fr. 50

VIE CHRÉTIENNE D'UNE DAME DANS LE MONDE

PAR LE R. P. DE RAVIGNAN

4° édition. In-12......................... 3 fr.

MÉDITATIONS

SELON LA MÉTHODE DE SAINT IGNACE

Sur les principaux Mystères de la T. S. Vierge

ET POUR LES FÊTES DES SAINTS

9° édition. In-12........ 2 fr.

EXERCICES SPIRITUELS

DE SAINT IGNACE

TRADUITS

Par le R. P. P. JENNESSEAUX, S. J.

14° édition. In-12....... 3 fr.

COURTES MÉDITATIONS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

PAR LE P. PAUL GABRIEL ANTOINE, S. J.

4° édition. In-18 raisin. 2 fr.

TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU

DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

ÉDITION REVUE ET PUBLIÉE PAR LE P. MARCEL BOUIX

Très beau volume in-8° jésus, avec gravure.............................. 12 fr.

MÉDITATIONS SUR TOUS LES ÉVANGILES

DU CARÊME ET DE LA SEMAINE DE PAQUES

PAR LE R. P. PÉTETOT, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE L'ORATOIRE

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR L'AUTEUR, PAR LE P. LESCŒUR

Fort volume in-18 jésus..................... 4 fr.

PAROLES DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

D'APRÈS LA LETTRE DES SAINTS ÉVANGILES

PAR E. PERROT DE CHEZELLES

In-18 jésus......................... 4 fr.

Chemin de la Croix des Femmes chrétiennes. 2° édition. In-32 raisin,..... 25 c.

Le Gouvernement de l'Eglise, ou principes du Droit ecclésiastique, exposés aux gens du monde, par M. l'abbé P.-A. LAFARGE.
— DROIT PUBLIC. In-8°.. 7 fr. 50

Traité de l'administration temporelle des paroisses, avec tableau chronologique des lois et règlements, par Mgr AFFRE. 11° édition (1890), mise au courant de la *Législation* et de la Jurisprudence, par Mgr PELGÉ. In-18 jésus.............. 3 fr.

ABBÉ P. VIGNOT

LA VIE POUR LES AUTRES

CONFÉRENCES FAITES DANS LA CHAPELLE DE L'ÉCOLE FÉNELON

4e édition. In-12................................ 3 fr. 50

MÉDITATIONS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE, SUR LA VIE DE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

PAR LE R. P. HAYNEUNE, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

NOUVEL ABRÉGÉ, à l'usage du Clergé et des Fidèles

PAR M. GUILLEMON, PRÊTRE DE SAINT-SULPICE

4 volumes in-18 jésus................................

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ RIBET

L'ASCÉTIQUE CHRÉTIENNE

Un volume in-8°.....

LA MYSTIQUE DIVINE

DISTINGUÉE DES CONTREFAÇONS DIABOLIQUES ET DES ANALOGIES HUMAINES

Tomes I et II. 2 vol. in-8° écu....... 10 fr.
Tome III. In-8°..................... 8 fr.

MARTYROLOGE ROMAIN

TRADUCTION DE L'ÉDITION LA PLUS RÉCENTE
APPROUVÉE PAR LA SACRÉE CONGRÉGATION DES RITES EN 1873
PUBLIÉE AVEC L'APPROBATION DE L'ORDINAIRE

Nouvelle édition (1898) mise à jour. In-8°.......... 6 fr.

LA SAINTE BIBLE

TRADUCTION DE L'ANCIEN TESTAMENT D'APRÈS LES SEPTANTE

PAR P. GIGUET. REVUE ET ANNOTÉE

4 volumes in-12.................. ..... 15 fr.

L'Ami du Prêtre. Entretiens sur la dignité, les devoirs et les consolations du Sacerdoce, par M. l'abbé ROUZAUD, chanoine de Toulouse. In-18 jésus............... 3 fr.

Ouverture de Conscience (L'). Les confessions et communions dans les communautés. Texte et commentaire du décret de la S. Congrégation des Evêques et Réguliers du 17 décembre 1890, par le P. PIE DE LANGOGNE, des FF. Mineurs Capucins. 3e édition revue et augmentée des récentes réponses de la Sacrée Congrégation. In-18 raisin. 1 fr. 25

Offices de l'Eglise, complets, expliqués et annotés, suivis de prières tirées des œuvres de saint Augustin, sainte Thérèse, saint François de Sales, Bossuet, Fénelon, etc., par Madame DE BARBEREY. 6e édition. Gros in-32 jésus................. 4 fr. »

Petits Offices en français, précédés d'une courte méthode pour entendre la sainte Messe les jours de communion : dédiés aux jeunes personnes pieuses. 36e édition encadrée sur papier teinté. In-32.................................... 50 c.

Les Trésors de Cornélius à Lapide, extraits de ses commentaires sur l'Ecriture sainte, par M. l'abbé BARBIER, 6e édition. 4 forts volumes in-8° raisin...... 32 fr. »

Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques, par M. l'abbé GLAIRE, 2 forts volumes in-8° raisin à 2 colonnes.. 32 fr. »

***Méditations* pour tous les jours de l'année,** par M. l'abbé D. BOUIX, docteur en *théologie*. 4 volumes in-12.. 10 fr. »

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ CHEVOJON

CURÉ DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES

Le Manuel de la jeune fille chrétienne, approuvé par Mgr l'archevêque de Paris. 10e édition. In-32 raisin encadré........ 1 fr. 50

La Perfection des jeunes filles, approuvé par Mgr l'Archevêque de Paris. 11e édition. In-32 raisin encadré........ 1 fr. 50

Le Souvenir des morts ou moyen de soulager les âmes du Purgatoire. Nouvelle édition entièrement remaniée par l'auteur. In-32 raisin........ 1 fr. 25

CHOIX DE LECTURES CHRÉTIENNES

2e édition augmentée. In-18 raisin........ 3 fr.

LECTURES PIEUSES

Extraites des Pères et des principaux écrivains catholiques

PAR MADAME LA COMTESSE MAX DE BEAURECUEIL

PRÉCÉDÉES D'UNE LETTRE DE S. G. MGR LAGRANGE, ÉVÊQUE DE CHARTRES

In-18 raisin...... 2 fr. 50

ANNÉE FRANCISCAINE

OU COURTES MÉDITATIONS SUR L'ÉVANGILE

A L'USAGE DES TERTIAIRES DE SAINT FRANÇOIS

2 forts volumes in-12........ 8 fr.

COURTES MÉDITATIONS ASCÉTIQUES

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

PAR LE R. P. JOSEPH DE DREUX, DES FRÈRES MINEURS CAPUCINS

OUVRAGE INÉDIT DU XVIIe SIÈCLE, REVU ET PUBLIÉ

PAR LE R. P. SALVATOR DE BOIS-HUBERT, CAPUCIN

In-18 jésus........ 2 fr. 50

ŒUVRES COMPLÈTES DU P. AMBROISE DE LOMBEZ

RECUEILLIES ET PUBLIÉES PAR LE P. FRANÇOIS DE BENEJAC

Traité de la Paix intérieure. In-12 avec portrait........ 1 fr. 50

Lettres spirituelles. In-12 avec gravure........ 1 fr. 50

Traité de la joie de l'âme chrétienne. In-12 avec gravure........ 1 fr. 50

LES MÉDITATIONS DE LA VIE DU CHRIST

PAR SAINT BONAVENTURE

TRADUITES PAR M. H. DE RIANCEY

7e édition. In-18 raisin........ 3 fr.

La Piété séraphique proposée aux âmes de bonne volonté, par le R. P. RENÉ DE NANTES, des Frères Mineurs Capucins. In-18 encadré rouge........ 1 fr. 50

Pensées et affections sur les mystères et sur les fêtes, par le R. P. Gaëtan-Marie DE BERGAME. 2 vol. in-18 raisin........ 4 fr. »

Marie Jenna, sa vie, ses œuvres, par Jules LACOINTA. Etude suivie de lettres de Marie Jenna. 2e édition. In-18 jésus........ 3 fr. 50

Elévations poétiques et religieuses, par Marie JENNA. 4e édition augmentée de pièces inédites. In-18 jésus........ 3 fr. »

Pensées d'une croyante, par Marie JENNA. 2e édition encadrée. In-32 raisin.. 1 fr. »

Livre de Messe **(Le premier),** offert aux enfants, par Marie JENNA. In-32....... 1 fr. »

LE DOGME DE LA VIE FUTURE

ET LA LIBRE PENSÉE CONTEMPORAINE

Par le R. P. LESCŒUR, prêtre de l'Oratoire

In-18 jésus..................... 3 fr. 75

AU CIEL ON SE RECONNAIT

LETTRES DE CONSOLATION

Ecrites par le R. P. BLOT

36e édition. In-18................. 1 fr.

CLEFS DU PURGATOIRE

RECUEIL DE PRIÈRES

Par A. R.

In-32 jésus avec gravure........ 2 fr

ABBÉ BOULAY

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LILLE

L'Ancienneté de l'Homme, d'après les sciences naturelles. In-8°........... 1 fr. 50
Les Premiers Jours de la Genèse. In-8°............................... 75 c.
Les Sermons laïques de M. Huxley ou l'Agnoticisme. In-8°............. 1 fr. 50

DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

Mois du Sacré-Cœur. Extrait des écrits de la Bienheureuse Marguerite-Marie. 13e édit. In-32 jésus........... 1 fr. 25
Mois du Sacré-Cœur de Jésus. A. M. D. G. 36e édit. In-32 raisin.............. 75 c.
Pratique de l'amour envers le Cœur de Jésus. 7e édition. In-32 raisin. 1 fr. ..
Mois (Petit) du Sacré-Cœur de Jésus, A. M. D. G., 4e édition. In-32 raisin............................. 50 .

MOIS DE MARIE

Mois de Marie de Notre-Dame de Séez, par M. l'abbé Courval. 3e édition. In-18....................... 1 fr. 50
Mois de Marie de Notre-Dame du Très Saint Sacrement. Extraits des écrits du R. P. Eymard. 5e éditi... In-32 jésus.................... 1 fr. .5
Mois de Marie du Clergé, par le ... Constant, des Frères Prêcheurs. In-.. raisin.......................... 1 fr. ..

MOIS DE SAINT JOSEPH

Le Mois de saint Joseph, d'après les docteurs et les saints, etc.; par Mlle Netti du Boys. 5e édition. In-32 jésus. 1 fr. »
Mois de saint Joseph, le premier et le plus parfait des adorateurs, extrait des écrits du P. Eymard. 4e édition. In-32 jésus. 9..

Ouvrages du R. P. Blot.
Bibliothèque dominicaine.
Bibliothèque du saint Rosaire.
Bibliothèque franciscaine.
Bibliothèque oratorienne.
Bibliothèque du Saint-Sacrement.
Musique religieuse.
Ouvrages classiques primaires.
Ouvrages classiques secondaires.
Publications liturgiques.

L'Enseignement chrétien, bulletin semi-mensuel d'enseignement secondaire, org... de l'Alliance des Maisons d'Education chrétienne. 17e année........... 10 fr. par
Revue de l'Institut Catholique de Paris, publication périodique paraissant 5 février, 5 avril, 5 juin, 5 août et 5 décembre, 3e année.................. 5 fr. par
Bulletin mensuel des œuvres de la jeunesse, publié sous la direction du Co... général de l'œuvre des patronages. 16e année........................ 3 fr. par
Annales franciscaines. Les abonnements sont d'un an et commencent en septem... Parait une fois par mois. 37e année................................ 3 fr. par
La Couronne de Marie, annales du Saint-Rosaire. Les abonnements sont d'un a... commencent en janvier. 39e année .... 2 fr. 50 par
Le XXe Siècle. Revue d'études sociales. Les abonnements sont d'un a... commencent en Janvier. 9e année.................................. 10 fr. par

— PARIS. IMP. DEVALOIS, AVENUE DU MAINE, 144. — 1-98.





